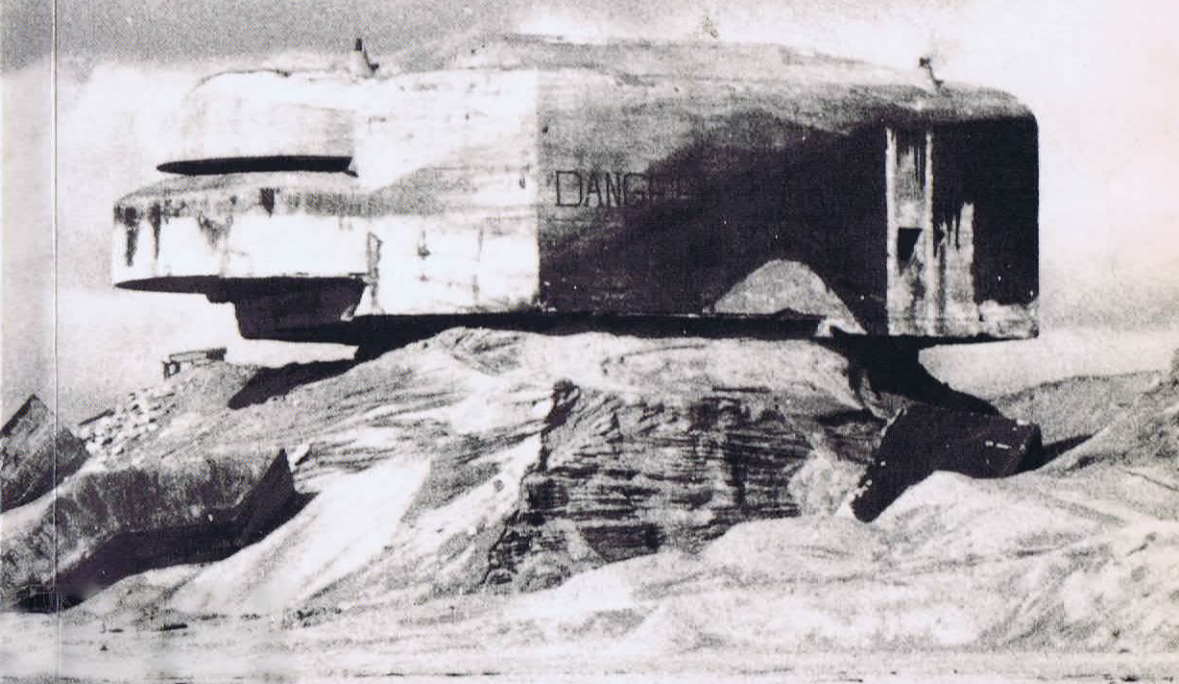


Bunker Archéologie

PAUL VIRILIO



LES ÉDITIONS DU DEMI-CERCLE

Le mur de l'Atlantique n'a pas connu la notoriété des lignes Maginot ou Siegfried. Elevé en moins de deux ans sur le littoral français, pour prévenir tout débarquement des troupes alliées ce système de fortification conçu par le Général Todt compte près de 1500 ouvrages. Le Débarquement du 6 juin 1944 le rendait définitivement caduque.

Un jeune homme de 25 ans, au lendemain de la guerre, portait sur ce système de défense un regard différent et commençait à étudier ce véritable *conservatoire militaire*, non seulement du point de vue d'un historien de la vieille Europe, mais avec l'éblouissement d'un enfant pour un monde inconnu avant de céder la place au philosophe.

Paul Virilio, urbaniste de formation est devenu un théoricien de la vitesse et mène une réflexion originale sur la société et la modernité.



9 782907 757393

ISBN : 2-907757-39-3

Prix public : 150 F

LES ÉDITIONS DU DEMI-CERCLE

BUNKER

ARCHÉOLOGIE

Textes et photos

Paul Virilio

B U N K E R

A R C H E O L O G I E

LES ÉDITIONS DU DEMI-CERCLE

Cet ouvrage a été publié pour la première fois
à l'occasion de l'exposition
Bunker Archéologie
Paul Virilio
organisée par le Centre de Création Industrielle
et présentée au Musée des Arts Décoratifs à Paris
du 10 décembre 1975 à fin février 1976
Photographies de Paul Virilio réalisées de 1958 à 1965

© Centre Georges-Pompidou, CCI et Paul Virilio, 1975.
© Les Editions du Demi-Cercle, Paris, 1991.
© Réédition Les Editions du Demi-Cercle, Paris, Avril 1994.
Dépôt légal 4^e trimestre 1991
ISBN 2-907757-43-1

All rights reserved, especially those of translation into other languages.
No part of this book may be reproduced in any form without
permission of the publisher.

Au capitaine Jean Gruault

*« Le combat désigné ici est un combat originaire
car il fait tout d'abord surgir les combattants en tant que tels,
ce n'est pas simplement l'assaut donné à quelque chose de subsistant.*

*« Le combat est ce qui d'abord ébauche
et développe l'inouï, jusque-là non dit et non pensé.
« Ce combat est ensuite soutenu par ceux qui œuvrent :
poètes, penseurs, hommes d'État.
« Lorsque le combat cesse, l'étant ne disparaît point
mais le monde se détourne. »*

Heidegger



endant ma jeunesse, le littoral européen était interdit au public pour cause de travaux ; on y bâtissait un mur et je ne découvris l'Océan, dans l'estuaire de la Loire, qu'au cours de l'été 45.

♦ La découverte de la mer est une expérience précieuse qui mériterait réflexion. En effet, l'apparition de l'horizon marin n'est pas une expérience accessoire, mais un fait de conscience aux conséquences méconnues.

♦ Je n'ai rien oublié des séquences de cette invention au cours d'un été où la paix retrouvée et l'interdiction levée réalisaient pour moi un seul et même événement. Les barrières enlevées, chacun était désormais libre d'aborder au continent liquide ; les occupants s'en étaient retournés dans leur hinterland natal, abandonnant, avec leur chantier, leurs outils et leurs armes. Les villas du front de mer étaient vides, on avait fait sauter tout ce qui obstruait le champ de tir des casemates, les plages étaient minées et les artificiers s'activaient à rendre l'accès à la mer possible, ici et là.

♦ Le sentiment le plus clair était encore celui de l'absence : l'immense plage de La Baule était déserte, nous étions moins d'une dizaine sur l'anse de sable blond, les rues étaient dépourvues de tout véhicule ; c'était une frontière qu'une armée venait à peine d'abandonner et la signification de cette immensité marine était inséparable pour moi de cet aspect de champ de bataille déserté.

♦ Mais revenons aux séquences de l'apparition. L'autorail dans lequel je me trouvais, et dans lequel j'imaginai la mer, avançait lentement à travers le plat pays de Brière. Il faisait un temps superbe et le ciel au-dessus du sol bas s'illuminait, semble-t-il, de minute en minute. Cette brillance bien connue de l'atmosphère à proximité du grand réflecteur était en soi une nouveauté, la transparence à laquelle j'étais si sensible s'amplifiait encore

aux abords de l'Océan, jusqu'au moment précis où une ligne, uniforme comme un trait de pinceau, vint barrer l'horizon : un trait d'un vert-gris presque glauque, mais un trait qui courait de plus en plus vite aux limites de l'horizon. La couleur était décevante par rapport à cette luminescence de l'azur, mais l'étendue de l'horizon marin était vraiment surprenante : était-il possible qu'un espace aussi vaste ne soit pas encombré ? C'est ce dégagement en étendue et en profondeur qui fut pour moi l'étonnement véritable. Même le ciel était balisé de nuages ; la mer, elle, semblait totalement vide. De si loin, rien ne laissait deviner le mouvement de l'écume, l'absence de repères signalait un nouvel élément, la mer m'apparaissait comme le désert, la chaleur du mois d'août accentuait encore cette impression d'espace chauffé à blanc où le soleil et l'Océan formaient loupe en brûlant les modelés, les contrastes. Les arbres, les pins, dessinaient des taches sombres ; la place devant la gare était à la fois blanche et vide, de ce vide si particulier des lieux récemment abandonnés. Sous ce midi, la verticalité lumineuse et l'horizontalité liquide composaient un étonnant climat. En avançant au milieu des maisons, aux fenêtres béantes, j'avais hâte de ne plus avoir d'obstacles pour me masquer l'horizon atlantique ; en fait j'avais hâte de déboucher sur ma première plage. A mesure que j'approchais du boulevard de l'Océan, le niveau d'eau s'élevait entre les pins et les villas, l'Océan grandissait, occupant de plus en plus mon espace perspectif ; enfin, en traversant l'avenue parallèle au rivage, la ligne de terre sembla plonger jusqu'au ressac, lisse, sans vague, presque sans bruit, un dernier élément se présentait à moi : l'hydrosphérique.

♦ Lorsque je songe aux raisons qui m'ont attiré vers les bunkers, il y a presque vingt ans, je vois bien qu'il s'agit surtout d'une intuition et aussi d'une convergence entre la réalité du bâtiment et celle de son implantation au bord de l'Océan ; une convergence entre mon attention pour les phénomènes spatiaux, l'attrait si puissant des rivages et cette même position des ouvrages du « Mur de l'Atlantique » face au large, face au vide.

♦ Le déclenchement – l'invention, au sens archéologique du terme – eut lieu le long de la plage au sud de Saint-Guérolé, au cours de l'été 1958. J'étais adossé à un massif de béton qui m'avait précédemment servi de cabine de bain ; j'avais épuisé les jeux habituels du domaine balnéaire, j'étais vacant plus qu'en vacances et mon regard se projetait sur la ligne d'horizon de l'Océan, sur la perspective de sable entre les massifs rocheux de Saint-Guérolé et la digue du port du Guilvinec au sud. Il y avait peu de monde, et ce tour d'horizon sans accidents me ramenait à mon propre poids, à la chaleur et à ce dossier solide contre lequel j'étais installé : ce massif de béton incliné, cette chose sans valeur qui n'avait su m'intéresser jusqu'alors autrement que comme un vestige de la Seconde Guerre mondiale, autrement que comme l'illustration d'une histoire, celle de la guerre totale.

♦ Je me retournai donc un instant pour voir ce que mon champ visuel ouvert sur le large ne m'avait pas offert : la lourde masse grise où les traces des planches du coffrage formaient sur la rampe inclinée comme un minuscule escalier. Je me levai et décidai de faire le tour de cet ouvrage comme si je le voyais pour la première fois, avec son embrasure au ras du sable, derrière l'écran protecteur, ouverte vers le port breton et visant aujourd'hui d'inoffensifs baigneurs, sa défense arrière avec la chicane de l'entrée et son intérieur sombre ébloui par l'ouverture de l'arme, la bouche à feu, vers la plage.

♦ Le plus impressionnant pour moi fut immédiatement la sensation, à la fois interne et externe, d'écrasement. Les murs à fruit qui s'enfonçaient dans le sol et faisaient de ce petit blockhaus un socle solide, la dune avait envahi l'espace intérieur et l'étroitesse du local était encore accentuée par l'épaisseur de sable qui noyait la surface du plancher. Des vêtements, des vélos, gisaient là, à l'abri des curieux, des voleurs ; un objet avait changé de sens, une protection subsistait cependant.

♦ Toute une série de réminiscences culturelles me saisirent : les mastabas, les tombes étrusques, les structures aztèques... comme si cet ouvrage d'artillerie légère s'identifiait aux rites funéraires, comme si l'Organisation Todt n'avait su finalement organiser qu'un espace religieux...

♦ Tout cela, en fait, n'était qu'ébauché, mais ma curiosité était désormais en éveil ; mes vacances venaient de s'achever brusquement, je venais de deviner que ces bornes du littoral allaient m'apprendre beaucoup de choses sur l'époque, mais aussi sur moi-même.

♦ A partir de ce jour, je décidai d'inspecter les côtes bretonnes, à pied le plus souvent, en longeant la ligne de ressac, de plus en plus loin ; en voiture aussi, pour examiner les promontoires lointains, vers Audierne et Brest au nord, vers Concarneau au sud.

♦ Mon objectif était purement archéologique, je traquais ces formes grises pour qu'elles m'enseignent une part de leur mystère, une part de ce secret qui tenait en quelques phrases : pourquoi ces constructions extraordinaires, comparées aux villas du bord de mer, n'étaient-elles pas perçues, ni même reconnues ? Pourquoi cette analogie entre l'archétype funéraire et l'architecture militaire ? Pourquoi cette situation aberrante face à l'Océan ? Cette attente devant l'infini marin ? Jusqu'à cette époque, les fortifications étaient orientées vers un objectif précis, délimité : la défense d'un lieu de passage, col, marches, vallées ou encore la défense d'un port, comme les tours de La Rochelle ; il s'agissait d'un « gardiennage » facile à comprendre et qui s'apparentait au rôle du concierge. Là, tout le long des kilomètres de plages que je parcourais journallement, je retrouvais ces balises de béton au sommet des dunes, des falaises, en travers des plages, ouvertes, transparentes, avec le ciel qui jouait entre l'embrasure et l'entrée, comme si chaque case-

mate était une arche vide ou encore un petit temple sans religion. C'était bien l'ensemble de l'étendue littorale qui était ainsi organisé en points d'appuis successifs. On pouvait marcher des jours et des jours le long de la mer sans cesser de retrouver ces autels de béton dressés face au vide de l'horizon marin.

♦ Cette immensité du projet, voilà bien ce qui dépassait le sens commun ; la guerre totale était ici révélée dans sa dimension mythique. Le parcours que je commençais d'entreprendre alors, sur les glacis de la Forteresse Europe, allait m'initier à la réalité de la géométrie d'Occident et à la fonction de l'équipement des sites, des continents, du monde.

♦ Tout était vaste soudain, le seuil continental devenait un boulevard, la linéarité de mon exploration ; le soleil et le sable constituaient un territoire personnel que j'affectionnais de plus en plus. Cette bande ininterrompue de dunes, de galets, cette arête de falaises qui courent le long des côtes, composent un pays sans nom où l'on vit les trois échanges : les espaces aérien et marin et la fin des terres émergées. Les seuls repères de mon voyage du sud au nord de l'Europe, c'étaient ces stèles à la signification encore imprécise. Toute une longue histoire se ramassait ici, ces blocs de béton étaient en fait les derniers rejetons de l'histoire des frontières, du *limes* romain à la muraille de Chine ; les bunkers, ultime architecture militaire de surface, étaient venus s'échouer aux limites des terres, au moment précis de l'avènement du ciel dans la guerre ; ils venaient borner le littoral horizontal, la limite continentale. L'histoire avait changé de lit une dernière fois avant le saut dans l'immensité de l'espace aérien.

♦ Mes opérations m'amenaient parfois à pénétrer dans une agglomération portuaire et là, ce qui m'étonnait et m'intriguait le plus, c'était de retrouver, au milieu des cours, des jardins, mes abris bétonnés ; leur masse aveugle et basse, au profil arrondi, détonnait dans l'environnement urbain. J'avais l'impression en voyant ces formes prises au milieu des immeubles, dans les cours, sur les places, qu'une civilisation souterraine avait soudain surgi du sol. La sensation de modernité de cette architecture était contrariée par l'abandon, la vétusté de l'apparence : ces objets étaient abandonnés, sans couleur, leur modelé de ciment gris en faisait un simple témoignage d'un climat guerrier. Un peu comme dans certaines fictions, un véhicule spatial qui se pose au milieu d'une avenue annonce la guerre des mondes, l'affrontement aux espèces inhumaines, ces massifs logés au creux des interstices urbains, à côté de l'école ou du bistrot de quartier, donnaient à l'interrogation sur le contemporain un sens nouveau.

♦ Pourquoi s'étonner encore des formes de l'architecture moderne d'un Le Corbusier ? Pourquoi parler de « brutalisme » ? Et surtout, pourquoi cet habitat quotidien, et si semblable depuis des dizaines d'années ?

♦ Ces masses lourdes et grises aux angles déprimés, sans ouvertures – à

l'exception de quelques bouches d'aération, de quelques portes en chicane –, révélaient mieux que bien des manifestes les redondances architecturales et urbanistiques de cet après-guerre qui venait de reconstituer, à l'identique, les villes détruites. Les blockhaus antiaériens signalaient un autre mode de vie, une rupture dans l'appréhension du réel. Le ciel bleu avait été autrefois chargé de menaces, du sourd vrombissement des bombardiers, constellé aussi de l'éclatement ouaté des tirs d'artillerie. Cette immédiate comparaison entre l'habitat urbain et l'abri, entre l'immeuble coutumier et le bunker inusité au sein des cités portuaires que je traversais, avait la force d'une confrontation, du collage de deux réalités dissemblables. Les abris antiaériens me parlaient de l'angoisse des hommes et les habitations de systèmes normatifs qui reproduisaient sans cesse la ville, les villes, l'urbain.

♦ Les blockhaus étaient anthropomorphes, leurs figures reprenaient celles des corps ; les unités d'habitation n'étaient qu'arbitraire répétition de modèle, d'un seul et même modèle orthogonal et parallélépipedique. La casemate, si facilement dissimulée au creux du paysage côtier, était ici scandaleuse et sa modernité venait moins de l'originalité de sa silhouette que de l'extrême trivialité des formes architecturales environnantes. Le profil courbé apportait, dans les quartiers portuaires, comme une trace de la courbure des dunes et des collines avoisinantes, et c'est surtout cette naturalité qui faisait scandale... le scandale du *bunker*.

♦ L'identification de cette construction à l'occupant allemand, comme si celui-ci en se retirant avait oublié son casque, ses attributs, un peu partout le long de nos rivages... Certains bunkers servaient encore à l'affichage de graffitis hostiles, les flancs de béton se couvraient d'insultes contre le boche, de croix gammées et l'intérêt que je semblais leur porter en les mesurant, ou en les photographiant, renvoyait parfois sur moi cette hostilité...

♦ Beaucoup avaient été détruits par cette vengeance iconoclaste au moment de la libération du territoire ; on avait rempli leurs soutes de munitions ramassées ici ou là et l'explosion du massif de béton avait comblé de joie les habitants de la contrée, comme s'il s'agissait d'une exécution sommaire. Beaucoup de riverains me déclaraient que ces bornes de béton leur faisaient peur et qu'elles leur rappelaient de trop mauvais souvenirs, bien des fantasmes aussi, car la réalité de l'Occupation ou du nazisme était ailleurs, le plus souvent dans les banals bâtiments administratifs où logeait la gestapo ; mais c'étaient les blockhaus qui symbolisaient la soldatesque.

♦ Toujours le signe : ces bâtiments concentraient la haine des badauds, comme ils avaient hier concentré la crainte de la mort pour ceux qui les utilisaient dans le danger. Pour ceux qui les apercevaient alors, ils n'étaient pas encore archéologiques ; j'étais seul, je crois, à voir surgir un autre sens, une autre signification pour ces bornes alignées le long du littoral européen.

♦ Je me souviens d'une repartie que j'avais mise au point pour répondre aux curieux qui désiraient connaître les raisons de mon étude sur le Mur de l'Atlantique. Je leur demandais si les peuples avaient encore l'opportunité d'étudier d'autres cultures, y compris celles d'adversaires, s'il existait encore des égyptologues juifs. La réponse était invariablement : « Oui, mais c'est une question de temps... il faut que le temps passe pour que nous puissions considérer autrement ces monuments militaires. »

♦ En attendant, les bunkers s'encombraient d'ordures ou servaient d'abri à des clochards moins idéologues ; les murs de béton se couvraient de publicité et d'affiches, on voyait Zavatta sur les portes d'acier et Yvette Horner souriait dans l'embrasement.

♦ Ma vision était, semble-t-il, contestée par celle de mes contemporains et le caractère semi-religieux des autels de plages, abandonnés aux jeux des enfants, était combattu par le ressentiment.

♦ De quelle critique s'agissait-il ? Nous rejetions les bunkers comme des symboles, avec violence, plutôt que logiquement, avec patience ; comme disaient les gens : « c'est une question de temps ! ». C'est aussi ce que l'on dit d'une avant-garde... De quelle modernité s'agissait-il dans ces décombres de l'histoire ? La guerre était-elle *prospective* ?

♦ Au cours de mes voyages sur les côtes d'Europe, une sélection s'opérait et je ne distinguais clairement que les traces du système défensif. La quotidienneté balnéaire disparaissait, l'espace que j'inventoriais alors en prenant relevés et mesures des différents types de casemates était celui d'une autre histoire que celle du moment du voyage ; et le conflit que je percevais entre l'été des bains de mer et celui des combats n'allait jamais cesser : pour moi, l'organisation de l'espace irait de pair avec les manifestations du temps.

♦ Ce hiatus proprement archéologique m'amenait à reconsidérer le problème des archétypes architecturaux : la crypte, l'arche, la nef... Les problèmes d'économie du bâtiment devenaient secondaires et c'est par rapport à l'essence du fait architectural que j'allais interroger la fortification européenne, cette forteresse vide, désormais.

♦ En observant les différentes casemates sur les plages de l'Atlantique, de la Manche ou de la mer du Nord, j'observais un nœud où venaient se joindre plusieurs directions. La masse bétonnée était un résumé des alentours, le blockhaus était aussi la prémonition de mes propres mouvements : lorsque débouchant au détour de la dune je découvrais sa bouche à feu, c'était un rendez-vous ; quand je tournais autour de l'ouvrage pour pénétrer à l'intérieur et que le créneau des défenses arrières se dévoilait dans l'échancrure de la porte blindée, c'était comme si j'étais attendu depuis longtemps déjà... Le jeu déclenchait une complicité entre l'objet inanimé et le visiteur, mais c'était celle d'un danger de mort si bien que, pour beaucoup, cette complicité de l'objet et du sujet était redoutable. La signification devenait moins

celle du rendez-vous que celle du combat : « si c'était encore la guerre, il me tuerait, donc cet objet architectural est repoussant ».

♦ Tout un jeu d'hypothèses silencieuses s'établit ainsi lors de la visite : ou bien le bunker n'a d'autre usage que d'abriter du vent, ou bien il rappelle son projet guerrier et l'on s'identifie à l'ennemi qui doit mener l'assaut, ce simulacre si proche du jeu des enfants, la petite guerre... après la grande.

♦ Outre le sentiment d'un danger encouru, on peut aussi décrire le bâtiment en s'attachant à chacun de ses organes. Le plus inquiétant est sans doute la porte blindée, dissimulée par l'épaisseur de l'encadrement de béton, avec son guichet d'acier et son système de verrouillage ; porte massive, difficile à manœuvrer, aujourd'hui soudée par la rouille, protégée en flanquement par de petites meurtrières à trémies pour les armes automatiques.

♦ Cette porte étroite est celle d'un caisson étanche où la grille d'aération ressemble plus à celle d'un four qu'à celle d'une habitation ; tout nous parle ici de pressions formidables, comme celles que subit le submersible... Certaines ouvertures arrière portent des inscriptions en cartouche, indiquant le numéro du point d'appui ou celui de l'ouvrage ; d'autres encore portent le nom du bunker, un prénom féminin, Barbara, Karola..., une phrase humoristique parfois.

♦ Lorsqu'il s'agit de la pièce d'une batterie côtière, l'embrasure est en fait l'ouverture principale du bâtiment ; comme ce nom l'indique, c'est une « bouche à feu », un ébrasement par où l'arme crachera ses projectiles, c'est le foyer de la casemate, l'élément architectonique où s'exprime l'office du bunker.

♦ De grandes différences d'aspect subsistent entre l'écran aveugle des murs latéraux, l'étanchéité passive des arrières et l'ouverture offensive de la face avant ; quant au dessus, à l'exception de la cuvette du guetteur, avec le petit escalier qui mène au nid de béton, il n'y a que les tuyaux d'échappement des gaz de la pièce d'artillerie qui émergent de la dalle de béton recouverte de terre. Désaffecté, l'ouvrage s'inverse : sans canon, l'embrasure ressemble à une porte ornée de reliefs, avec ses redans verticaux ; le débordement du « front Todt » en tympan au-dessus de l'ouverture rectangulaire fait pendant au porche d'un édifice cultuel ; par cet accès improvisé on pénètre dans une petite salle basse, ronde ou hexagonale, bardée de poutrelles d'acier et qui possède, en son centre, un socle assez semblable à une table de sacrifice. Des trappes s'ouvrent dans le sol de ciment, par où l'on peut descendre dans une crypte, la soute à munitions, juste au-dessous de l'embase du canon.

♦ En poursuivant la pénétration vers le fond, à l'intérieur de l'ouvrage, on retrouve le système de chicanes des défenses de proximité, avec ses meurtrières – l'une dans l'axe de l'entrée, l'autre en flanquement –, petits créneaux sans grande visibilité, par où l'on observe les abords immédiats, dans

un espace restreint où le plafond vous frôle. La sensation d'écrasement, ressentie dans le circuit à l'extérieur de l'ouvrage, est encore accentuée ici. Les différents volumes sont trop étroits pour une activité normale, pour une réelle mobilité du corps ; tout l'édifice pèse sur les épaules de l'occupant. Comme un habit à peine trop grand vous embarrasse autant qu'il vous couvre, l'enveloppe de béton et d'acier vous gêne aux entournures et tend à vous figer dans une semi-paralysie assez proche de celle de la maladie.

♦ Ralenti dans son activité physique mais attentif, anxieux des probabilités catastrophiques de son environnement, l'habitant de ces lieux du péril est oppressé par une singulière pesanteur ; en fait, il possède déjà cette rigidité cadavérique que la protection de l'abri était censée lui éviter.

P.V.

L'ESPACE MILITAIRE

*« L'assaillir a été divers selon le temps
de l'invention des machines à ruiner. »*

J. Errard



Le champ militaire est toujours un champ d'action, celui du duel, de la bataille. A la prise en charge des mouvements tectoniques et géomorphologiques par le géologue, le militaire adjoint et superpose celle des potentialités d'utilisation du site par les troupes et leurs divers moyens de communication et de destruction. La géographie des armées est une géographie dynamique et, comme si le guerrier possédait le privilège de la vision du monde, il est utile de remarquer que les progrès de la topographie sont issus depuis le XVI^e siècle des nombreuses guerres européennes ; comme si le progrès de l'armement et de la manœuvre occasionnait aussi celui de la représentation du territoire ; comme si la fonction de l'arme et celle de l'œil étaient indifféremment identifiables l'une à l'autre. Depuis les cartes d'Appian en 1579 jusqu'à la cartographie électronique des satellites d'observation de la NASA, en passant par celles d'un Cassini en 1755 – ou les célèbres cartes d'état-major de l'édition de 1832 révisée en 1931 –, le même souci d'un dévoilement toujours plus complet du monde se perpétue dans la politique géographique des armées.

♦ La nécessité de *contrôler* un ensemble territorial sans cesse plus vaste, de le parcourir en tous sens (et dans les trois dimensions désormais) en rencontrant un minimum d'obstacles, a constamment justifié l'accroissement de la vitesse de pénétration des moyens de transport et de communication (le télégraphe Chappe à Austerlitz) comme des projectiles de l'arsenal : tout d'abord à l'époque de la cavalerie, par l'aménagement géométrique du plus court chemin – celui des infrastructures – puis, avec l'invention des énergies de synthèse, par l'accélération croissante des vitesses de l'ensemble des véhicules.

♦ Ce passage d'une époque où la construction des infrastructures était l'essentiel à celle que nous vivons – et où l'accent est mis exclusivement sur le développement des performances du véhicule et du projectile – est loin d'être perçu à sa juste valeur ; il revêt en effet un intérêt considérable pour l'étude du statut de l'espace social contemporain. À côté de la guerre « prolongée » du paysannat, il y a désormais la guerre « rétrécie » du technicien, du scientifique.

♦ Historiquement, si la *réduction* des obstacles et des distances a toujours été au centre de la problématique de l'espace militaire, nous accédons aujourd'hui à un seuil de rupture : la distinction entre véhicule et projectile cesse. J'en veux pour preuve l'avion d'observation habité, le *Lockheed SR 71* qui « vole » à trois fois la vitesse du son, c'est-à-dire la vitesse d'une balle... C'est l'exemple extrême mais, depuis l'envol du premier bombardier au cours de la Première Guerre mondiale jusqu'à celui de la première fusée stratosphérique, en passant par la troupe aéroportée, le projectile et le véhicule forment un *mixte* que la cybernétique va parachever en évacuant l'homme du système d'armes (par la robotisation).

♦ L'économie de la guerre, qui tendait jusqu'alors à transformer le paysage humain en « réduit défensif » par une *congruence* des fortifications, tend maintenant à réduire les disparités de l'armement en métamorphosant les objets militaires en autant de projectiles.

♦ En fait, dans l'arsenal moderne, tout se meut et de plus en plus vite ; les différences s'estompent d'un moyen à l'autre, un processus d'homogénéisation est à l'œuvre dans l'institution militaire contemporaine, jusqu'à la spécification des trois armes : terre, mer, air, qui va diminuant au profit d'un *mixte aéromaritime* qui réduit d'autant l'originalité de l'armée de terre. Mais ce mouvement d'homogénéisation des techniques de combat et des instruments de guerre se double d'un dernier mouvement. C'est, avec la *contraction* « arme-véhicule » et la cybernétisation du système, la réduction volumétrique des objets militaires : la *miniaturisation*.

♦ On le voit, l'espace militaire subit actuellement une transformation radicale. La « conquête de l'espace » par les militaires et les scientifiques n'est plus, comme par le passé, la conquête de l'habitat humain mais l'invention d'un continuum original qui n'a plus qu'un lointain rapport avec la réalité géographique. Désormais, le guerrier se meut à la fois dans l'infiniment petit de la physique nucléaire et dans l'infiniment grand des espaces intersidéraux. La réduction des objets guerriers et l'accroissement exponentiel de leurs performances apportent à l'institution militaire cette *omniscience* et cette *omniprésence* qu'elle souhaitait dès l'origine.

♦ La vitesse *vérifie* tout ce qui était initialement contenu dans l'aménagement territorial depuis la colonisation antique jusqu'à l'ère des autoroutes. La droite préfigure la vitesse supérieure : la rectitude du tracé entre deux

pôles, entre deux villes, anticipait la trace des véhicules rapides, l'empreinte des roues de l'automobile comme la traînée de condensation du jet dans le ciel.

♦ La construction des infrastructures stratégiques et tactiques au cours des âges n'est en fait qu'une « archéologie de la rencontre brutale » ; de l'impact à la collision et au télescopage autoroutier, l'infrastructure stockait le *duel* (l'échange de mauvais procédés avant celui du commerce). La voie stratégique, par son *raccourci*, exprime le premier moment d'une contraction du monde qui ne s'achèvera qu'avec la puissance des instruments scientifiques de la guerre moderne.

♦ La concentration et la congruence des systèmes de fortification annonçaient, dès l'apparition de la poudre à canon, cette réduction de l'habitat planétaire lui-même par des mobiles à hautes performances (jets, fusées, satellites). Comme le déclarait Vauban : « Il n'y a point de juges plus équitables que les canons, ceux-là vont droit au but et ne sont pas corruptibles » (l'armement comme jugement de valeur, comme *ultima ratio*).

♦ Il faudrait maintenant pousser plus avant l'étude de cette vérification que nous apporte l'accélération croissante des mouvements, des vitesses, un peu comme le disque qui tourne faiblement ne restitue qu'imparfaitement le chant. Il fallait attendre les hautes vitesses des véhicules contemporains pour restituer pleinement le champ de la géométrisation stratégique du monde, son caractère tragique. Au cours de l'histoire, la construction des routes et des remparts esquissait la radiation de l'énergie par la rectitude des lignes ; mais la faiblesse des forces motrices, jointe à celle de la démographie, ne rendait pas encore inquiétante cette lente transformation du monde en un *tapis de trajectoires*.

♦ La vitesse a toujours été un avantage et un privilège du chasseur, du guerrier. La course, la poursuite sont au cœur de tous les combats. Il y a donc une hiérarchie des vitesses à l'œuvre dans l'histoire des sociétés, puisque posséder la terre, tenir le terrain, c'est aussi posséder le meilleur moyen de le parcourir pour le contrôler et le défendre. La propriété d'un bien *immobilier* est liée, directement ou indirectement, à la faculté de le pénétrer et, de même qu'une chose change de valeur selon qu'on la déplace d'une région à l'autre, un lieu change de qualité par la possibilité que l'on a de le traverser plus ou moins facilement. Le trajet de l'objet, comme du sujet, véhicule une valeur souvent inaperçue ; et l'apparition d'un nouveau système infrastructure-véhicule révolutionne toujours la société en bouleversant à la fois le sens de la matière, celui des rapports sociaux, et donc celui de l'espace social tout entier. La vitesse supérieure des divers moyens de communication et de destruction est, entre les mains du militaire, le moyen privilégié d'une transformation sociale permanente et secrète, un projectile pour la destruction du continuum social, une arme, un *implosif*.

♦ La conquête scientifique des énergies et de la vitesse n'est donc que celle de la réduction et de la contraction du monde. Face aux spectaculaires dégâts des *explosifs* de l'arsenal militaire, ceux de ses *implosifs* restent curieusement dissimulés.

♦ Aujourd'hui, la conjonction technologique du véhicule et du projectile concentre à la fois les deux mouvements de réduction : avec le jet supersonique chargé de l'arme atomique, par exemple, la planète tout entière devient un « réduit défensif » (il suffit de constater ici les accords spéciaux entre États de petite superficie permettant à leurs appareils d'évoluer malgré la proximité de leurs frontières) ; quant à la bombe, elle désintègre les éléments là où le véhicule dissout l'ensemble.

♦ Les véhicules et les projectiles ne sont finalement que *des particules* qui développent sans cesse *l'aire de l'énergie*. La conquête de la terre apparaît donc d'abord comme celle de la violence de l'énergie. En effet, la machine met en œuvre la violence de la matière pour l'orienter ; le moteur accumule et condense la violence de l'énergie pour lui donner plus de champ et de durée (l'énergie meut le véhicule). Mais il s'agit d'un *continuum* qui n'est pas celui de l'habitat humain : c'est uniquement le lieu de la violence, de sa radiation, et la conquête des dernières énergies n'est en fait que l'acquisition *d'une violence plus vaste* (donc d'une perte, d'un monde plus restreint).

♦ Par les nécessités de l'intelligence militaire, les hommes se sont fait les serviteurs de l'énergie, c'est-à-dire de la violence. L'adoration du soleil n'était pas foncièrement différente de celle du pouvoir de l'énergie par les techniciens modernes.

♦ Les diverses particules de l'énergie, que sont à la fois véhicules et projectiles, accomplissent donc une désintégration globale, c'est-à-dire écologique et sociale ; c'est pourquoi l'acquisition des énergies nouvelles lors de la révolution industrielle n'a accompli qu'une révolution, celle de la violence, une révolution fondamentalement militaro-industrielle. La science et l'intelligence militaire ont conclu un pacte et, si au temps de Bacon « connaître c'est dominer », après Einstein et le progrès de la physique nucléaire, « dominer c'est détruire », puisque l'énergie dernière n'apparaît d'abord qu'avec l'armement là où jadis l'instrument civil semblait prioritairement bénéficiaire. *La crise de l'énergie* n'est donc pas un événement conjoncturel lié à des problèmes économiques d'approvisionnement, c'est le signe d'une rupture achevée entre le territoire humain et le continuum de la violence.

♦ Si dans les époques préindustrielles les basses vitesses des divers véhicules ont structuré et géométrisé le paysage social par les nécessités des infrastructures, depuis l'acquisition des hautes vitesses, cette structuration a radicalement évolué : l'essentiel n'est plus visible, sinon ponctuellement ; le moyen de communication et le mixte véhicule-projectile concentrent l'essentiel du nouvel espace « social ». Puisque l'aire de l'énergie est deve-

nue le lieu du pouvoir, c'est ici, et non ici-bas, que tout se joue désormais. *La crise de l'énergie développe donc l'énergie de la crise*, c'est-à-dire la coupure entre la réalité – la matérialité de l'habitat humain – et l'irréalité – l'immatérialité d'un pouvoir qui ne s'appuie plus que sur la violence de l'énergie et sur l'extension sans cesse accrue de son champ. L'institution militaire défend désormais moins le territoire « national » que celui de l'énergie, *que l'aire de la violence*.

♦ L'institution militaire est un animal cyclothymique qui sommeille dans la paix et s'éveille dans la guerre. On n'a pas assez vu les conséquences de ces deux temps de l'appareil militaire, on n'a pas assez marqué les caractéristiques propres de ce « temps de guerre » ; c'est l'une des raisons de notre profonde méconnaissance du phénomène militaire.

♦ Que remarquons-nous cependant depuis la révolution industrielle ?

La réduction de la durée du « temps de guerre ». Toute l'énergie des armées d'Occident vise au succès total et rapide sur l'adversaire. Avec les guerres nationales, on a assisté en Europe à un *raccourcissement* de plus en plus net des conflits : de quelques années (1870, 1914, 1940) à quelques jours (au Proche-Orient en 1967 et 1973) et enfin à quelques heures avec les possibilités latentes d'un conflit nucléaire *limité* (comme l'a déclaré le général Beaufre : « Après trois heures de guerre nucléaire on débouche dans l'inconnu »).

♦ D'une part, on assiste à des guerres de plus en plus *extensives* : depuis les luttes sur les territoires nationaux du continent européen jusqu'aux grands conflits mondiaux et, d'autre part, à des assauts de plus en plus *intensifs* quant au développement de l'énergie destructrice (depuis le premier « ouragan d'acier » lors de la guerre de Crimée en 1854 jusqu'à la déflagration atomique de 1945).

♦ La « surprise technique » de la Première Guerre mondiale a failli voir celle-ci s'arrêter faute de moyens et de munitions, un an après le début des hostilités. Aujourd'hui, les conflits restreints du Proche-Orient n'ont qu'une autonomie de quinze jours à trois semaines – on parle même de « gesticulation » militaire –, quinze jours au-delà desquels les adversaires ont nécessairement recours aux ressources de leurs alliés respectifs (exemple : les deux ponts aériens russe et américain à destination des belligérants du champ de bataille de la guerre du Kippour).

♦ En réalité, le mouvement est encore plus clair. En Occident *le temps de guerre tend à disparaître* ; il y a quelque chose ici qui éclaire la signification du statu quo nucléaire. Mais l'institution militaire occidentale n'est pas encore solitaire ; une autre pensée subsiste à côté de l'appareil de guerre moderne, il y a persistance d'une pensée archaïque, celle du combat primitif. Lorsque nous analysons l'évolution récente des armées, nous omettons généralement cette dualité entre l'ancienne pensée militaire, survivante ici

et là, et l'intelligence systématique qui domine les institutions militaires actuelles.

♦ Les premières guerres « modernes » sont celles de l'Empire napoléonien. Pour la première fois dans l'histoire contemporaine, des masses et des moyens énormes sont mis en œuvre ; toute la nation se porte au combat, et cela sur toute l'étendue du vieux continent. Pourtant, cette grande armée triomphante qui va bouleverser la politique des États européens de façon irréversible subit un grave échec en Espagne. Cet échec est d'ailleurs prémonitoire : la masse et la puissance totalitaires sont impuissantes devant l'ancienne méthode, celle du combat paysan. Tout au long de l'histoire qui va suivre, et malgré l'accroissement exponentiel des possibilités de destruction des armées modernes, on assistera, à périodes constantes, à la répétition de ce premier échec dont le long conflit vietnamien est l'exemple récent.

♦ *La guerre prolongée* ne perd jamais ses droits ; toute la tactique chinoise se développe autour de ce prolongement du temps de guerre opposé au rétrécissement extrême de celui de l'appareil occidental. Cette dualité, ce duel conceptuel, organise la nouvelle pensée stratégique des armées technologiquement avancées ; l'analyse de la subversion, le respect non dissimulé de l'intelligentsia militaire d'Occident pour les théoriciens (de Sun Tse à Mao, en passant par Giap) de ce mode de combat, nous indiquent que l'on ne peut réellement comprendre l'évolution récente de l'institution militaire sans références à d'autres types de philosophies de l'action armée.

♦ Le développement technologique et scientifique des moyens de destruction et de communication, l'économie de leur production ne suffisent point à nous éclairer sur l'avènement de la « civilisation » de l'armée, sur l'apparition d'un « temps de paix totale » après celle d'un temps de guerre totale.

♦ Il s'agit là d'une réplique de l'institution militaire urbaine à la pensée militaire du paysannat : « la civilisation de l'armée dans la paix totale est une réponse à la guerre populaire prolongée », elle tend à englober, dans sa pseudo-éternité, la longue durée de la guerre partisane. Nous sommes en présence d'un double mouvement de pensées militaires concurrentes : dans l'appareil militaro-industriel d'Occident, le temps de guerre tend à disparaître. Les nécessités de la mise en œuvre de moyens technologiques, toujours plus sophistiqués, exigent une longue durée de l'innovation et de la production. Comme le déclarait récemment un ancien chef d'état-major de l'armée de l'Air : « Ces types d'armements nouveaux nous entraînent dans une logique contraignante : la lutte technologique, sans fin, du temps de paix. »

♦ Quant à l'appareil militaro-rural d'Orient, il tend à accroître la durée du temps de guerre en mobilisant les masses sur des objectifs de survie active ou passive, directe ou indirecte, catastrophes naturelles, accidents et conflits restreints assimilés à un même combat, la lutte des classes s'étendant finalement à toutes les dimensions de la vie quotidienne.

♦ Ce recouvrement des deux pensées stratégiques du monde contemporain ne se limite pas à la géographie, c'est-à-dire à une opposition plus ou moins déclarée de l'Occident et de l'Orient ; il se retrouve surtout dans l'opposition plus fondamentale du rural à l'urbain, de ceux qui sont territorialisés à ceux qui tendent sans cesse à *se dissiper* dans la conquête de la totalité des éléments, dans la pure spatialité : la mer, le ciel, l'espace vide.

♦ Mais après cette approche du temps de guerre, revenons à *l'espace militaire* de paix comme de guerre.

♦ La puissance cyclothymique occidentale organise différemment son espace pendant la paix en prévision de la guerre. Exemple : les casernes sont destinées à être vidées dès le début du temps de guerre, la localisation de celles-ci est donc liée à la mise en mouvement, à la mobilisation générale.

♦ Au début d'un conflit « classique » on vide les casernes aux alentours des grandes villes pour remplir les fortifications aux limites du pays mais, là encore, les différents systèmes de fortification du périmètre national ne sont que des relais dans le mouvement de la guerre ; ils servent moins à empêcher l'ennemi de pénétrer le pays qu'à freiner cette inévitable pénétration (terrestre, maritime, ou aérienne). Afin que la léthargie de l'animal militaire s'achève sans danger, les remparts donnent le temps de son réveil à la force armée. C'est pour cela que l'on parle si souvent des forts et des blockhaus comme d'autant de « sonnettes » avertissant l'endormie : il faut pour celle-ci passer sans dommage d'un continuum à l'autre. C'est difficile. Nous l'avons vu en 1940, *la guerre éclair* a surpris la belle au bois dormant ; depuis, toute l'évolution de l'armement moderne vise à éviter cette *surprise* : avec la fusée ICBM, équipée d'une ogive thermonucléaire, le temps du réveil se limite à quelques minutes. On atteint dès lors le seuil de rupture entre les deux temps de l'appareil militaire. D'une part, la sophistication constante des armements tend à rendre impossible le sommeil de la belle – elle a de trop mauvais rêves et ne dort plus guère que d'un œil –, d'autre part, l'adversaire rhéorique refuse la dichotomie : « temps de paix/temps de guerre », comme il réfute par la subversion et le terrorisme la dichotomie : « civil/militaire ».

♦ Pour la philosophie archaïque, c'est à partir des nécessités de la survie face aux risques naturels et artificiels que l'on organise la vie quotidienne ; l'insécurité sociale est fondatrice d'un ordre différent de celui des sociétés développées et urbanisées. Ce qui, dans les temps reculés, était une réalité *immédiate et commune* du fait du faible développement des techniques à opposer aux forces naturelles et cataclysmiques, est devenu la réalité médiante des sociétés faiblement industrialisées encore sensibles aux maux ordinaires – comme les famines ou les épidémies – et aux maux occasionnés par les puissances dominantes.

♦ Il semble donc que nous allions vers la fin de la distinction entre les deux temps de l'appareil militaire occidental, mais il n'y a pas pour autant iden-

tification avec la vision paysanne. Une différence et une opposition considérables subsistent : pour les puissances militaro-industrielles, c'est *l'état de paix* qui dominera, pour les forces militaro-rurales, ce sera *l'état de guerre*. La rupture qui existait hier au sein d'une même nation, entre les périodes de paix et de guerre, partagera demain le monde entier.

◆ Mais au fait, qui a inventé la Paix ?...



*« Peut-être le pays allait-il pour de longues années transplanter,
sécréter à ses frontières un peuplement de luxe,
une caste militaire paresseuse et violente,
s'en remettant de son pain quotidien aux civils, et finalement l'exigeant,
comme les nomades armés du désert lèvent tribut sur les bordures cultivées.*

*Des espèces de rôdeurs des confins, de flâneurs de l'apocalypse
vivant libres de soucis matériels au bord de leur gouffre apprivoisé,
familiers seulement de signes et de présages, n'ayant plus commerce
qu'avec quelques grandes incertitudes majeures et catastrophiques,
comme dans ces tours de guet anciennes qu'on voit au bord de la mer. »*

J. Gracq





a guerre est à la fois un résumé et un musée... le sien. La guerre est à la fois prospective et rétrospective ; les fortifications ne visent pas seulement à la conservation d'un pouvoir mais aussi à la conservation de l'ensemble des techniques de combat.

♦ Ici se pose la question des *hybrides*, le sens de la transgression, dans un art de la guerre où l'instrument militaire n'est jamais strictement fonctionnel et où l'on doit juger à partir d'une succession d'usages. Les nécessités du secret, de la dissimulation, la tromperie sur l'objet, le trajet, le sujet, les opportunités les plus diverses de la mise en défense de l'immensité d'un continent nous permettent de dresser un inventaire sommaire des réutilisations d'armes ou de systèmes d'armement ayant jadis fait leurs preuves au cours de lointains conflits. Les inondations de la « guerre des gueux » au *xvi*^e siècle, que les Hollandais pratiquèrent en 1940 lors de l'invasion aérienne de leur territoire et que le maréchal Rommel reprit à son compte en 1944 en mettant en eau les plaines de Normandie ; les pieux enfoncés en longues théories dans le sable, à la limite des eaux et qui n'étaient que la résurgence des obstacles de cavalerie ; les obstacles antichars, tétraèdres de béton ou hérissons tchèques, mis en place dans les territoires de l'Est au début de la guerre et qui furent réutilisés contre les péniches du débarquement allié, et les premiers chars « amphibies »... toujours l'hybride ; les vieux forts du Havre ou du Roule à Cherbourg, celui de la Cité d'Aleth à Saint-Malo, la Pointe des Espagnols dans le goulet de Brest, les vieilles fortifications des îles anglo-normandes auxquelles on adapta des équipements modernes...

♦ Quant aux armements proprement dits, il s'agit d'un parc réunissant les espèces les plus hétéroclites : depuis les canons des cuirassés désarmés, ceux

de la ligne Maginot, la récupération de cloches blindées et de tourelles de chars transportées sur les socles de béton des bunkers, tout un bric-à-brac allant de l'artillerie sur voie ferrée de la première guerre au plus extraordinaire engin : le canon à pression de Mimoyecques, capable d'envoyer ses obus-flèches à plus de cent vingt kilomètres... les premiers robots terrestres et aériens, les fusées, mais aussi une foule d'accessoires indispensables au combat : les projecteurs utilisés pour la première fois en 1904 par les Russes sur les hauteurs de Port-Arthur et remis en batterie, quarante ans après, sur les falaises de l'Atlantique, les tout premiers radars et les détecteurs acoustiques mis au point au cours de la guerre de 14-18, la détection à infrarouge, les débuts de la guerre électronique...

♦ Mais ce brassage indistinct d'ustensiles se retrouve dans la construction, dans la mise en œuvre des chantiers du second Mur de l'Ouest. On rassemble et on embauche les populations les plus diverses, comme pour l'édification du limes au II^e siècle ; on voit au XX^e les peuples occupés enrôlés dans de gigantesques travaux de terrassement. L'Organisation Todt réunissait les groupes sociaux et ethniques les plus divers : depuis les techniciens allemands, civils et militaires jusqu'aux déportés, en passant par les réquisitionnés et les volontaires. Il y avait en moyenne un ouvrier allemand pour dix étrangers. De même, pour la mise en défense, on utilisa des troupes venues des quatre coins de l'Europe et jusqu'à des Indiens égarés dans les bunkers de l'embouchure de la Gironde. Il y avait à cela de nombreuses raisons, outre les dimensions de l'ouvrage. Si l'offensive peut être parfois le fait d'une minorité agressive, la défensive n'est réelle que si elle met en mouvement les masses. Les remparts, si impressionnants soient-ils, n'ont de valeur que s'ils sont peuplés et occupés en totalité et en permanence ; à plus forte raison, une hyper-structure appliquée à la défense d'un continent. C'est ici l'une des faiblesses du III^e Reich car, comme l'écrivait Mao Tsé-toung en 1942, « Si Hitler est contraint de passer à la défense stratégique le sort du fascisme est réglé ; en effet, un état comme celui du III^e Reich a, dès sa naissance, fondé toute sa vie politique et militaire sur l'offensive. Celle-ci enrayée, son existence prend fin. »

♦ En fait, la défense stratégique n'est possible qu'avec la participation active et inconditionnelle des masses populaires, comme le précise encore le leader chinois : « Seul le peuple peut réaliser de pareilles fortifications, seul il peut les garnir. »

♦ La mobilisation de Fritz Todt n'est donc pas due uniquement aux nécessités du bâtiment, de la construction d'une ligne de défense de plusieurs milliers de kilomètres ; elle est également liée à des nécessités psychologiques et politiques, à la participation des populations occupées à l'effort de défense et de protection face au danger du débarquement allié.

♦ A cette époque, en 43-44, on recommande à chacun de creuser une tran-

chée dans son jardin, dans sa cour, pour mettre à l'abri sa famille. On compose des photomontages de ruines prématurées comme si Paris était déjà détruit ; on préfigure les ravages de la guerre totale pour amener les populations occupées à redouter, plus qu'à espérer, leur libération après l'effondrement de la grande muraille. Comme le remarque l'historien R. G. Nobécourt : « la forteresse avait ainsi une valeur psychologique considérable, elle tendait à unir l'occupant et l'occupé dans la crainte du déferlement, elle donnait une unité, une identité à ce qui n'en possédait pas ». On oublie trop ce rôle sociopolitique de l'enceinte dans la constitution du sentiment communal ou national.

♦ Avec la Forteresse Europe, l'échec était inévitable et la configuration géographique du continent allait apporter une confirmation à l'analyse de Mao. La guerre éclair, en permettant au Führer d'acquérir rapidement la totalité des côtes de l'Europe de l'Ouest, allait ainsi le contraindre à la mise en œuvre d'une stratégie défensive. Le Finistère continental était la défaite de l'offensive nazie, et cela sans que les Alliés eussent à tirer un seul coup de canon ni à débarquer un seul soldat, implicitement, par la seule logique interne de l'État nazi.

♦ Peu avant le déclenchement des hostilités, Hitler annonçait d'ailleurs dans son livre *L'expansion du III^e Reich* : « l'Allemagne s'appliquera à une puissante concentration de ses forces internes [...]. Elle comprendra alors que notre devoir principal est de créer une armée de terre puissante car notre avenir n'est pas sur l'eau mais en Europe. »

♦ La victoire du *Blitzkrieg* amenait inévitablement l'Allemagne nazie à envisager son avenir sur mer ou à s'engager à l'Ouest dans la défense stratégique, enrayant du même coup le moteur de sa politique militaire, préluant ainsi à la fin du système concentrationnaire européen. On le voit, les refus constamment répétés du dictateur de visiter le Mur de l'Atlantique sont significatifs ; les bunkers du littoral européen sont dès l'origine des monuments funéraires du rêve allemand. La conquête des plages françaises est, dès 1940, après la tentative avortée de débarquement en Grande-Bretagne, le signe de la défaite du régime nazi et le brusque détournement vers l'Est ; l'opération « Barbarossa » n'est qu'une fuite précipitée devant le caractère funeste du vide océanique, une façon de refuser l'obstacle, l'inconnu, comme un cheval craintif.

♦ « Le seul but de guerre qui eût été digne de l'effusion de sang n'aurait pu être que l'assurance donnée aux soldats allemands qu'ils obtiendraient des centaines de milliers de kilomètres carrés, mis à la disposition des allemands pour une colonisation générale », déclare Hitler. Or à l'ouest, au large, il n'y avait que l'Océan et ses plaines liquides ; mais on ne colonise pas la mer...

♦ D'ailleurs, l'idée que le Führer se faisait des frontières était purement historique, sans références géographiques aux limites des continents, aux

reliefs. Pour lui, les frontières des peuples sont toujours incomplètes ; le partage de la terre est le résultat momentané d'un combat, d'un devenir qui n'ont rien de jamais définitif mais qui, au contraire, peuvent et doivent se développer sans égard pour les réalités élémentaires du monde.

♦ Dans la doctrine nazie, il n'y a curieusement qu'un seul élément : la lithosphère, le sol, le sang. Malgré la guerre aérienne et sous-marine, l'offensive des premières armes spatiales, l'atmosphère et l'hydrosphère restent étrangères à l'idéologie hitlérienne. Le sentiment de la limitation au sol se traduit directement dans celle de l'espace vital, le *lebensraum*.

♦ « Les formes de la vie terrestre sont innombrables et leur instinct de conservation est illimité ainsi que leur aspiration à se reproduire, mais l'espace sur lequel ces processus vitaux se déroulent est lui-même limité. C'est la surface d'une sphère mesurable, sur laquelle se déroule la lutte vitale de milliards et de milliards d'espèces particulières, c'est de cette limitation de l'espace que découle la nécessité de lutter pour la vie. » Avec son angoisse, sa terreur de la fin, de la limite, la claustrophobie nazie domine toutes les formes de la Seconde Guerre mondiale. La fusée stratosphérique n'est qu'un paradoxe parmi d'autres : Hitler n'a jamais cru à la conquête de l'espace aérien, pas plus qu'il n'a cru à celle de l'espace marin ; c'est là la cause principale de la défaite allemande. La Luftwaffe n'a jamais pu égaler l'aviation stratégique alliée malgré des appareils aux performances souvent supérieures, la Kriegsmarine a subi des échecs dès les premières années de la guerre malgré les perfectionnements de ses sous-marins : ce sont les résultats d'une philosophie de l'espace militaire, celle d'un chef de guerre attaché à la terre, à sa surface, ce sont les résultats d'une politique de production des armements qui privilégiait les forces terrestres au détriment des forces aéronavales.

♦ L'ennemi héréditaire de la puissance continentale allemande, à la fois redouté et respecté, c'était la puissance maritime anglo-saxonne.

♦ L'opération « Seelöwe », ce débarquement dans les îles Britanniques que préparait l'amiral Raeder et que le Führer n'osa jamais tenter, était un hommage superstitieux au « lion de mer » que constituait la *Home Fleet*. C'est des fantasmes d'un homme qui craignait de s'avancer sur l'eau que naîtra le dernier mur de l'Ouest, le Mur de l'Atlantique, face au vide, à cette étendue mouvante et pernicieuse, peuplée de menaces ; Hitler retrouvera devant la mer les terreurs anciennes, l'eau, lieu de la folie, de l'anarchie, des monstres, de la femme aussi...

♦ Ce qui paraît alors le plus significatif dans le mouvement défensif, c'est, avec la disparition progressive des équipements de surface, l'extraordinaire développement des organes d'alerte, l'arsenal électronique de ce que déjà l'on appelle les « armes invisibles ».

♦ La défensive, au cours de la Seconde Guerre mondiale, est passée ainsi du

retranchement au renseignement, par le prodigieux essor des systèmes de détection et de télécommunication. En effet, si l'essentiel des moyens de détection acoustique avait été créé lors du premier conflit mondial avec le perfectionnement de la télémessure optique, la radiophonie et le radar nous viennent de la guerre de 39-45.

♦ Les possibilités de l'offensive aérienne, les problèmes posés par la prise en charge de l'objectif aérien par la défense antiaérienne, ou de l'objectif terrestre par les escadres de bombardiers, les vitesses considérables de ces nouveaux projectiles habités ou inhabités, vont une fois de plus, révolutionner le continuum militaire. Ce sera, avec l'apparition de l'arme nucléaire, l'apport stratégique essentiel de la guerre totale.

♦ Aux systèmes d'armes visibles, constitués par les obstacles situés sur les rivages européens, s'ajoute l'enchevêtrement des réseaux électroniques qui couvrent l'Ouest du continent. C'est la ligne Kammhuber qui organise la chasse allemande avec des secteurs d'alerte dont le centre opérationnel est à Arnheim et qui couvre l'Europe du Skaggeak à la Méditerranée. Ce sont aussi les réseaux des radars qui fouillent la Manche, la mer du Nord et l'Atlantique depuis les îles de la Frise jusqu'à l'embouchure de la Gironde ; c'est encore la couverture hyperbolique de la Forteresse Europe par le système « GEE » du *Bomber Command* qui permettra aux escadres de « forteresses volantes » de parvenir à leurs cibles, de nuit comme de jour et quelles que soient les conditions météorologiques. C'est le système qui, au début de l'année 1941, permettra de réaliser l'Opération « Millénaire », l'anéantissement de la ville de Cologne. C'est aussi la sophistication de ce matériel qui transformera, en 1942, les pilotes en robots d'une guerre déjà électronique avec le système OBOE, système permettant de poser des bombes sur un bâtiment plutôt que sur un autre. C'est enfin, en 1943, le système H 2 S qui donne la première « image-radar » indiquant la silhouette même de l'objectif. C'est la fin de l'invisibilité des cibles pour ces pilotes de guerre que les conditions de milieu protégeaient, en les dissimulant, et à la fois gênaient, en masquant leurs objectifs. Cet appareil facilitera l'opération « Gomorrhe », cet ouragan de feu qui détruira Hambourg et préfigure, avant Dresde, les effets du feu nucléaire sur Hiroshima. Mais, en contrepartie, ce sont aussi les perfectionnements de l'arme antiaérienne. Avec la chasse de nuit, l'artillerie verticale bénéficiera également de cette ubiquité. La Forteresse Europe sera couverte jusqu'à la fin du conflit par un réseau de radars panoramiques allemands dont chacun éclairera un cercle de trois cents kilomètres, transmettant par câbles l'image électronique du ciel aux grandes batteries de défense contre l'aviation des agglomérations menacées. L'artillerie non seulement n'est plus aveugle, mais elle voit à l'avance. Cette visibilité intégrale qui perce tous les obstacles, rend transparent l'espace de la guerre nouvelle, alors que le temps est réduit par les systèmes de prévision et de prévoyance.

♦ La nouvelle défense devient non plus seulement l'anticipation des actes de l'adversaire, mais la prédiction. La vitesse des nouvelles armes est telle qu'il faut bientôt qu'une calculatrice prépare le tir et corrige sans cesse les éléments de réglage afin que les projectiles-obus et le projectile-avion se rejoignent ; on appelle cet appareil le « Predictor ». Cette *automation* de la poursuite amènera, après la guerre, l'extraordinaire développement de l'informatique et ces fameux « calculateurs stratégiques » qui bouleverseront la politique de guerre.

♦ L'ère des robots commence effectivement, et pas seulement avec le petit char télé-guidé « Goliath » ou avec la bombe volante V1 que l'on avait surnommée « météore-dynamite », mais surtout avec la mécanisation du renseignement, avec l'automation de la riposte.

♦ C'est aussi l'époque des grands « opéras de commandement » où, à cinquante mètres sous terre, à Londres comme à Berlin, on dirige les flottes aériennes ou maritimes et où une foule d'hôtesse prennent en charge radio-phoniquement les pilotes, pour les guider, les rassurer durant leur mission, à des centaines de kilomètres de là. L'autorité s'exerce déjà avec un minimum de relais et si, de son côté, le dictateur allemand joue les seigneurs de la guerre en dirigeant par téléphone ses généraux, c'est tout le système de transmission qui favorise le contrôle total et immédiat de l'autorité suprême sur les exécutants, le pouvoir est désormais en prise directe sur l'acteur, quel qu'il soit.

♦ Le système d'alerte sur le territoire allemand joue aussi un rôle considérable dans la psychologie militaire. Dès que les escadres de bombardiers franchissent les côtes, on les signale aux populations par une pré-alerte et, au fur et à mesure de leurs changements de cap, on alerte les cités visées. L'espace et le temps se compriment, le danger est vécu simultanément par des millions d'auditeurs. Ce qui protège alors, semble-t-il, c'est l'information, la radio ; c'est d'avoir le temps, faute d'avoir l'espace..., le temps de la réaction. La surprise est devenue une véritable crainte, toutes les surprises sont finalement inquiétantes et fatales ; il faut abolir l'effet de surprise pour se protéger efficacement, donnant ainsi raison à l'auteur de *Mein Kampf* quand il décrétait : « L'idée de protection hante et remplit la vie... »

♦ La transparence, l'ubiquité, la connaissance totale et instantanée, voilà ce qu'il faut pour survivre. Une interpénétration commence ici entre adversaires : l'idéal consiste pour l'un à remplacer l'autre, l'ennemi, à donner soi-même des ordres à ceux qui vous combattent ; c'est à la fois l'infiltration, la manipulation de la propagande, le Ministère de la Peur et les bataillons Brandenburg, ou les commandos Skorzeny qui passent à l'adversaire pour les tromper. L'espionnage devient un phénomène de masse, les nécessités de la guerre absolue exigent que chacun contrôle l'autre et le trompe, c'est le début d'une surexposition sociale qui fait suite à celle du milieu, à celle du

territoire. Tenter de tout savoir, tout de suite, vous identifie à l'autre, surtout lorsque le mouvement de ce savoir exige non plus seulement une connaissance, une science des actions de l'adversaire, mais une prescience de ses projets. L'exigence de se placer, au stade du projet, partout et dans toutes les dimensions du combat, réalise une réversion des rôles. Il ne faut pas chercher plus loin les raisons des graves difficultés des services de renseignements classiques et de leurs crises au cours de la Seconde Guerre mondiale, ces agents que l'on ne croit plus même lorsqu'ils apportent d'exceptionnelles informations...

♦ Les professionnels de l'espionnage sont littéralement doublés, d'une part par la prolifération des systèmes d'information, et de l'autre par le développement considérable de la délation dans les masses, les amateurs. Les agents spéciaux n'ont plus le monopole du dévoilement, de la trahison ; c'est le perfectionnement des organes technologiques de perception et de détection qui les remplacent un peu partout dans de nombreuses missions. C'est aussi la guerre « psychologique » qui, concurremment à la guerre « électronique », transforme des centaines de milliers de civils en dénonciateurs potentiels des suspects de toutes sortes : parachutistes, juifs, prisonniers évadés... Le renseignement et le contrôle social deviennent l'essentiel de l'esprit de défense : la radio vous informe sur tout, tout de suite ; elle vous protège des surprises désagréables mais, en retour, vous alertez téléphoniquement les autorités de toute anomalie survenant dans votre voisinage immédiat. C'est l'une des formes du combat civil pour le citoyen de l'État totalitaire, pour l'habitant de la Citadelle Europe.





« Le caractère particulier des ouvrages fortifiés n'apparaît pas avec autant de force quand on y loge à demeure. Il ne me devint sensible que lorsque je passai bier en revue le bloc XIV près du poste de douane de Greffern que ses occupants ont quitté.

*Après que j'eus à grand-peine réussi à ouvrir l'énorme porte d'acier
et que je fus descendu dans la crypte de béton,
je me trouvai seul entre les mitrailleuses, les ventilateurs,
les grenades à main et les munitions, et je retins mon souffle.*

*Parfois une goutte d'eau tombait du plafond
où le téléphone du secteur faisait retentir diverses sonneries.*

*Ce n'est qu'ici que je reconnus le lien comme le siège
de cyclopes experts aux travaux du métal mais auxquels manque l'œil intérieur,
de même que parfois dans les musées on discerne le sens de certains objets
plus clairement que ceux qui les ont fabriqués et qui s'en sont longtemps servi.*

*Ainsi étais-je, comme à l'intérieur des pyramides ou dans la profondeur
des catacombes, confronté avec le génie du temps que je voyais comme une idole,
sans le reflet animé des finesses techniques
et dont je comprenais fort bien l'énorme puissance.*

*D'ailleurs, la forme très écrasée et chélonienne de ces constructions
rappelle les architectures aztèques et non pas seulement superficiellement :
ce qui était là-bas le soleil est ici l'intellect et tous deux sont en rapport avec le sang,
avec la puissance de la mort. »*

E. Jünger





ne des caractéristiques essentielles du bunker c'est qu'il s'agit d'une des rares architectures monolithes modernes.

♦ Alors que la plupart des bâtiments sont enracinés dans le terrain par leur fondation, pour la casemate celle-ci n'existe pas, le centre de gravité en tient lieu ; d'où la possibilité d'un certain mouvement lorsque le sol avoisinant subit les impacts des projectiles. C'est aussi la raison pour laquelle nous découvrons certains ouvrages basculés, renversés, sans dommages sérieux. Cette homogénéité, ce monolithisme, est en soi utile à analyser car il nous révèle plusieurs choses sur les conditions de la guerre moderne.

♦ Depuis les armes de jet, et surtout depuis l'apparition de l'artillerie, la guerre n'a pas seulement créé un paysage par son édification défensive, par l'organisation des fronts et des frontières, elle a aussi fait concurrence aux forces naturelles : le feu, les explosifs, les écrans de fumée, les gaz ont successivement contribué à créer un climat artificiel, réservé au champ de bataille ou, plus précisément, au moment du combat. Cette invention mérite à elle seule une étude approfondie, car elle est l'origine de ce que nous avons coutume d'appeler depuis peu : pollution, saturation, déséquilibre biologique. L'art de la guerre vise à constituer un lieu impropre à l'homme là où, précisément, se trouvait son habitat naturel. D'abord, par la chute de flèches, de lances, qui « pleuvent » littéralement sur l'adversaire, puis par l'impact de lourdes pierres lancées par les catapultes, par les cascades de produits brûlants déversées sur l'assaillant. Mais, mis à part l'incendie volontaire qui ravage les étendues forestières, les villes conquises, la comparaison avec les forces atmosphériques est illusoire jusqu'au développement du canon qui permet déjà un début de saturation de l'espace par la mitraille, les plans de feu des batteries et contre-batteries.

♦ On le remarque d'ailleurs dans l'aménagement des bastions et places fortes de l'époque classique, c'est la matérialisation dans la pierre des trajectoires potentielles de l'artillerie qui permettra d'élaborer la forme générale du rempart de la ville fortifiée. Comme le déclare Errard de Bar-le-Duc : « L'art de fortification n'est que l'art de cliner ou décliner les lignes sur lesquelles sont jetés les fondements du contour et circuit d'une place, en sorte que l'ennemi attaquant en quelque face que ce soit, puisse être vu et offensé en face et en flanc. » Il faut attendre néanmoins l'artillerie rayée et la Première Guerre mondiale pour assister à la création d'une voûte d'acier, d'un ciel de feu par la densité même des projectiles, obus, torpilles, bombes, etc. L'apparition de la guerre chimique complétera cette œuvre néo-atmosphérique par les fumigènes et les nuages de gaz asphyxiants.

♦ L'aviation, à la fois projectile et véhicule, vient d'ailleurs réaliser un nouveau type de machine d'atmosphère par le survol du paysage guerrier, par les premières escadres volantes de bombardiers et de chasseurs ; en fait, elle prolongera très loin les effets de l'artillerie à longue portée. C'est dans ce contexte qu'il faut considérer l'architecture militaire de la Seconde Guerre mondiale.

♦ Les possibilités des armements sont devenues telles que le minéral s'apparente lui-même à la fluidité du liquide ; à l'exception du roc, toute la terre s'apparente à la mouvance de l'Océan, c'est une mutation du territoire physique, c'est en fait un premier type de « désintégration » avant même l'apparition de l'arme nucléaire. En réalité, le principe de l'armement a toujours visé à cette déconstruction, d'abord du corps de l'homme, de la cuirasse puis du rempart édifié pour sa protection. Ce sont ensuite les conditions mêmes de l'habitat humain qui sont devenues l'objectif prioritaire de la destructuration-destruction ; c'est l'ensemble des conditions de milieu que vise à volatiliser l'armement scientifique : ce que la guerre biologique réalise pour la faune, la guerre écologique le réalise pour la flore et la guerre nucléaire, par ses radiations, pour l'atmosphère. Dans ces conditions nouvelles, l'architecture militaire qui, jusqu'alors, n'avait fait qu'une organisation géométrique du paysage par ses fossés, ses remblais, ses tours, ses chicanes, ne peut plus remplir son office. Le climat artificiel des armes nouvelles exige que la construction militaire réponde exclusivement à l'artifice. La valeur du positionnement change, on assiste à un mouvement d'enfouissement généralisé qui contraste avec l'élévation des anciennes murailles. Entre la Première et la Seconde Guerre mondiale on réalise même une fortification totalement enterrée : la ligne Maginot. L'étranchéité devient le maître-mot des bâtisseurs de forteresses ; c'est à la fois l'ère du sous-marin et du sous-terrain car seule une profondeur considérable pourra efficacement protéger de la toute-puissance des armes nouvelles. Ce n'est plus dans le distancement mais dans l'enfouissement que

l'homme de guerre cherche la parade aux coups de son adversaire : on se recule désormais dans l'épaisseur même de la planète et non plus à sa surface.

♦ Le sol et ses équipements seront dès lors intégralement offerts à la dissipation nucléaire ; ce sera la stratégie des enjeux urbains, l'équilibre de la terreur, jusqu'à la tenue de combat en zone contaminée qui renouvellera le scaphandre autonome du sous-marinier. Il y a filiation de l'armure au scaphandre ; le champ de la guerre s'étend à la totalité de l'espace, le paysage naturel est remplacé par un paysage original où tout est volatil, où tout peut effectivement s'enflammer. Une autre planète foncièrement inhabitable pour l'homme et pas uniquement pour le soldat, voilà ce que réalise l'art de la guerre moderne : transformer la terre en un pseudo-soleil, par un retour momentané à un état gazeux...

♦ Tout ceci est présent dans la signification du massif de béton construit pour résister aussi bien aux obus qu'aux bombes, aux gaz asphyxiants qu'aux lance-flammes. Comme le bastion du XVIII^e siècle matérialisait les systèmes balistiques de l'artillerie primaire, le bunker se construit en fonction de ce nouveau climat ; son volume restreint, ses angles arrondis ou abattus, l'épaisseur des parois, les systèmes d'embrasures, les divers types d'occultation des rares ouvertures : blindage, portes d'acier, filtres des aérateurs, tout cela nous restitue la figure d'un autre espace militaire, d'une nouvelle réalité climatique.

♦ Anachronique en période normale, en temps de paix, le bunker apparaît un peu comme une machine à survivre, comme l'épave d'un sous-marin échoué sur une plage. Il nous parle d'autres éléments, de pression atmosphérique formidable, d'un monde inhabituel où la science et la technologie ont développé les possibilités d'une désintégration finale. Si le bunker peut être comparé à une borne, à une stèle, c'est moins par le système de l'inscription que par celui de la position, de la configuration, du matériau et des accessoires : périscopes, écrans, filtres, etc. Le monolithe ne vise pas à résister aux siècles, l'épaisseur de ses parois signale seulement la puissance probable de l'impact, dans l'instant de l'assaut. La cohésion du matériau répond ici à l'immatérialité du nouvel environnement guerrier ; en fait, la matière ne subsiste qu'avec difficulté dans un monde d'ébranlements continus. Le paysage de la guerre contemporaine est celui d'un ouragan qui projette les choses et les disperse, puis les dissipe et les désintègre par la fusion et la fission. Avec le passage des armes moléculaires aux armes nucléaires, ce qui arrivait dans les éprouvettes au niveau microscopique des réactions chimiques ou biologiques se passe désormais dans l'univers macroscopique du territoire humain. Un monde de particules en mouvement, voilà l'inscription des stèles de béton.

♦ De fait, les conditions de la stratégie navale vont s'étendre à partir de

1940 à l'ensemble des méthodes de combat. La conquête de la troisième dimension par l'arme aérienne et l'extension de l'offensive sous-marine vont donner au deuxième conflit mondial son « volume ». Ce qui, hier encore, était le privilège des puissances maritimes va tendre désormais à devenir celui de l'ensemble de l'institution militaire : la maîtrise du ciel complètera celle de la profondeur des mers.

♦ Avec les nouvelles possibilités à la fois d'invasion et de destruction verticales et non plus seulement horizontales, le jeu de la guerre se métamorphose une fois de plus. Les remparts qui, au cours des siècles précédents, s'étaient déplacés des limites de la ville à celles de l'État-nation se déplacent encore une fois aux limites des terres émergées. La *Festung Europa* signale ce moment de l'histoire où la surface du monde se surexpose à l'agression.

♦ L'Organisation Todt ne construit pas uniquement les casemates du Mur de l'Atlantique, elle réalise aussi d'innombrables abris urbains pour la population civile ; toute une société s'enterre pour survivre hors d'une surface devenue inhabitable. Un double mouvement s'ébauche alors : les grandes concentrations industrielles vont éclater, se dissiper dans l'étendue européenne pour tenter d'échapper à une destruction fragmentaire, à une dissolution plus extrême, tandis que les populations offertes à l'anéantissement des bombardements aériens vont s'agglomérer dans ces tours de béton qui balisent l'espace urbain ; ces *Luftschutzräume*, avec le métro, deviendront les derniers refuges des citadins. Le monde n'est plus qu'un littoral à la fois maritime et aérien, et le Mur de l'Atlantique ne peut être dissocié de cet ensemble de défense civile et industrielle : l'assaut de la Forteresse Europe sera donné dans la troisième dimension du dernier espace militaire.

♦ L'orientation face au large, face au vide océanique, le caractère mythique de cette veille du guetteur devant l'immensité de l'horizon marin ne sont pas distincts de l'attente angoissée des populations devant la venue des escadres de bombardiers dans le ciel nocturne. Désormais, il n'y a plus d'étendue ni de distance protectrices, la superficie du territoire est accessible en totalité, tout est immédiatement exposé au regard comme à la destruction. C'est la disparition du champ de bataille et des combats périphériques ; la *Festung* européenne est tridimensionnelle, les casemates des plages sont le complément des abris antiaériens des villes, les bases sous-marines ne sont que le pendant des bases souterraines de l'industrie.

♦ L'espace est enfin homogénéisé, la guerre absolue est devenue réalité, le monolithe est son monument.

♦ Une nouvelle géographie se crée que l'abri bétonné va baliser. D'une extrémité à l'autre de l'Europe, on assiste à un nouveau synécisme.

♦ Si l'État nazi veut organiser la colonisation intérieure des peuples européens, c'est surtout la puissance de l'armement qui l'amènera à une nouvelle

disposition des équipements. Les nécessités de la dispersion territoriale vont accroître l'importance des communications mais aussi mettre en lumière leur vulnérabilité. En effet, après l'enfouissement des usines et des entrepôts, les voies ferrées, les routes et les aéroports représentent les derniers équipements de surface. On remettra alors en cause cette fixité de l'infrastructure, cet aménagement permanent du paysage, au profit de structures mobiles, démontables : ponts automoteurs du génie, terrains d'aviation en plaques préfabriquées, ports artificiels type « Mulberry », pistes provisoires en rouleaux, etc. Le caractère à la fois « tout-terrain » et « amphibie » de certains véhicules de combat se diffuse dans l'ensemble des moyens de transport. L'indépendance et l'autonomie du matériel roulant par rapport aux infrastructures se développe, la mobilité et l'autarcie deviennent de maîtres-mots – l'enracinement est devenu un risque trop grand –, tout doit désormais se mouvoir afin d'éviter la destruction. A la fin de la Première Guerre mondiale, on appelait les tout récents chars d'assaut des « cuirassés de terre » ; leur forme évoquait assez bien la coque du navire. A la fin de la Seconde Guerre, c'est la quasi-totalité des véhicules qui tend à s'apparenter aux moyens de transport maritime. Cette ambivalence généralisée des instruments de la guerre moderne signale déjà la dématérialisation du sol ; la terre n'est plus ce bon logis, mais une étendue pernicieuse et aléatoire qui s'apparente en les prolongeant aux horizons marins. Devant cette ambiguïté morphologique, la mise en œuvre des défenses sera extrêmement difficile à effectuer puisque tout peut arriver, et cela de partout à la fois...

♦ Le caractère monolithique du bunker ne s'explique pas autrement. Liée aux autres éléments de la ligne de défense par une discipline de tir, la casemate doit être également capable d'assumer sa protection individuelle (c'est la théorie des forteresses que le Führer appliquera après le débarquement allié).

♦ D'objet, la fortification tend à devenir « sujet » ; d'ailleurs le blindé n'est-il pas une fortification qui roule ? Avec ses dizaines de tonnes, le char s'identifie assez bien à une casemate d'acier...

♦ La tourelle d'artillerie légère qui pivote sur ses chenilles pivote aussi sur l'embase de béton des points d'appui : les « Tobrouk » sont le plus souvent équipés de tourelles de chars désarmés...

♦ D'ailleurs, pour mettre un comble à cette frénésie de l'hybridation, le général Habicht édifiera en 1944 dans le nord de la France le prototype d'un bunker mobile, tandis qu'au même moment les ingénieurs allemands réaliseront dans leurs arsenaux la maquette d'un char de combat géant, véritable colosse de la taille d'un édifice...

♦ La « machine à survivre » de béton armé, semblable au sous-marin, par son étanchéité, semblable au blindé par sa masse et son artillerie, survolée par les forteresses volantes, empruntera nombre de ses éléments, comme de

ses accessoires, à tous ces engins. Hydrodynamisme, aérodynamisme, cette compénétration d'éléments, jusqu'alors radicalement différenciés, réalisera une dernière confusion de l'animé et de l'inanimé : l'architecture aérostatique.

♦ Si l'homme n'a nul besoin de machine pour vivre dans son milieu naturel, il a par contre besoin de celle-ci pour survivre dans un milieu hostile. Or, pendant le combat, la surface de la terre devient inhabitable et les gestes les plus ordinaires y deviennent impossibles.

♦ Cette contrainte modifie et l'habit – l'uniforme –, et l'habitat – la casemate. C'est l'apparition du casque, du bouclier, de la cuirasse, des récents gilets pare-éclats. Le vêtement de tissu destiné à protéger le corps des intempéries se double alors d'épaisseurs supplémentaires : mailles d'acier, plaques métalliques destinées à le protéger de l'impact des projectiles. Il y a d'ailleurs, dès l'apparition de l'armure, analogie avec la fortification : on parlera de la « chemise » du rempart pour désigner un revêtement de pierre dure sur le talus, de « bastion » pour désigner le bustier de la cuirasse du chevalier. La relation habit/habitat est, en période de guerre, extrêmement étroite et l'identification de la cuirasse du corps au cuirassement de pierre nous conduit à l'estimation d'autres analogies entre les formes du corps territorial et celles du corps animal : la gorge, l'épaulement, le mamelon, etc., derniers exemples d'un terroir identifié à la Terre Mère, aux divinités chtoniennes.

♦ Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir des mots qui, ordinairement, désignent le vêtement, désigner aussi le revêtement, l'abri minéral. Mais il y a plus. La fortification est une construction spéciale ; on n'y loge pas à demeure, on y va pour des actions particulières, à un moment précis, au cours d'un conflit ou pendant une époque troublée. De même que l'on revêt sa cuirasse pour le combat, ou son imperméable quand il pleut, on pénètre dans le fort lorsque les conditions de milieu du temps de paix laissent place à la météorologie du temps de guerre. Ce qui dans l'épaisseur d'ardoise ou de tuile était suffisant contre la grêle, la neige ou la pluie, et dans l'épaisseur du mur retenait la chaleur, protégeait du vent, est désormais impuissant à préserver des balles, des obus ou des bombes. Toutes les conditions de la construction du bâtiment sont bouleversées par l'artifice de la guerre. La mise en œuvre des citadelles au cours des âges a été le résultat, d'une part, de l'évolution de la valeur des positions – en fonction de la politique des États –, et d'autre part, de l'invention permanente de nouveaux modes de combat. On n'a pas assez compris ce qu'était ce néo-climat guerrier ; pourtant, ce qu'on appelle désormais « guerre écologique » existe dès l'Antiquité, et l'invention des armements modernes ne fait que poursuivre une longue génération de moyens de combat.

♦ L'intelligence militaire ne jette pas seulement les bases d'un nouveau pay-

sage, celui de la guerre, en organisant le territoire social avec ses voies stratégiques et ses forts, elle produit aussi son atmosphère et, de même qu'il y a deux temps, celui de la paix et celui de la guerre ouverte, il y a non plus une mais deux atmosphères.

♦ Si le rempart est épais, ce n'est pas pour éviter les glissements du terrain, c'est pour résister aux chocs des obus, aux tirs de mines, toutes choses absentes des probabilités naturelles. La fortification répond à l'accidentel, le duel entre l'arme et la cuirasse laisse ses traces dans l'organisation du territoire par les progrès de ses moyens et de ses méthodes, par les potentialités même de ses inventions : la guerre est ainsi présente dans la paix. Une histoire se déroule ainsi parallèlement à celle de la production civile ; des puissances, des énergies se développent sans cesse dans la perspective toujours renouvelée d'un conflit, mais cette production est méconnue, à la fois secrète et surprenante. L'enfant commence par s'étonner de l'alternance de la nuit et du jour, de son premier orage, de la neige ; puis il s'habitue aux conditions et aux séquences de son milieu familier... alors que seuls quelques spécialistes connaissent l'onde de choc de l'arme nucléaire, l'ouragan de feu du phosphore, les brumes de phosgène. Il s'agit là d'artifices d'artificiers, d'une œuvre atmosphérique ; comme il y a œuvre musicale ou théâtrale, on développe un spectacle écologique qui surprendra les foules par son ampleur, son originalité même. C'est ce qui se passe dans toute guerre, ce qui s'est passé dans la dernière avec les bombardements aériens, cette funeste féerie nocturne. L'intelligence militaire a lutté perpétuellement pour rivaliser avec les phénomènes naturels, dans leur puissance et leur durée : créer un feu plus durable que celui des broussailles enflammées par le soleil, un impact plus violent que celui de l'avalanche de pierres, un ébranlement comparable à celui du tremblement de terre, voilà l'industrie de la guerre. Les éléments naturels y deviennent nécessairement surpassables : la nuit ne doit plus masquer les objets, les mouvements des troupes, pas plus que le brouillard ne doit nuire à la progression des soldats ; il faut percer à jour l'écran végétal avec l'infrarouge ou avec des défoliants qui renouvellent, pour le masque forestier, l'effet des fusées éclairantes pour l'obscurité nocturne. L'anticipation et l'ubiquité sont des nécessités de la guerre et la distance ou les obstacles du relief ne doivent pas empêcher le renseignement, la reconnaissance. D'une part, il faut tout voir et tout savoir et, de l'autre, il faut créer des masques et des écrans infiniment plus étanches que ceux que la nature offrait – et que nous venons nous-mêmes de dissiper, de dépasser. Nulle part ailleurs ne se manifeste une volonté prométhéenne aussi violente ; c'est ici qu'il faut, je crois, chercher l'origine de la civilisation industrielle, la machine de guerre comme archétype de la machinerie industrielle. Mais la synthèse de l'habit et de l'habitat de combat se double de celle du véhicule qui « réduit » à la fois l'espace et le temps.

♦ C'est ici surtout que le nouveau mode de production trouvera son originalité ; il ne faudra jamais oublier que l'ancêtre de l'automobile, le fardier de l'ingénieur militaire Cugnot, lors de son premier voyage de Paris à Vincennes, tractait un canon...

♦ L'architecture défensive est donc instrumentale, elle existe moins en soi qu'en vue d'« un faire » : attendre, veiller, puis agir ou plutôt réagir. L'habiter en un tel lieu n'est pas tant un « demeurer » qu'un « revêtir » pour un acte dont la casemate est l'instrument.

♦ Ces bâtiments ne sont plus seulement des réceptacles mais des habitacles, ce qui les distingue de l'architecture ordinaire et leur donne ce caractère anthropomorphique. Il y a ici un étroit rapport entre la fonction de l'arme et celle de l'œil.

♦ L'embrasure anticipe une relation entre le bunker et les limites du champ de tir ; la fente de visée, comme le plissement d'une paupière, rétrécit le champ visuel à l'essentiel, à la cible, dans un but de protection de l'organe interne – en l'occurrence l'homme qui vise –, mais cette protection équivaut à un surcroît d'acuité. On évacue en effet, avec le rétrécissement de la pupille technique, à la fois les risques de chocs qui détruiraient l'organe humain et on élimine aussi les à-côtés sans intérêt du paysage ; il y a synesthésie : la protection réalise l'acuité et l'acuité, en retour, protège.

♦ Le bunker est le fruit de ces lignes de force. Il est tissé à partir d'un réseau en tension avec le paysage et, à travers celui-ci, avec la région, dans son étendue. Réseau invisible, immatériel, qui nous échappe et permet au bunker de se dissimuler à la fois aux vues et aux chocs.

♦ Sa forme aérostatique est aussi à double effet : immergée dans le terrain, possédant un minimum d'aspérités avec ses angles arrondis ou abattus, elle échappe à la fois aux impacts des projectiles qu'elle dévie ou fait glisser le long de ses flancs, et aux regards puisque les éclairages ne projettent plus d'ombres sur sa silhouette.

♦ Relié au sol, à la terre qui l'entoure, le bunker, pour se camoufler, tend à s'indifférencier des formes géologiques dont la géométrie résulte de forces et de conditions extérieures qui, depuis des millénaires, les ont modelées. La forme du bunker anticipe cette érosion par la suppression de toute excroissance superflue ; le bunker s'use et se polit prématurément pour éviter tout impact, il se love dans le continu du paysage et disparaît ainsi de notre perception, habitués que nous sommes des repères et des ponctuations.

♦ Cet aspect inhabituel des formes du bunker, absolument différent de celui des constructions ordinaires, scandaleux sur un cliché, possède paradoxalement la propriété de passer inaperçu au sein de l'environnement naturel. On retrouve cette faculté dans certaines formes nautiques, comme si les profils hydro-dynamiques, aéro-dynamiques et aéro-statiques qui permettent la fuite des fluides possédaient un même pouvoir sur la visualité.

♦ Tout au long de l'analyse, on retrouve l'analogie avec le continu de l'élément liquide, la situation littorale du Mur de l'Atlantique accentuant encore ce rapprochement. Objet autonome, le bunker est lié à son environnement par un rapport qui n'est pas seulement celui de la forme au fond mais aussi, inversement, du fond à la forme.

♦ L'autonomie du blockhaus surgit d'un fond appréhendé comme animé de virtualités, de pulsions, de pouvoirs. Le vide n'existe plus, tout peut bouger, venir ou s'en aller ; la terre a perdu de sa matérialité, l'espace de sa vacuité, tout est saturé, les problèmes ordinaires de l'architecture demeurent, mais amplifiés. L'étanchéité, par exemple, ne s'adresse plus uniquement à l'écoulement des eaux, à la simple humidité, mais à la fluidité des projectiles, à leur impact. Il s'agit d'étanchéité à la compression et non plus à la capillarité. La fondation n'est plus assise au sol (embasement), mais centre de gravité ; d'où l'apparition de l'une des premières architectures monobloc connues.

♦ De par sa mise en œuvre, le béton, matériau liquide, aura sa part dans les caractéristiques nouvelles de ces ouvrages. Le béton y sera utilisé selon son principe même, ce qui n'est guère étonnant puisque de grands spécialistes de ce matériau participent aux travaux, Finsterwalder et Todt, par exemple.

♦ Dans les constructions de brique ou de pierre, c'est-à-dire dans les assemblages d'éléments discontinus, l'équilibre des bâtiments est fonction du rapport sommet-base. Dans la construction en béton-masse, c'est la cohésion du matériau lui-même qui doit assumer ce rôle : le centre de gravité tient lieu de fondation.

♦ Dans le coulage du béton, il n'y a plus alors d'intervalles, de joints, tout est compact ; le coulage ininterrompu évite au maximum les reprises qui affaibliraient cette cohésion générale de l'ouvrage.

♦ Le bunker n'est plus réellement fondé ; il flotte sur un sol qui n'est plus un socle à son équilibre, mais une étendue mouvante et aléatoire qui s'apparente, en la prolongeant, à l'étendue marine. C'est cette autonomie relative qui équilibre la flottaison du bunker en assurant sa stabilité au milieu des modifications probables du terrain environnant.

♦ Cité le plus souvent comme édifice de l'abomination, on transfère au bâtiment ce qui était le fait de l'armement. Personne n'est choqué par la devanture de l'armurier, si peu par l'exposition de véhicules de combat, alors que le blockhaus concentre la réprobation de toute une époque pour la guerre. Une personnalité s'exprime ici par matériaux interposés, mais il y a erreur sur le contenu : ce qui est mis au compte de la puissance belliqueuse du Reich est en fait à mettre à celui de l'armement moderne. Les formes imposantes des bunkers du Mur de l'Atlantique sont la conséquence de l'armement adverse, de la puissance de feu de ceux qui nous délivraient, de nos propres armées. Architecture défensive, le bunker n'est pas, comme l'archi-

teature officielle du régime nazi, l'expression d'une esthétique néo-classique. Il est issu d'une autre histoire, celle des armes et des retranchements et, sans remonter aux casemates du siècle dernier, il suffit de connaître les défenses anglaises, françaises, ou allemandes de la Première Guerre mondiale pour retrouver beaucoup des solutions utilisées aussi bien dans la ligne Maginot que dans le *Westwall*.

♦ Ce qui donne leur « sens » à ces bornes de l'espace militaire contemporain, c'est la puissance de feu de l'ensemble des armées modernes, c'est la nouveauté de l'orientation du risque, la nouvelle balistique de la guerre à trois dimensions, celle d'un danger imminent, tous azimuts. N'y voir que l'arrogance et la violence de l'ennemi serait nous abuser sur nous-mêmes. Le bunker balise un espace militaire qui était celui du dernier jeu de la guerre, jeu que toutes les nations du monde ont élaboré et perfectionné ensemble au cours du siècle passé. Le bunker de l'*Atlantikwall* nous alerte moins sur l'opposant d'hier que sur la guerre d'aujourd'hui et de demain : la guerre totale, le risque partout, l'instantanéité du danger, le grand brassage du militaire et du civil, l'homogénéisation du conflit.

♦ Contempler la masse à demi enterrée d'un bunker, avec ses aérateurs bouchés, la fente étroite du guetteur, c'est contempler un miroir, le reflet de notre propre puissance de mort, celui de notre mode de destruction, de l'industrie de la guerre. La fonction de cet édifice si particulier, c'est d'assurer la survie, d'être un abri pour l'homme dans une période critique, le lieu où il s'enfuit pour subsister. S'il s'apparente ainsi à la crypte qui préfigure la résurrection, le bunker s'apparente également à l'arche qui sauve, au véhicule qui porte au-delà du danger, par la traversée des risques mortels. Littéralement, le mot casemate signifie « maison forte », maison renforcée ; il s'agit donc toujours d'habitation, ou plutôt d'une sorte d'habit, de cuirasse collective en somme. Lorsque nous nous intéressons aux armures anciennes, les ornements et figures indiquent clairement l'origine et le style – à l'italienne, à la française, etc. –, mais ici presque rien ne subsiste de cette forme d'identification, la toute puissance des armes a volatilisé ce qui restait encore de volonté esthétique. Si quelques points de repère permettent de distinguer la fortification française de l'allemande, il ne s'agit plus que de problèmes de mise en œuvre, de l'influence de plans types différenciés encore pour peu de temps, d'un pays à l'autre. Avec le bunker, la diversité des fortifications s'estompe ; avec lui, c'est même l'essentiel des systèmes de retranchement de surface qui va disparaître.

♦ Une histoire s'achève et la borne de béton nous indique où se termine la longue organisation des infrastructures territoriales, des marches de l'Empire aux frontières de l'État, au seuil continental.

♦ Le bunker est devenu un mythe, à la fois présent et absent, présent comme objet de répulsion pour une architecture civile transparente et

ouverte, absent dans la mesure où l'essentiel de la nouvelle forteresse est ailleurs, sous nos pieds, désormais invisible.

♦ Le blockhaus est encore familier, il coexiste, il est de l'époque où s'achève la notion stratégique de « devant » et de « derrière » (d'avant-garde et d'arrière-garde) et où débute celle des « dessus » et des « dessous », où l'enfouissement va s'accomplir définitivement, où la terre ne sera plus qu'un immense glacis exposé au feu nucléaire. Sa poésie, c'est de n'être encore qu'un simple bouclier pour ceux qui l'utilisent, finalement aussi désuet qu'une armure d'enfant reconstituée, coquille vide, fantôme touchant d'un duel dépassé où les adversaires pouvaient encore s'observer directement au travers de la fente étroite de leur visière rabattue. Il est protohistorique d'un âge où la puissance d'une seule arme est devenue telle qu'aucune distance n'en protège plus vraiment.

♦ Abandonné sur le sable du littoral comme la mue d'une espèce disparue, le bunker est le dernier geste théâtral d'une fin de partie de l'histoire militaire occidentale. Les anciens remparts, les fossés entourant les villes étaient une reconstitution du paysage. On s'y promène encore le dimanche, on cultive des légumes près de leurs douves, on installe des parterres de fleurs sur les plates-formes des batteries ; c'est une géométrisation à l'échelle d'un périmètre urbain, alors que les blockhaus se retrouvent sur des étendues considérables. Un peu comme ces objets qu'on perd le long d'une voie de communication, la défense contemporaine a semé ses équipements ; la forteresse n'est plus que cette longue théorie de points d'appui composés d'une multitude de casemates, chacune d'elles ressemblant à un instrument ambigu : pseudo-char de béton, heaume géant des observatoires d'artillerie, formes zoomorphiques des postes de commandement avec leur dôme frontal et leurs épaulements latéraux... Mélange hétéroclite, la fortification est devenue un mixage d'espèces différentes : le minéral et l'animal s'y rejoignent curieusement, comme si la dernière forteresse symbolisait tous les types de cuirassement de la carapace, du chélonien à celle du blindé, comme si le bastion de surface, avant de disparaître, exposait une dernière fois ses moyens, ses méthodes, dans l'ordre de l'animé comme de l'inanimé.

♦ Le Mur de l'Atlantique est en fait un « conservatoire militaire » installé sur le rivage européen ; il engage non seulement toutes les ressources, depuis celles des anciennes fortifications portuaires et des armements archaïques, mais il mélange les genres, il brouille les pistes. Les trucages sont innombrables dans cette citadelle continentale : fausses batteries, armements en bois, camouflages divers. Le mythe rejoint ici la propagande ; le rempart est aussi idéologique et sert à la fois à sécuriser les populations et à désarmer l'adversaire devant l'imprenable, l'invincible.

♦ La dernière citadelle est un théâtre où le passé et le présent de la guerre se concentrent, du poignard et de l'arc pour l'attaque silencieuse des senti-

nelles, à la fusée stratosphérique, en passant par l'appau du chasseur des marais ou par le détecteur à infrarouge. La forteresse européenne synthétise l'art du retranchement ; toutes les astuces y sont mises en œuvre, depuis les chausse-trapes des anciennes légions jusqu'aux mines les plus scientifiques, en passant par les fossés antichars ou les « cairns » de pierres dressées dans les champs pour pallier les parachutages. L'intense propagande qui a entouré l'édification des fortifications de la Seconde Guerre mondiale (la ligne Maginot comme Le Mur de l'Atlantique) révélait bien ce caractère de mise en scène, leur côté nécessairement spectaculaire. En effet, s'il était inutile d'informer la population des « cités fortifiées » de la solidité de leur enceinte, la dimension même des nouveaux systèmes de défense exige un effort dans ce domaine.

♦ Pour les « nations fortifiées », l'information est essentielle, elle est garante de l'esprit de résistance, elle est l'assurance donnée au citoyen que les confins du territoire demeureront imperméables. La surprise de la guerre aérienne annulera partiellement ce sentiment de sécurité, la destruction des grandes cités européennes rendra définitivement caduc l'effet de bouclier des fortifications frontalières ou littorales ; les plaisirs balnéaires de l'été renouvelleront alors sur les plages, aux limites du continent, les rendez-vous et les fêtes populaires sur les « fortifs », à la périphérie des anciennes places fortes.

T Y P O L O G I E D E S O U V R A G E S D U M U R D E L ' A T L A N T I Q U E

♦ Blocs de tir à créneaux :

Mitrailleuses

Canons 75 à 155, antichars, obusiers.

♦ Blocs de tir à cloche cuirassée :

Mitrailleuses

Lance-mines

Lance-grenades

Obusiers légers.

♦ Blocs d'observation d'infanterie

ou d'artillerie sous cloches cuirassées.

PC de tir des batteries côtières.

♦ Blocs pour défense aérienne :

Pièces 20 à 120 mm de DCA

Pointage

Abris : radio, radar, radioguidage

Postes de direction de tir.

♦ Blocs passifs :

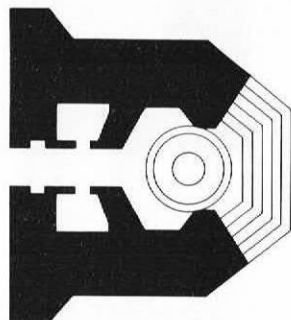
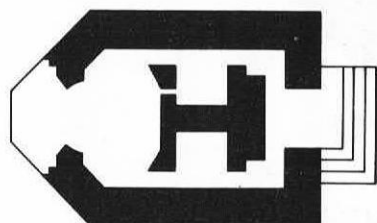
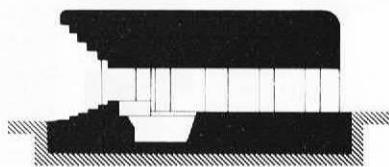
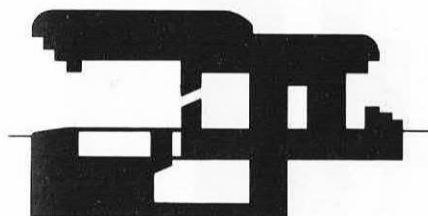
Troupes, munitions,

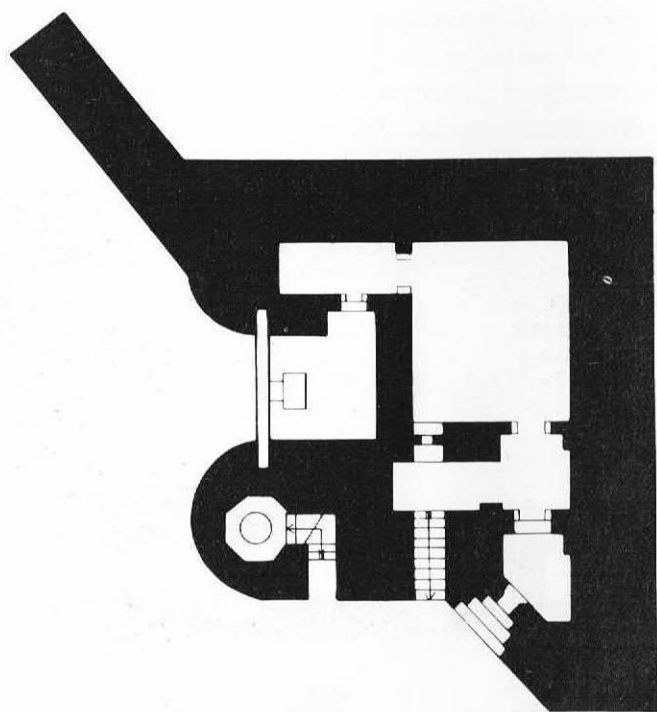
centres de transmission,

canons, chars, PC, postes de secours,

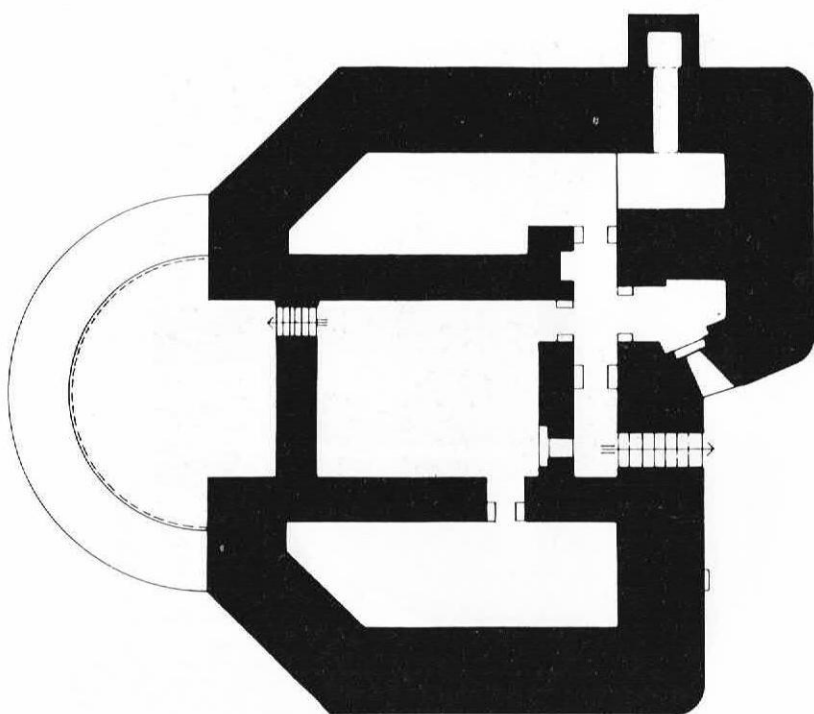
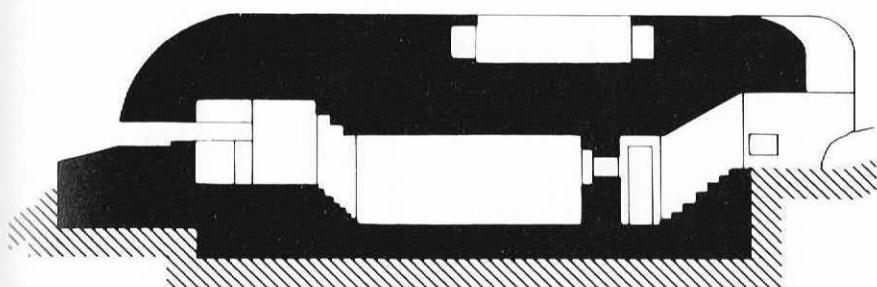
groupes électrogènes, transformateurs,

stations d'alimentation en eau, cuisines.

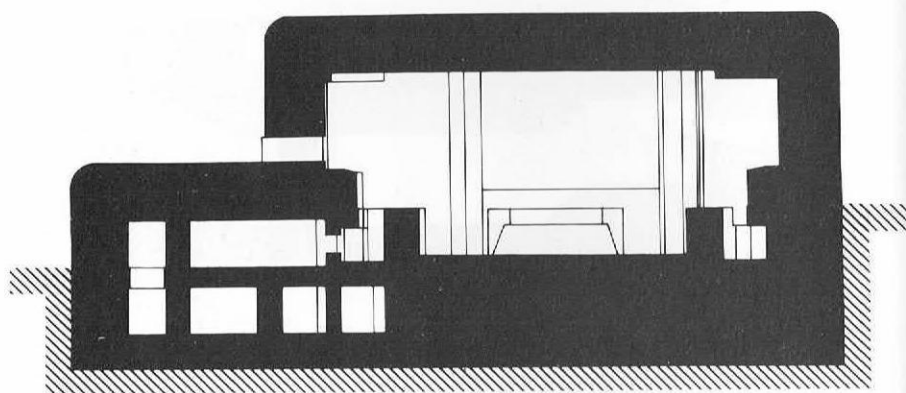




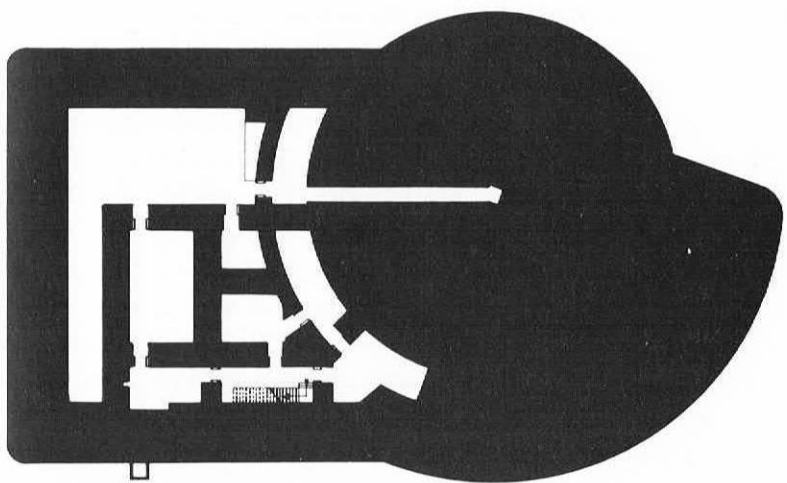
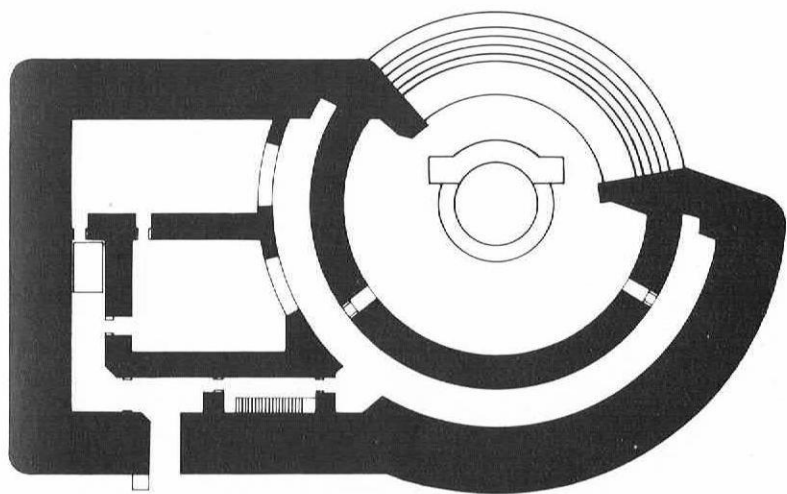
BUNKER POUR MITRAILLEUSE (PLAN)



POSTE D'OBSERVATION AVEC ENCUVEMENT (COUPE ET PLAN).



BUNKER POUR ARTILLERIE À LONGUE PORTÉE DÉDIÉ À FRITZ TODT
(COUPE ET PLANS).





*« La force militaire est réglée
sur sa relation au semblant. »*

Sun Tse

P

réservé, réservé, pendant vingt années – à l'inverse des Eichmann, poursuivis et exécutés – Albert Speer vient aujourd'hui témoigner de l'intimité du III^e Reich.

♦ Nous possédons avec ses mémoires un inestimable document : l'acte de contrition d'un criminel de guerre. Cependant, devant l'accueil bienveillant de la critique, un avertissement est nécessaire : ce spectaculaire repentir ne saurait masquer la trajectoire du personnage, ni dissimuler la parabole politique de sa carrière.

♦ Cette écriture double, où tout est rectifié et vérifié en fonction d'une situation présente, constitue une information précise sur cette duplicité allemande dénoncée par Nietzsche dans son propre *ecce homo* et qui servit de terrain à l'apparition du nazisme. Phénomène d'adaptation, l'architecte Albert Speer nous apporte, grâce à ce double entendement, d'irremplaçables révélations sur l'enracinement culturel du régime. Funestement accomplie par des décès – celui de Troost, architecte de Hitler en 1934, celui de Todt, ingénieur et responsable de l'armement en 1942 –, l'expiation des criminels de Nuremberg en 1945 permet aujourd'hui à Speer cette remontée exceptionnelle pour un homme qui fut longtemps le second personnage du III^e Reich.

♦ Les docteurs Jekyll n'étant pas forcément physiologistes, lorsque l'architecte Speer nous explique que, pour son mister Hyde, « la conscience qu'il avait d'avoir une mission politique et sa passion pour l'architecture étaient inséparables », il se trouve que cette explication convient à Speer tout autant qu'à Hitler, la mission architecturale ayant simplement précédé chez lui la passion pour la politique.

♦ En effet, la brusque accession de l'Inspecteur général de la construction à la responsabilité suprême de l'économie de guerre, en 1942, déclenche chez

lui l'ambition, à peine voilée, d'une succession. L'efficacité devient alors le mot clé du ministre architecte. Il emploiera toute son énergie à accroître, avec le rendement de son office de planification, l'importance et le caractère irremplaçable de sa position et, à travers elle, de sa personne.

♦ Cette volonté de puissance qu'il manifeste d'abord dans l'érection des monuments, il pourra la développer dans l'étendue même de l'Europe, avec l'aménagement du *Lebensraum*. Le décorateur des soixante mètres carrés du premier bureau du Führer, l'architecte de la future chancellerie où ce bureau atteindra la superficie épique de neuf cent soixante mètres carrés, l'urbaniste de Berlin projetant la construction d'un dôme de deux cent cinquante mètres de haut, imaginant pour Nuremberg ce temple nocturne où l'éclairage des nuages par une centaine de projecteurs donnait l'impression d'une salle hypostyle de six mille mètres sous plafond, cet homme-là va maintenant travailler à l'échelle d'un continent et devenir, avant Goebbels, le véritable promoteur de la guerre totale.

♦ Mais avant d'analyser le caractère de ce continuum, revenons en arrière : issu d'une famille bourgeoise, refusé dans l'atelier du célèbre Poelzig pour « manque d'imagination », Speer, inscrit au parti en 1931, prépare son diplôme sur « l'architecture des Germains » avec un historien. Ce regard détourné, cette constante remémoration, marqueront sa carrière. Il sera le reproducteur, non seulement de styles passés, mais surtout de cette bourgeoisie allemande, administrative et structurale qui sous-tend le régime hitlérien. Celle-là même qu'il organisera et protégera quand il parviendra à la direction de l'industrie. Le capitalisme allemand lui devra alors beaucoup, et, en particulier, la possibilité de cette reconstruction « à l'identique » de l'immédiat après-guerre dénoncée par Mitscherlich.

♦ En 1938, ce conservateur va d'ailleurs conceptualiser cette absence d'imagination dans une « théorie de la valeur des ruines ». D'après Speer « les édifices construits selon les techniques modernes » seraient peu appropriés à jeter vers les générations futures « ce pont de la tradition » exigé par Hitler. Il était impensable que des amas de décombres rouillés pussent inspirer un jour des pensées héroïques, comme le faisaient si bien les monuments du passé.

♦ « C'est à ce dilemme, écrit-il, que ma théorie voulait répondre. Je voulais pour cela renoncer à l'emploi de tous les matériaux modernes employés dans la construction métallique et en béton armé. En respectant certaines règles de statique, on pourrait construire des édifices qui, après des milliers d'années, ressembleraient à peu près aux modèles romains. » Les monuments conçus selon cette « loi des ruines » s'inspireraient des thermes de Caracalla, de l'autel de Pergame, du stade d'Athènes, des coupoles de Boullée, etc. Ce bazar devait survivre dans la rigidité cadavérique de ses éléments.

♦ Le Reich de mille ans avait trouvé son architecte, mais il s'agissait de millénaires passés ; il s'agissait, surtout après la dévaluation culturelle des années 20, d'un *new deal* pour l'esthétique bourgeoise.

♦ Le même phénomène tautologique se produisait alors simultanément dans l'ensemble des démocraties, comme dans l'Italie fasciste et dans cette Russie stalinienne où les architectes révolutionnaires disparaissaient, remplacés par les répéteurs du passé. Le « pont de la tradition » enjambait les systèmes politiques, unissant les opposés par une adhérence pathologique qui impliquait déjà l'ampleur du conflit à venir.

♦ En 1940, au début des hostilités, Speer parvient à convaincre Hitler de laisser la responsabilité de la construction et de l'armement entre les mains d'une seule et même personne : Fritz Todt. Cette collusion de la cible et du projectile, cette confusion de l'arme et de l'objectif (qui participent aussi d'un processus d'adhérence) soulignent le caractère absolu du combat. Après la mort accidentelle de Todt en 1942, la concentration de pouvoir entre les mains de son successeur Albert Speer va croître au rythme même de l'expansion du Reich.

♦ Pour l'architecte devenu ministre, l'office central de planification devient l'institution la plus importante de l'économie de guerre. De l'hypertrophie des monuments, il passe brutalement à l'imaginaire « Forteresse Europe » ; la guerre-éclair a dilaté l'espace vital aux confins du Continent, la guerre aérienne a donné avec l'invasion parachutiste et la destruction de Rotterdam sa troisième dimension au conflit. Le ciel s'est volatilisé, tout est devenu champ d'action, la guerre est partout, il manque désormais peu de chose pour qu'elle soit totale. Speer, avec Goebbels, va s'y employer.

♦ En attendant, du nord de la Norvège jusqu'au sud de la France, il fait construire par l'Organisation Todt ces innombrables bunkers, symboles de la fragilité de l'État nazi. Cette architecture cryptique servira bientôt de repère à l'évolution de l'espace hitlérien.

♦ Ces abris bétonnés ne cesseront d'une part de proliférer, et de l'autre d'épaissir, signe quasi végétal d'une pression sans cesse accrue, d'un « climat » toujours plus rude. Ils rempliront pour finir le rôle imparti aux monuments de prestige, témoignant moins de la puissance du III^e Reich que de sa hantise de la disparition.

♦ A l'opposé du Mur de l'Atlantique, le ministre urbaniste participe à l'*Ostkolonisation* en confiant à chaque ville allemande la construction d'une cité coloniale sur les territoires occupés de la Pologne et de l'Union soviétique. Un an plus tard, il désapprouve le Führer qui voudrait éviter de faire des prisonniers sur le front russe : exterminer des hommes, c'est gaspiller de la force de travail, c'est se priver de main-d'œuvre ; il est plus rentable de la faire mourir à la tâche dans les camps ou les tunnels des *Mittelwerke*. Speer

prépare alors avec Sauckel la déportation des millions d'hommes nécessaires à sa gigantesque entreprise.

♦ Mais c'est encore insuffisant, il lui faut radicaliser la mobilisation de l'Allemagne elle-même. L'anéantissement des premières villes allemandes par l'offensive aérienne alliée va lui offrir l'illumination : quand tout est détruit, dans la plus grande pénurie, les institutions continuent de fonctionner ; un système social survit, il n'y a aucune révolte, aucune contestation de la part des sinistrés.

♦ La preuve est flagrante, la guerre totale est possible.

♦ Speer propose à Hitler un abaissement extrême du niveau de vie allemand, un durcissement draconien des conditions de travail que le Führer refuse. Outrepasant ses attributions ministérielles, il propose alors une nouvelle stratégie militaire : il s'agirait de dépasser la guerre classique pour atteindre à un type de guerre écologique où l'on détruirait moins les armes et les armées que les ressources indispensables à la survie de l'ennemi. Mais encore une fois Hitler refuse et Speer s'indigne : « Les tergiversations de Hitler, écrit-il, faisaient obstacle à mon intention de promouvoir une économie de guerre totale. » La guerre éclair était l'expression des théories expansionnistes du Führer, le *Lebensraum* n'étant rien d'autre que le vieil impérialisme colonial appliqué à nouveau à l'Europe. Hitler, cependant, s'est toujours refusé à ce qu'il appelle « la colonisation intérieure » de l'Allemagne ; il veut aménager le territoire national en réserve naturelle et anthropologique, et ce sont justement ces conditions « idéales » de sa politique que remettrait en cause l'état de guerre totale préconisé par Speer.

♦ Le 18 février 1943 est une date historique, celle du discours officiellement appelé « de la guerre totale ». Speer et Goebbels, étroitement associés dans son élaboration, ont décidé d'outrepasser les résistances des dignitaires du Parti qui s'opposent, comme le Führer, à la radicalisation de la situation.

♦ Pour commencer, à travers les participants au meeting du Palais des Sports de Berlin, Goebbels interroge l'ensemble social allemand : « Êtes-vous résolu à travailler dix, douze, même quatorze et seize heures par jour si le Führer vous l'ordonne ? » Devant l'enthousiasme il poursuit : « Les Anglais prétendent que le peuple allemand ne veut pas la guerre totale mais la capitulation ; je vous le demande, voulez-vous la guerre totale ? La voulez-vous encore plus totale, plus radicale que nous pouvons l'imaginer aujourd'hui ? » Après l'approbation tragique, le champ est libre et le *Gauleiter* conclut : « Alors, peuple, que la tempête éclate ! »

♦ La destruction devenant une forme de la production, la guerre s'étend désormais, non plus aux seules dimensions de l'espace, mais à l'ensemble de la réalité. Le conflit est devenu sans limites et donc sans but. Il ne s'achèvera plus et, en 1945, la situation atomique le perpétuera : l'État est devenu suicidaire.

♦ Pour le ministre de « la production de guerre et de la construction », la collision entre l'arme et le bâtiment a eu lieu, la « loi des ruines » a pris un nouveau sens, le constructeur est devenu destructeur, l'architecte au pouvoir est devenu l'architecte du pouvoir.

♦ L'apogée de sa carrière est atteinte : Albert Speer fait déjà figure de dauphin ; il abandonne à Dorsch, qui dirige l'Organisation Todt, la responsabilité de la construction, ne conservant par prudence politique que l'urbanisme.

♦ En fait, 1943 est une année cruciale car de nombreuses résistances morales sont alors abolies par les camps en présence. La flotte aérienne alliée met en pratique une nouvelle tactique de destruction : le bombardement de zone qui vise à anéantir non plus des objectifs précis mais des régions entières. Le général Harris, responsable du *Bomber Command*, a d'ailleurs expérimenté avant la guerre ce « zoning de destruction » sur les tribus révoltées de l'Inde, de la Mésopotamie et de la Transjordanie (le rapatriement de méthodes coloniales n'est pas le fait du seul régime nazi). Après la conférence de Casablanca, Harris déclare : « La question morale a été laissée de côté et j'ai été chargé d'assurer la désorganisation générale de l'industrie allemande. Cela m'offre un éventail très large et me permet d'attaquer à mon gré toutes les villes allemandes dont la population atteint ou dépasse cent mille habitants. »

♦ La ruine des usines ne constitue pas l'objectif véritable ; Churchill et Harris ont décidé de s'attaquer au moral (*sic*) des civils.

♦ L'« éventail » déployé au-dessus de l'Allemagne est constitué d'un millier de bombardiers qui saturent son espace aérien. Après l'opération « Gomorrhe » qui dans un ouragan de feu détruit Hambourg, c'est le bombardement de la Ruhr que Speer apprécie : la guerre écologique qu'on lui refuse commence à être menée par les Alliés ; il ne se doute pas d'ailleurs à quel point, puisque le futur responsable du premier bombardement atomique, le général Lemay, s'entraîne déjà dans le ciel allemand.

♦ Attaqué sur trois fronts, l'oriental, l'occidental et l'aérien, l'espace vital nazi va maintenant régresser et se scléroser : régresser quant à l'étendue, se scléroser quant à l'épaisseur.

♦ Speer enterre ses usines et les carapace de béton. Les bunkers atteignent des proportions monstrueuses, les chars des poids fantastiques.

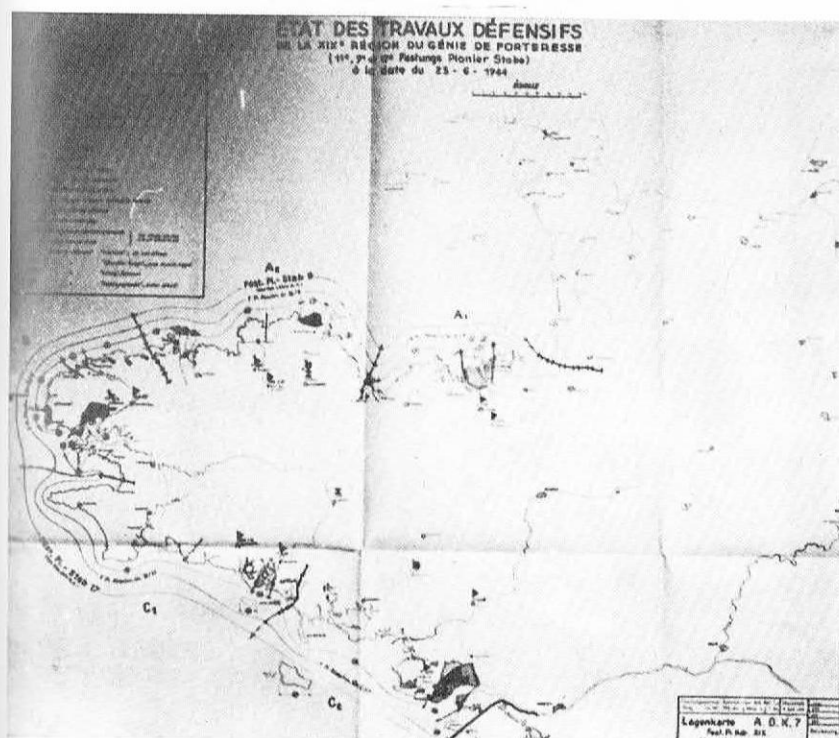
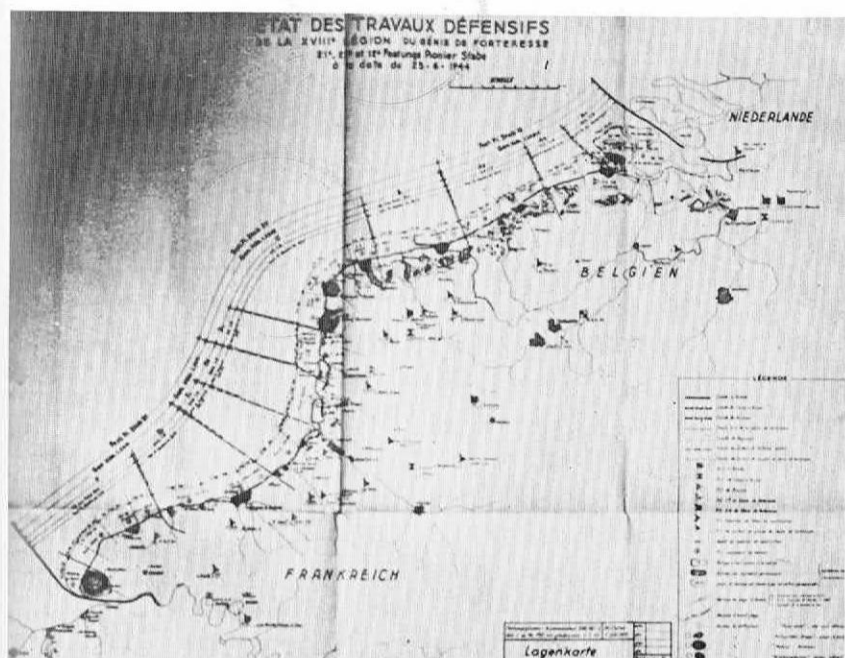
♦ 1944, c'est l'attentat manqué contre Hitler. Involontairement mêlé à l'événement, son nom ayant été mentionné par les conjurés, Speer devient suspect. C'est la fin de ses promotions et le poste de vice-dictateur dont il avait proposé la création, lui échappe : Hitler nomme son comparse Goebbels – qui a joué un rôle capital dans l'échec du complot – « Commissaire du Reich à la guerre totale ». Maintenant, Speer est en disgrâce ; il craint le pire et songe un moment à asphyxier dans le bunker de la

Chancellerie, en même temps que Hitler, ses concurrents directs, Bormann et Goebbels. Il est très lié à cette époque avec l'un des patrons de la firme Siemens (c'est d'ailleurs après une entrevue avec celui-ci qu'il envisage de supprimer le Führer).

- ♦ Enfin, il prend du recul et ne tarde pas, une fois de plus, à s'adapter à sa nouvelle situation : puisqu'il ne peut plus prétendre à la promotion suprême, il va préparer soigneusement l'après-guerre et s'appuyer sur ses capitaines d'industrie pour protéger le capitalisme allemand. La décentralisation industrielle lui offre une première occasion. Les entreprises qui font mouvement tombent obligatoirement sous l'autorité de l'État ; elles n'ont pas d'autre alternative : la destruction par les bombes ou l'étatisation. Speer se fait alors l'avocat de la propriété privée des moyens de production et s'oppose à la nationalisation de l'industrie allemande. Lui qui n'a jamais cessé jusque-là de renforcer à son profit la centralisation et la planification laisse entendre maintenant que, une fois la guerre achevée, la liberté économique sera rendue aux capitalistes allemands. En fait, il paie d'avance avec ce qui lui reste de crédit.
- ♦ La grande bourgeoisie allemande, flairant la chute du Reich, trouve en Speer un personnage assez influent pour lui éviter le pire.
- ♦ Les démocraties occidentales manifestent, elles aussi, beaucoup de respect pour son efficience de technocrate, et l'ancien espoir du Führer sent renaître les possibilités d'un « destin national » après la défaite. Il abandonne alors, après la construction, la production d'armement à l'un de ses collaborateurs pour se consacrer entièrement aux problèmes du passage à « l'industrie d'après-guerre ».
- ♦ C'est dans cette perspective qu'il fait obstacle à la tactique de la terre brûlée. Le promoteur de la guerre écologique est devenu le protecteur de la substance industrielle et ceci, comme il le déclare, « sans préjugés idéologiques ou nationalistes » ; cela lui sauvera la vie à Nuremberg.
- ♦ Mais c'est l'agonie de l'Allemagne et, comme Speer le précise, « le chaos des directives limite le chaos sur le terrain ». Ce qui ne l'empêche pas, pourtant, d'utiliser l'un des derniers émetteurs pour lancer un appel à la révolte et, par là même, de se mettre au service de son peuple.
- ♦ C'est le dernier acte : la reddition de l'Allemagne hitlérienne est traitée sans condition et surtout sans intermédiaires politiques, c'est-à-dire sans représentation. Le 8 mai 1945, à Berlin, l'État supprime l'État. Pour la première fois, une reddition abolit non seulement l'état de guerre mais le pouvoir du pays vaincu. Le pouvoir supprimant le pouvoir, c'est une innovation que Speer n'avait pas prévue... il manquait vraiment d'imagination !
- ♦ Mais ce qui est instructif au cours de cette période qui suit la fin des hostilités en Europe, c'est l'obscène curiosité des Américains sur l'effet des bombardements stratégiques et la complicité qui s'établit là entre les

membres de la commission d'enquête de l'*Economic Warfare* et les criminels de la guerre totale ; un peu comme si les cités effondrées servaient de laboratoires, comme si la survivance d'un ordre social dans le plus grand dénuement, au-delà des contraintes habituelles, constituait un inestimable terrain de recherche pour ces distingués entomologistes.

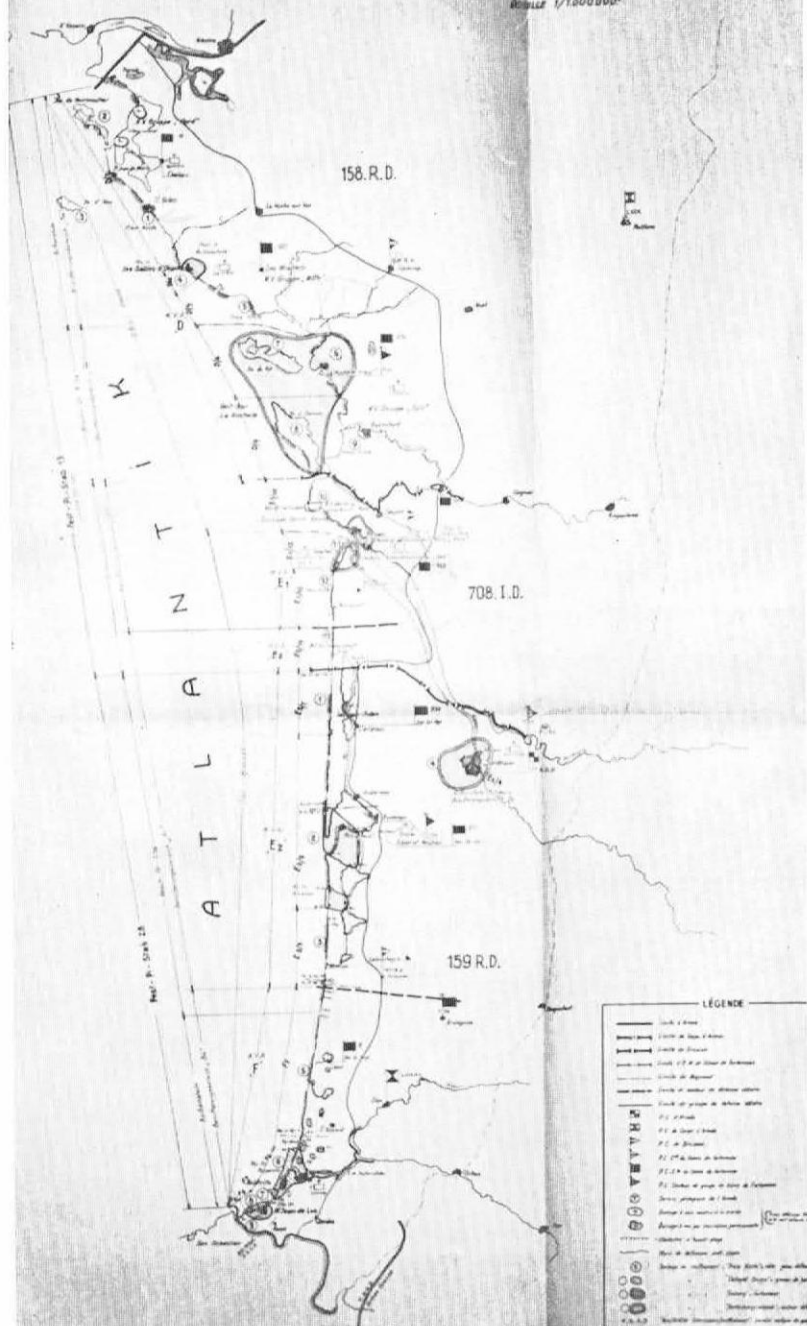
♦ Le procès de Nuremberg, Albert Speer s'en sert comme d'une tribune pour démontrer qu'il n'a été qu'un instrument, coupable certes, mais que l'avancement des techniques, et en particulier des techniques de communication, a favorisé la catastrophe. Dans son discours final, il déclarera : « La dictature de Hitler fut la première dictature d'un État industriel, une dictature qui pour dominer son propre peuple se servit à la perfection de tous les moyens techniques... ainsi les événements criminels de ces années passées n'ont pas été dus uniquement à la personnalité de Hitler. La démesure de ces crimes pouvait en même temps s'expliquer par le fait que Hitler avait su le premier se servir pour les commettre des moyens offerts par la technique. »



LA NORMANDIE NE FIGURE DÉJÀ PLUS SUR CES PLANS
ÉTABLIS VINGT JOURS APRÈS LE DÉBARQUEMENT ALLIÉ.

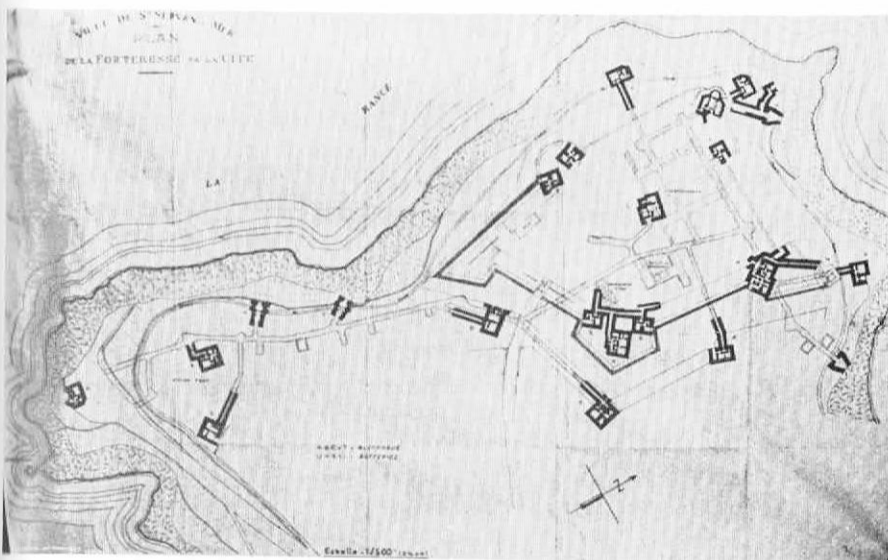
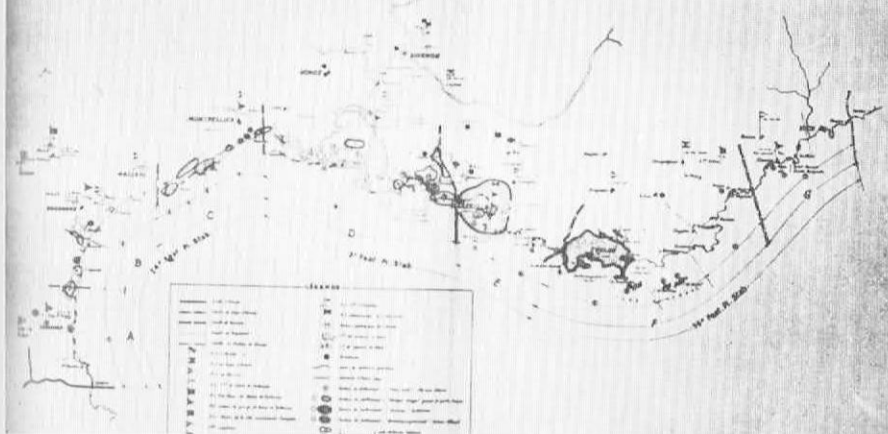
ÉTAT DES TRAVAUX DÉFINITIFS
DE LA IV^È RÉGION DU GÉNIE DE PORTERESSE
(15^e et 28^e Festungs Pioneer Silesia)
à la date du 25-6-1944

ODD 1/1,000,000*



ÉTAT DES TRAVAUX DÉFENSIFS DE LA 1^{re} RÉGION DU GÉNIE DE PORTERESSE (24^e, 3^e et 14^e Festungs Pioneer Stab) à la date du 25 - 6 - 1944

Échelle 1:1000 000



ÉTATS DES TRAVAUX SUR LE LITTORAL MÉDITERRANÉEN,
CINQUANTE JOURS AVANT LE DÉBARQUEMENT EN PROVENCE.

FORT DE LA CITÉ D'ALETH, L'UN DES OUVRAGES SOUTERRAINS
LES PLUS IMPORTANTS DE L'ATLANTIKWALL.



1929

Parution de *Mein Kampf*.

1930

Construction de la ligne Maginot.

1933

30 janvier. Hitler devient chancelier du Reich.

23 mars. Hitler reçoit les pleins pouvoirs pour quatre ans.

19 octobre. L'Allemagne quitte la SDN et décide de réarmer.

1934

27 mai. Première tentative d'annexion de l'Autriche avec l'assassinat de Dolfuss.

2 août. A la mort de Hindenbourg, Hitler cumule les fonctions de chancelier et de président du Reich.

1935

janvier. Rattachement de la Sarre à l'Allemagne par référendum.

1936

7 juin. Remilitarisation de la Rhénanie et commencement de la construction de la ligne Siegfried (*Westwall*).

1938

mars. Annexion de l'Autriche.

29 septembre. Munich : annexion des Sudètes.

décembre. Fritz Todt est investi de la charge de toutes les constructions militaires : création de l'O.T.

1939

15 mars. Annexion du reste de la Tchécoslovaquie.

28 mai. Signature du « Pacte d'acier » par Hitler et Mussolini.

23 août. Pacte de non-agression germano-soviétique.

1^{er} septembre. Attaque de la Pologne.

3 septembre. Déclaration de guerre de la France et de la Grande-Bretagne au Reich.

27 septembre. Annexion de la Pologne.

décembre. Installation sur les côtes anglaises des radars de la *Chain-Home*.

1940

avril. Annexion du Danemark.

10 mai. Ouverture du front français.

juin. Annexion de la Norvège.

22 juin. Armistice entre la France et le Reich. Les Allemands occupent, avec le nord de la France, une bande côtière de la Loire aux Pyrénées.

Le Reich s'est ainsi emparé, avec la côte ouest de l'Europe (de la Norvège à l'Espagne), du débouché sur l'Atlantique nécessaire à sa marine. C'est sur ce littoral convoité qu'il faudra demain édifier le Mur de l'Atlantique.

juillet. Occupation des îles anglo-normandes. Installation du premier radar allemand dans le Pas-de-Calais.

16 juillet. Directive de guerre n° 16 (voir annexe).

Préparation de l'opération « Seelöwe ».

Le *Blitzkrieg* n'a pu détruire intégralement l'armée britannique qui a pu être embarquée à Dunkerque sans être poursuivie et demeure une puissance redoutable. Le Führer, comme César et Napoléon, va tenter d'envahir la Grande-Bretagne pour assurer sa victoire sur le continent européen. Comme ses prédécesseurs, il choisit le Pas-de-Calais pour installer ses bases de départ. Ce « franchissement de rière », comme il se plaît à le nommer, n'est possible qu'à deux conditions :

- ♦ s'assurer la maîtrise de l'air au-dessus de l'Angleterre ;
- ♦ empêcher la *Royal Navy* d'intervenir dans la Manche au moment du débarquement.

août-septembre. Le maréchal de l'Air, Goering doit donc détruire, si possible au sol, la *Royal Air Force*. Malgré quelques succès initiaux, dus au bombardement systématique des terrains d'aviation, c'est l'échec. Les Allemands préfèrent reprendre les bombardements de terreur sur les villes plutôt que de persévérer dans la destruction de l'infrastructure aérienne des Britanniques. Ce sera, avec la mise en œuvre opérationnelle des grands radars par les Anglais, la cause essentielle de cette première défaite allemande dans ce qu'on a appelé : la bataille d'Angleterre.

Pour tenter d'empêcher d'autre part l'intervention de la *Royal Navy* lors du

franchissement du Pas-de-Calais, Hitler – qui ne peut espérer le succès en lui opposant ses rares grosses unités en combat naval – décide l'installation au Cap Gris-Nez de batteries sur rails, à longue portée, qui devront pilonner les côtes anglaises et interdire aux cuirassés britanniques d'engager le combat pour s'opposer au débarquement allemand. Ce projet signale l'incapacité du chef de guerre à juger en termes de combat naval. Toutes les insuffisances qui seront bientôt celles du Mur de l'Atlantique y sont déjà résumées.

Si les Français n'avaient pas estimé à leur valeur la puissance et la mobilité des blindés en construisant la ligne Maginot, les Allemands, dès le début des hostilités, s'illusionnent tout autant sur les possibilités de fortifications côtières face à la puissance maritime, ou plutôt aéromaritime.

Ces grands canons sur voie ferrée sont protégés par des tunnels de béton ; c'est ainsi qu'apparaissent, avec l'opération « Seelöwe », les premiers bunkers de ce qui deviendra plus tard l'*Atlantikwall*. Hitler confie à Fritz Todt, responsable de la construction en territoire occupé (pour un plan de quatre années), la mise sous casemate d'une artillerie navale prélevée dans ses arsenaux et que le chef de guerre décide d'installer à terre : ce seront les batteries Lindemann, Siegfried qui sera plus tard dédiée à Todt, les batteries Friedrich August, Grosser Kurfürst...

27 septembre. Pacte tripartite : Allemagne, Italie, Japon.

octobre. Après l'échec de la bataille d'Angleterre, les Allemands vont tenter une guerre d'usure. La *Luftwaffe* intensifie les bombardements sur Londres et les grandes villes anglaises, les sous-marins de la *Kriegsmarine*, en s'attaquant aux convois, cherchent à établir le blocus des îles britanniques et coulent un tonnage impressionnant de navires marchands. Mais pour réussir ce blocus, il faudrait posséder la maîtrise des mers ; les *U-Boote* sont incapables à eux seuls d'assumer une telle puissance et la flotte anglaise parviendra finalement à protéger efficacement ses convois.

Comme les sous-marins sont vulnérables lors de leur ravitaillement au large et de leur départ en mission, les Allemands décident la construction d'abris pour sous-marins. On édifiera donc à Brest, Lorient, Saint-Nazaire, La Pallice, Bordeaux, les plus grands ouvrages de béton de toute la côte atlantique. Ces monuments reprendront en fait les caractéristiques des premières bases sous-marines de la dernière guerre (Heligoland, Bruges) avec des structures de couverture renforcées par les ouvrages de défense antiaérienne.

1941

janvier. Fritz Todt devient *General Inspektor für Wasser und Energie*. L'organisation qui porte son nom (O.T.), et qui est déjà une organisation paramilitaire, devient alors totalement indépendante de l'armée : elle possède

son propre uniforme, sa police, et ne doit rendre de comptes qu'au Führer. L'O.T. dirige en Europe tout chantier présentant un quelconque intérêt stratégique : protection industrielle et urbaine, voies de communication, ouvrages hydroélectriques, fortifications diverses. A travers ses agences régionales, et avec le concours d'entreprises privées, elle constitue une véritable technostucture, responsable de l'aménagement de la *Festung Europa* et emploie des milliers de travailleurs : volontaires, ouvriers des services du travail obligatoire, prisonniers et déportés.

mai. L'opération « Seelöwe » est abandonnée et les bunkers qui préfigurent le Mur de l'Atlantique, batteries du Cap Gris-Nez ou bases de sous-marins, ne sont que les vestiges de cette offensive avortée. Seules, les îles anglo-normandes, aménagées initialement en réduits défensifs, apparaissent déjà comme des maquettes de la future citadelle européenne.

21 juin. Hitler attaque l'U.R.S.S. ; c'est l'opération « Barbarossa », le renversement du front d'ouest en est. On s'immobilise sur le littoral pour passer à l'offensive dans les grandes plaines de l'Est afin de pratiquer cette *Ostkolonisation* tellement plus germanique (teutonique) que l'assaut maritime. Cette campagne que l'Allemagne hitlérienne souhaite achever en six semaines doit lui ouvrir les greniers à blé de l'Ukraine, les puits de pétrole du Caucase (nécessaires à la guerre de mouvement), le Moyen-Orient, l'Asie...

19 juillet. La Directive n° 33, essentiellement consacrée au front de l'Est, envisage cependant pour la première fois une certaine mise en défense des côtes à l'ouest, en particulier celles de Norvège et des îles anglo-normandes. A cette époque, les batteries offensives du cap Gris-Nez ne sont pas encore achevées, mais elles peuvent tirer. Hitler décide de construire dans les îles anglo-normandes des batteries comparables, afin de tenter d'interdire la navigation dans la Manche en engageant le combat contre les unités de surface britanniques (la batterie « Mirus », par exemple).

6 décembre. Sur le front russe, la « campagne éclair » a été stoppée, d'abord par l'armée adverse, mais aussi par le « général hiver » et le front s'est stabilisé en novembre. Joukov a contre-attaqué et a sauvé Moscou.

7 décembre. Les Japonais attaquent Pearl Harbor, et cet assaut qui n'avait pas été envisagé dans le pacte tripartite de 1940 amènera les États-Unis à sortir de l'isolationnisme.

11 décembre. Bien que le pacte tripartite ne l'y contraigne pas, Hitler déclare la guerre aux États-Unis. Comme il a sous-évalué les ressources russes, il sous-estime la puissance industrielle américaine.

14 décembre. Hitler parle pour la première fois du « Mur de l'Atlantique », ce rempart qu'il veut infranchissable et qui doit protéger la Forteresse Europe de toute invasion venant de l'Ouest. En effet, si l'Angleterre ne pouvait tenter seule un débarquement sur le continent, avec son allié américain par contre, tout devenait possible.

Les bases de sous-marins sont terminées et les ports qui les recèlent sont tous déclarés « forteresses » et fortifiés en conséquence. Les batteries du Pas-de-Calais sont également achevées et ces deux types d'espaces fortifiés constitueront, avec leur environnement propre, les points forts du Mur de l'Atlantique, ils seront les « tours » qui ponctuent de loin en loin la ligne de la muraille, en l'occurrence, la succession ininterrompue de points d'appui qui s'échelonnent de plage en plage. Les îles anglo-normandes forment un bastion avancé, au large du Cotentin.

Les ordres de priorité pour la fortification sont :

- ♦ Le cap Gris-Nez (il restera jusqu'au « jour J » la principale priorité).
- ♦ La Norvège.
- ♦ Les ports entre Brest et la Gironde (sur des côtes qui se prêtent à des débarquements).
- ♦ Les îles anglo-normandes.
- ♦ Les côtes entre la Seine et le Pas-de-Calais.
- ♦ La côte normande et la baie de Seine.

Les Allemands considèrent que cette dernière zone présente de graves difficultés pour l'établissement d'une tête de pont ennemie dans la mesure où la possession d'un port important leur paraît indispensable, et la construction d'un port préfabriqué, invraisemblable.

1942

8 février. Fritz Todt meurt dans un accident d'avion. Cette mort restera mystérieuse : accident, assassinat ? Des dissensions étaient apparues entre Todt et le Führer à propos de la conduite de la guerre sur deux fronts.

Albert Speer succède à Todt mais il ne s'occupera pratiquement que de l'économie de guerre, laissant à Xavier Dorsch la direction de l'Organisation Todt.

28 février. Opération à Bruneval contre les radars allemands, première attaque des Alliés sur la côte continentale.

23 mars. Directive de guerre n° 40 (voir annexe).

Elle marque la naissance officielle de l'*Atlantikwall*, destiné à défendre l'intégrité du territoire européen. Les responsabilités du commandement sont ainsi réparties : tout ce qui se passe en mer dépend du commandement de la *Kriegsmarine*, la Wehrmacht n'intervenant qu'une fois l'ennemi débarqué.

La marine de guerre allemande va donc considérer le littoral européen comme les flancs d'un navire et installer des batteries de canons sur les promontoires afin de « prendre en chasse » tous les objectifs marins. Mais cette disposition des pièces de marine nécessiterait des coupoles d'acier orientables, trop coûteuses. La mise sous casemate de béton des batteries empêchera de suivre efficacement le mouvement des navires et d'apporter ensuite

un soutien à l'artillerie terrestre lorsque l'adversaire aura pris pied sur les plages. On imagine en effet les problèmes posés par la coordination des plans de tir des deux armes. Ces difficultés apparaîtront dès la mise en chantier des bunkers.

28 mars. Opération « Chariot » contre le port de Saint-Nazaire.

L'écluse de la cale sèche est détruite, au pied même de la base sous-marine.

mai. La construction du Mur de l'Atlantique commence.

Xavier Dorsch présente à Hitler les projets de bunkers pour les armes secrètes : bombes volantes, fusées, canons spéciaux, etc. Au moment même où s'achève la période offensive et où commence la phase purement défensive de la forteresse européenne, les Allemands préparent déjà la période « prospective ».

18 août. Opération « Jubilee », première tentative de débarquement à Dieppe.

3 novembre. Première défaite de l'*Afrika Korps* de Rommel.

7 novembre. Opération alliée contre les « navires-raiders » dans la Gironde.

19 novembre. Contre-offensive de Joukov à Stalingrad.

décembre. Début de la construction des quatre « Cyclopes », dans le nord de la France. De ces bunkers devaient partir les premières fusées stratosphériques :

- ♦ Watten : montage et tirs de V2.
- ♦ Wizernes : montage et tirs de V2, ainsi que des futures fusées à étages destinées à atteindre New York.
- ♦ Prédéfin : radar de poursuite permettant de contrôler la première phase des trajectoires.
- ♦ Siracourt : base de radioguidage.

Ces bunkers gigantesques, comparables par la masse aux éléments des bases de sous-marins, sont tous situés sur un axe nord/sud de cinquante kilomètres de long, en retrait du Mur de l'Atlantique. Finalement, aucune fusée ne partira de ces sites de lancement, et les V2 seront tous tirés à partir de plates-formes mobiles.

Au cours de cette période, la guerre électronique sera encore perfectionnée ; les Allemands installent notamment la « ligne Kammhuber », destinée à radioguider leur chasse de nuit contre les attaques des bombardiers alliés.

1943

14-24 janvier. Conférence de Casablanca. Roosevelt exige la capitulation sans condition de l'Allemagne.

31 janvier. Défaite de Stalingrad ; commencement du reflux sur le front de l'Est.

18 février. Discours de Goebbels au Sportpalast de Berlin. Il annonce la guerre totale.

mai. Après la défaite de l'*Afrika Korps*, c'est le retrait de la Wehrmacht des théâtres d'opération en Afrique.

juillet-septembre. Le Reich perd son allié italien et doit assurer seul la défense du front sud. En France, les Allemands édifient hâtivement au bord de la Méditerranée un mur semblable à l'*Atlantikwall* ; on l'appellera *Südwall*.

17 août. Bombardement de Pennemunde, lieu d'origine des armes spatiales, ce bombardement retardera considérablement la guerre prospective que souhaite mener désormais Hitler.

1^{er} octobre. Commando de diversion à Boulogne-sur-Mer.

3 novembre. Directive de guerre n° 51 (voir annexe).

Cette directive confirme les dispositions précédentes, réaffirmant une dernière fois la primauté stratégique du Pas-de-Calais.

1944

janvier. Hitler nomme le maréchal Rommel inspecteur des fortifications pour superviser l'achèvement des travaux du Mur de l'Atlantique. Dans son premier rapport, le maréchal constate que le littoral français n'est au fond qu'un grand camp de vacances...

Nommé commandant en chef de la région s'étendant des Pays-Bas à la Loire, il va tenter de concilier, avec l'aide de l'amiral Ruge, l'action des différentes armes en position à l'ouest. Par des artifices de toutes natures, il espère défendre les plages elles-mêmes, mais ne parvient pas à convaincre le Haut Commandement allemand de la nécessité d'intervenir massivement avec les chars et l'aviation dès les premières minutes du débarquement ; et c'est la théorie de von Runstedt qui prévaut, préconisant de laisser prendre pied à l'adversaire avant de le rejeter à la mer.

6 juin. Débarquement allié en Normandie.

La suprématie aérienne des Alliés interdit tout mouvement des forces allemandes vers le front. Le Mur de l'Atlantique se révèle un obstacle aisément franchissable en ce point du littoral et les graves difficultés rencontrées par les Américains à Omaha Beach viendront de la topographie des lieux, tout comme l'échec de la construction d'un second port artificiel viendra de conditions météorologiques particulièrement défavorables.

12-13 juin. Lancement des premiers V1 à partir d'une base au nord de Boulogne.

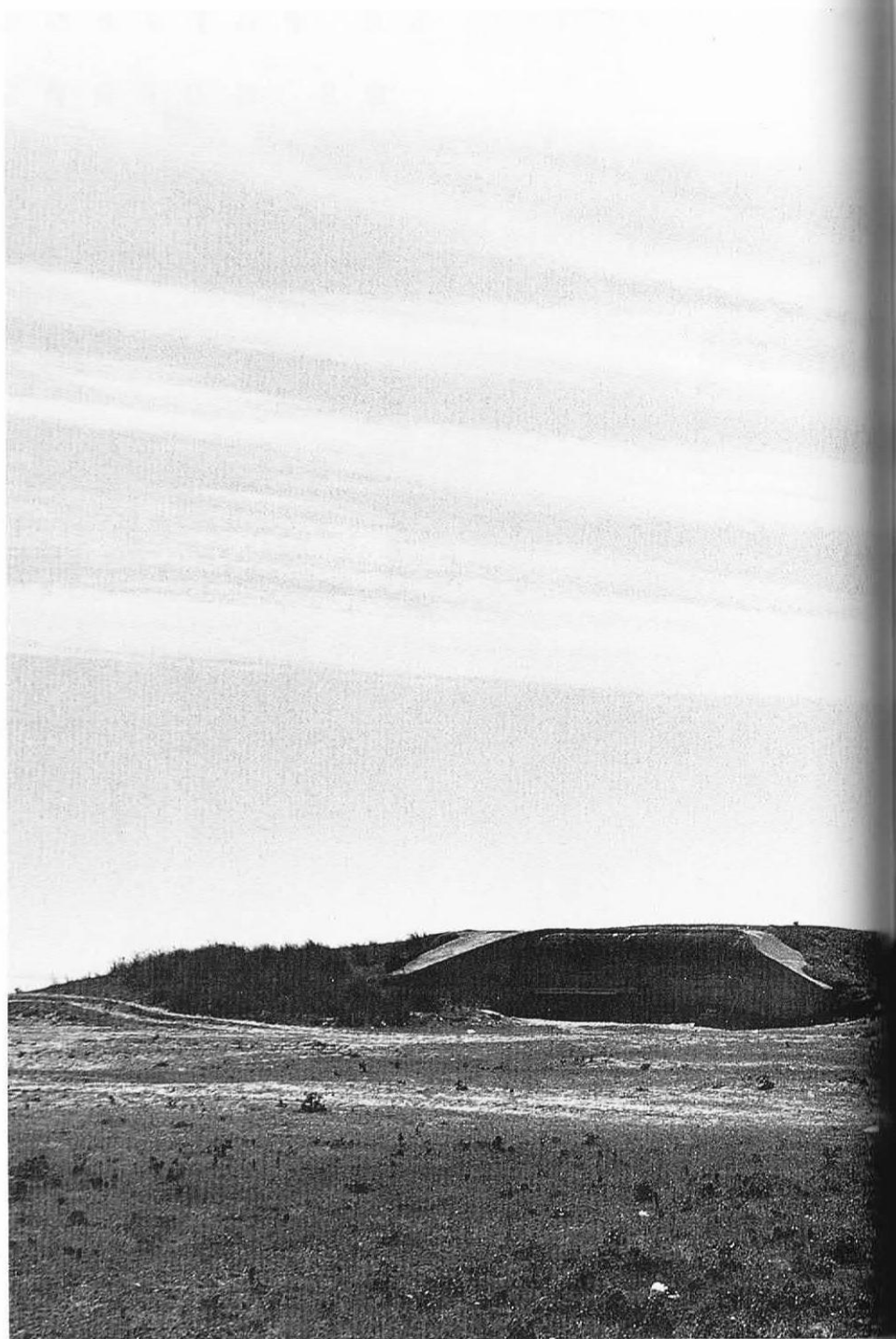
8 septembre. Lancement des premiers V2 à partir de rampes mobiles situées près de La Haye. La phase prospective du combat de la Forteresse Europe commence.



LE PAYSAGE DE GUERRE

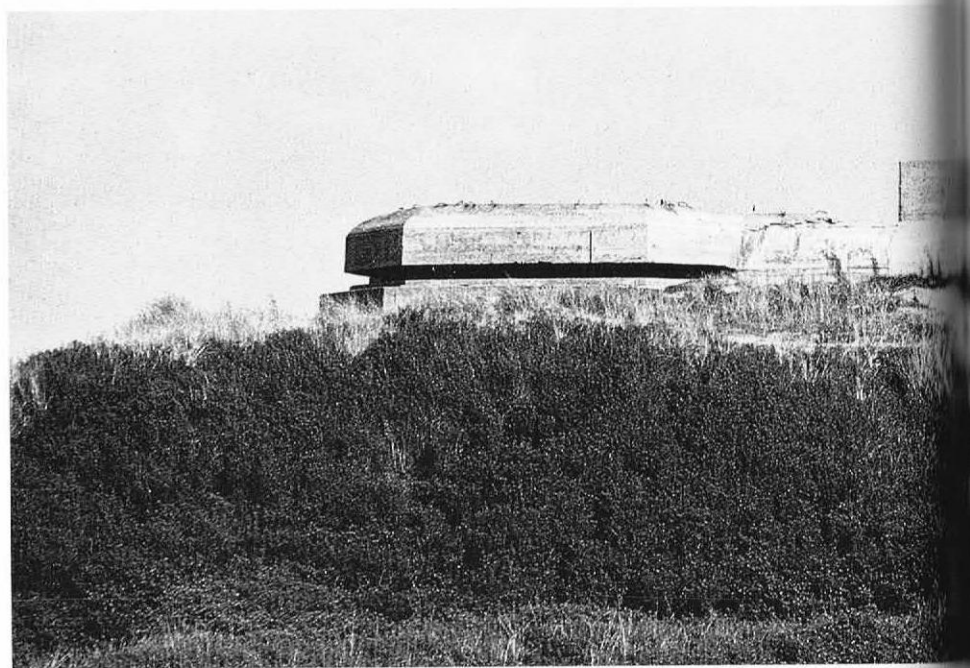
*« Mais là où est le danger,
là aussi croît ce qui sauve. »*

Hölderlin

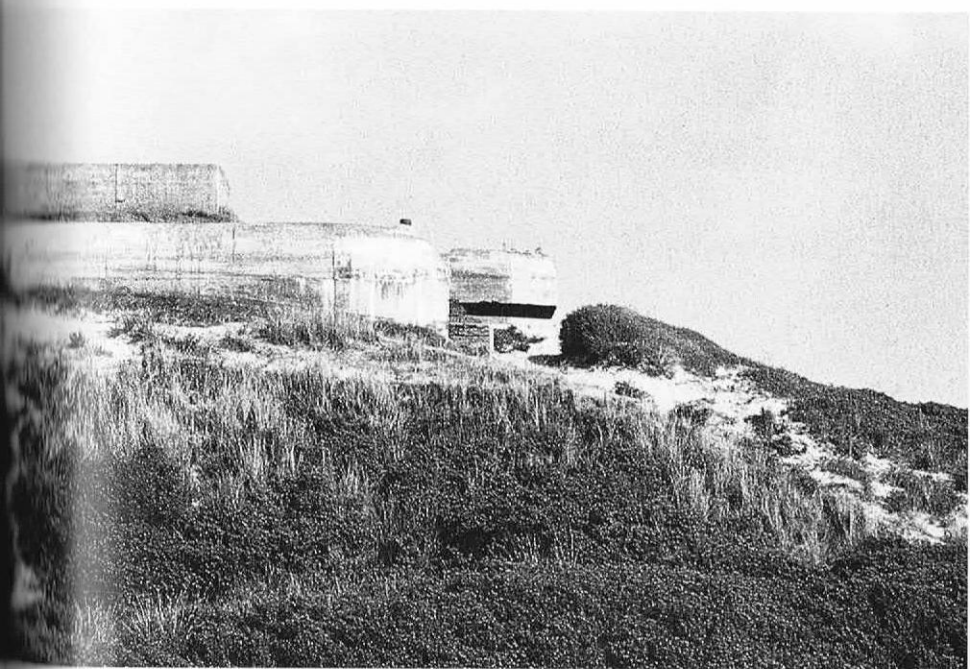


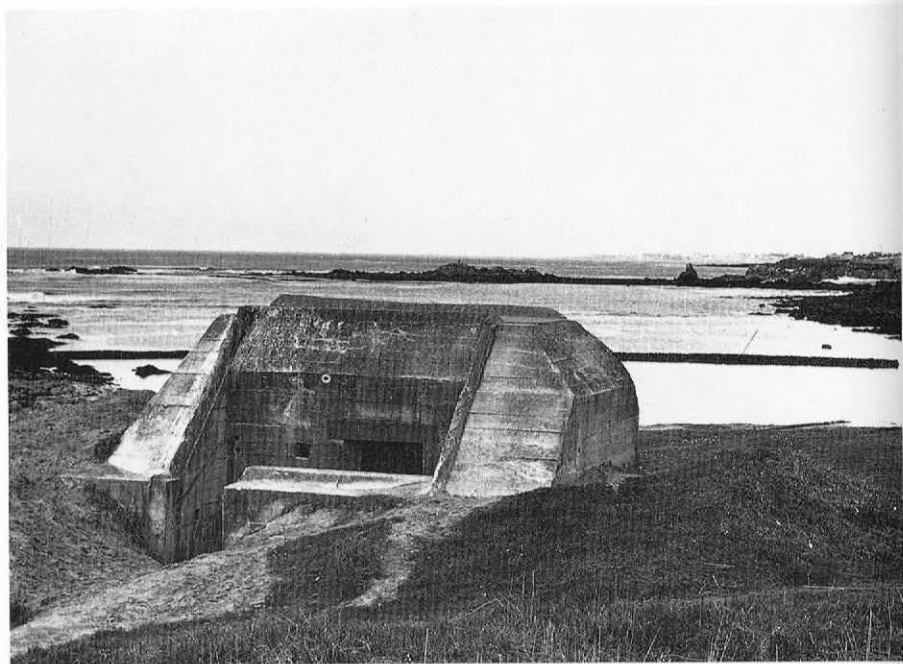
ABRI DANS UNE DUNE (SUD-BRETAGNE).





POINT D'APPUI SUR LA CÔTE DE LA MANCHE.





BUNKER POUR ARTILLERIE LÉGÈRE.





ENCUVEMENTS SUR L'ATLANTIQUE.



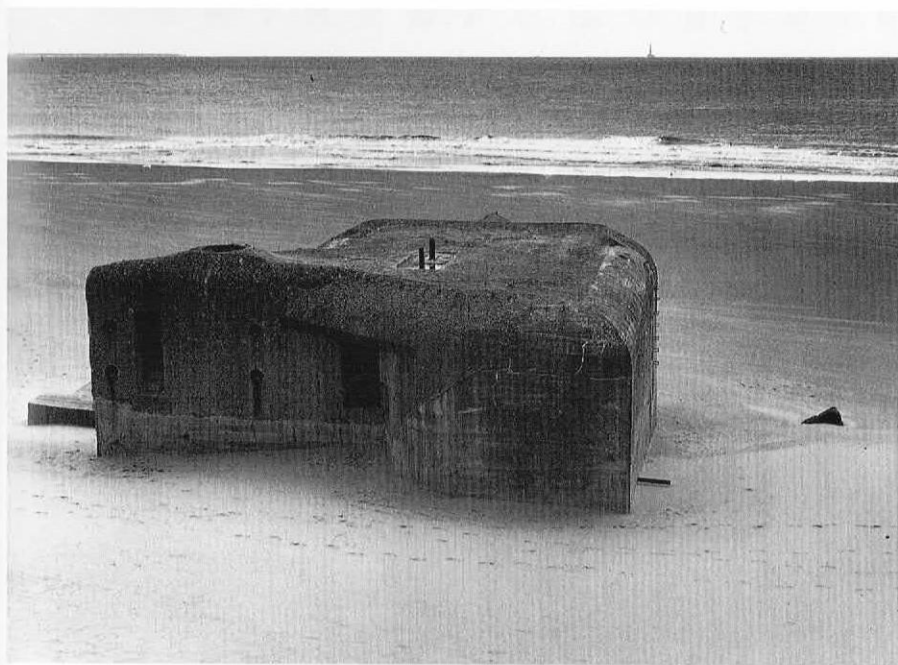


POSTE D'OBSERVATION DANS LE PAS-DE-CALAIS.





POSTE DE GUET SUR UNE PLAGE NORMANDE.



POSTE DE COMMANDEMENT DANS LE GOLFE DE GASCogne.



ANTHROPOMORPHIE ET ZOOMORPHIE

*« Près de la mort, on ne voit plus la mort
et l'on regarde fixement en avant,
peut-être avec un regard animal. »*

Rilke



COUPOLE D'ACIER D'UN OBSERVATOIRE.





ABRIS POUR SENTINELLES.





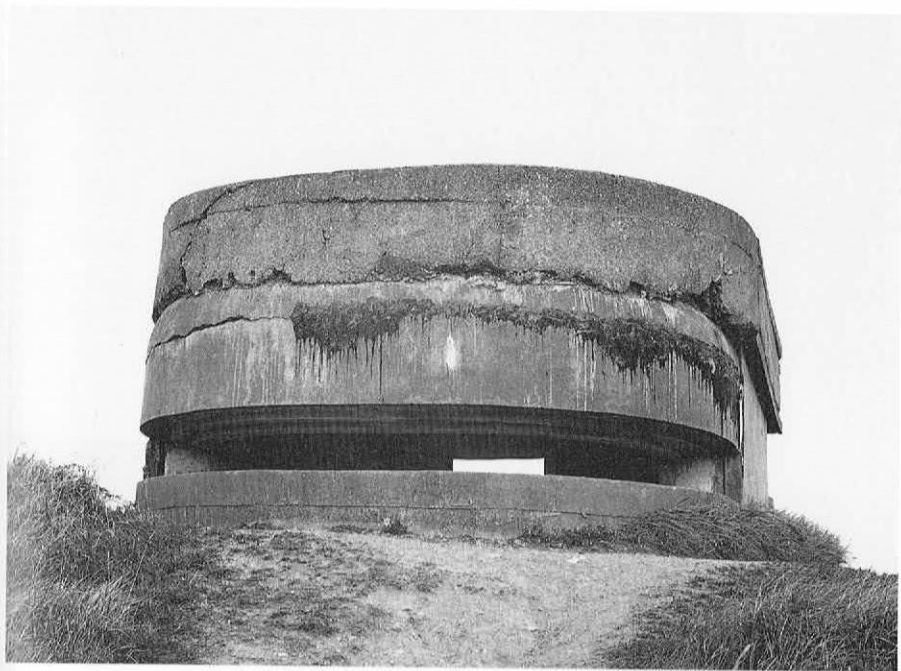
FENTE DE VISÉE D'UNE COUPOLE BLINDÉE.



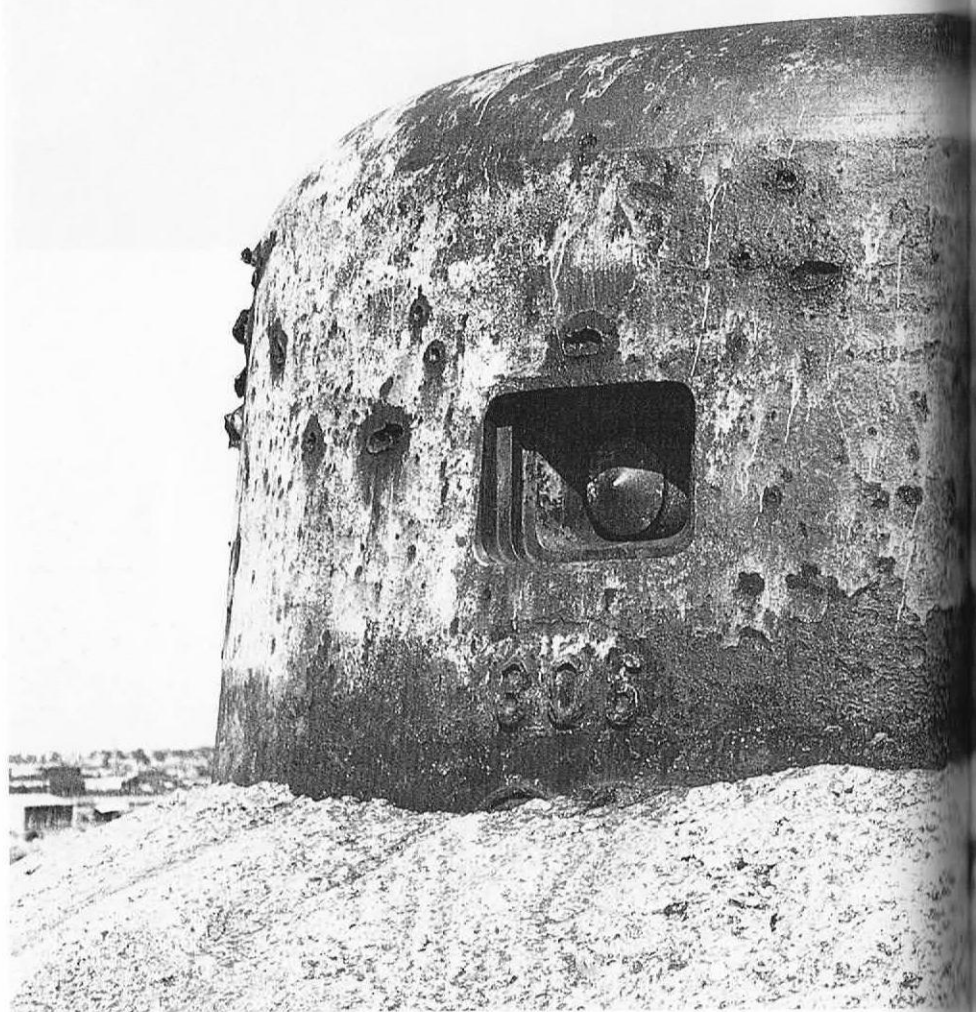
TOUR D'OBSERVATION DANS UNE ÎLE DE LA MANCHE (DÉTAIL).



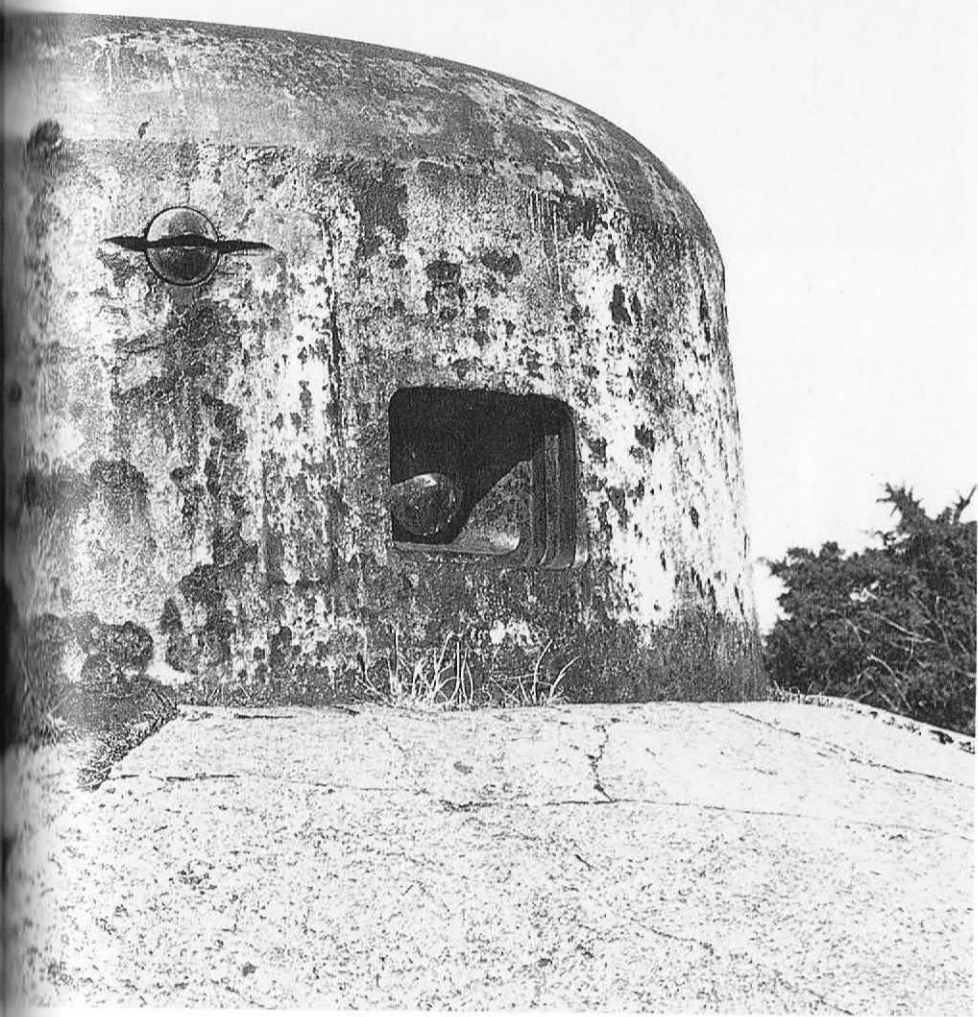
ABRI INDIVIDUEL SUR LA MER DU NORD.

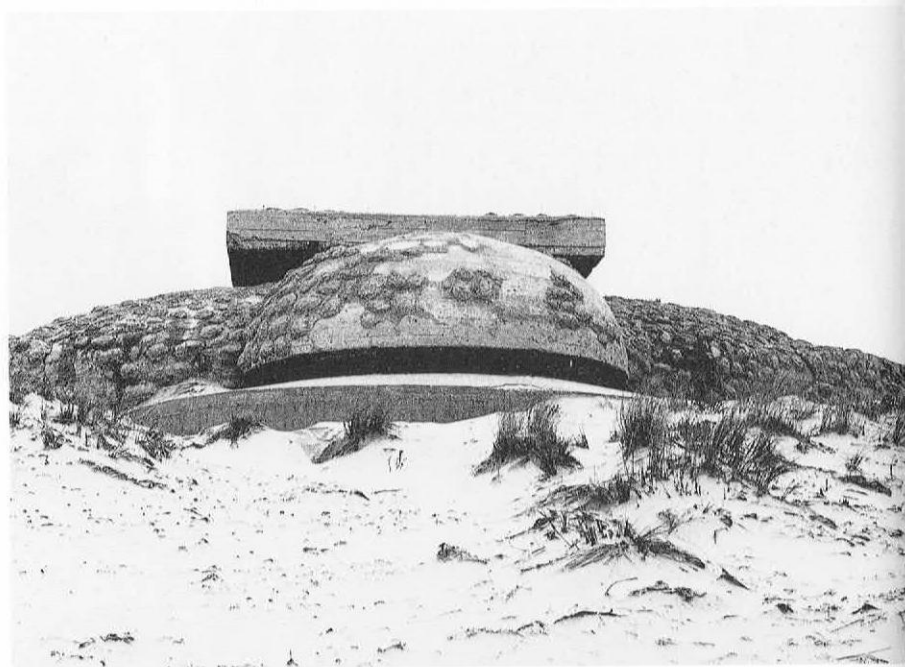


POSTE DE GUET SUR L'ATLANTIQUE.

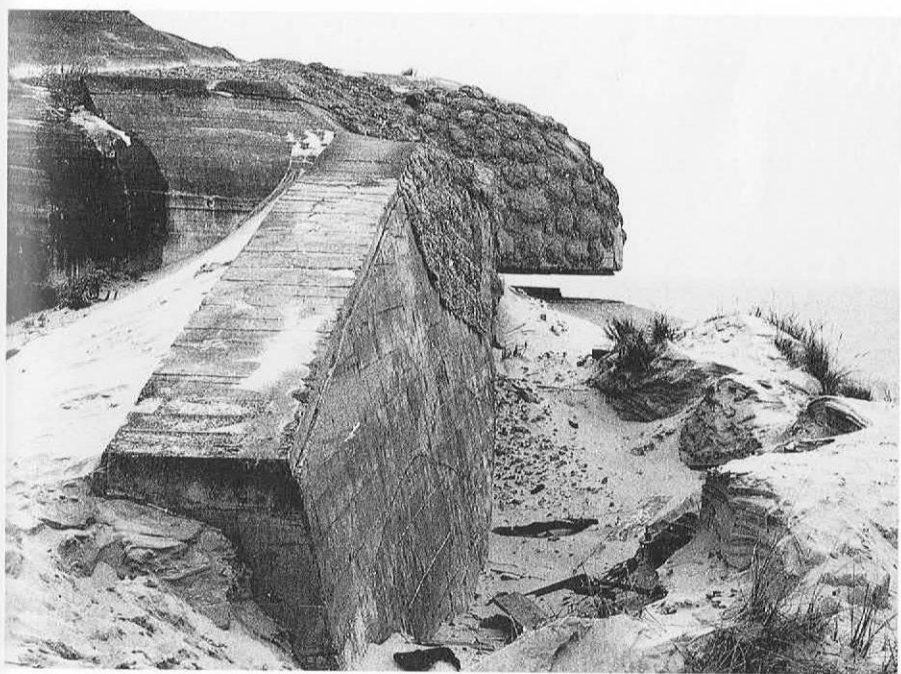


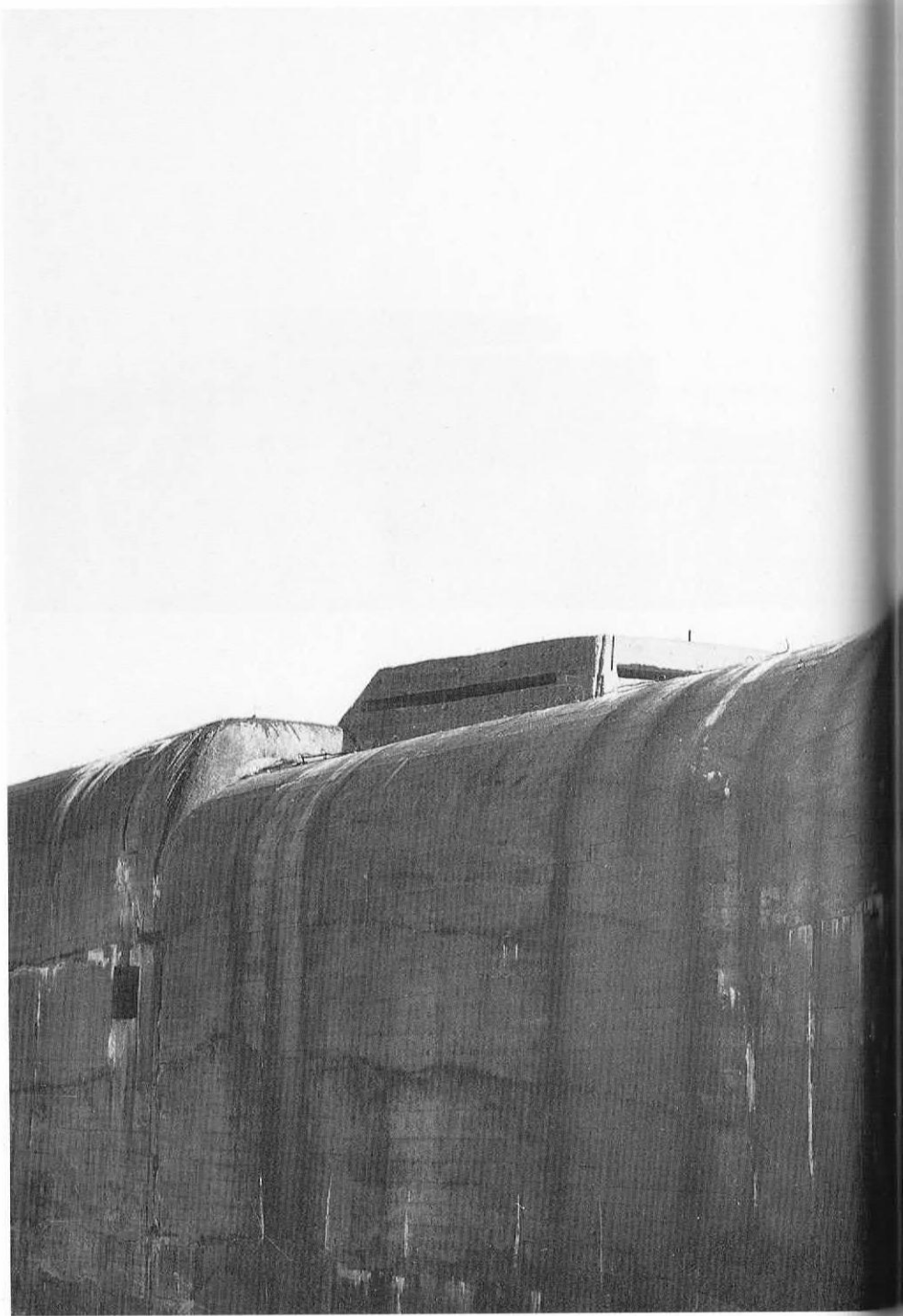
COUPOLE BLINDÉE D'UNE ARME LÉGÈRE.



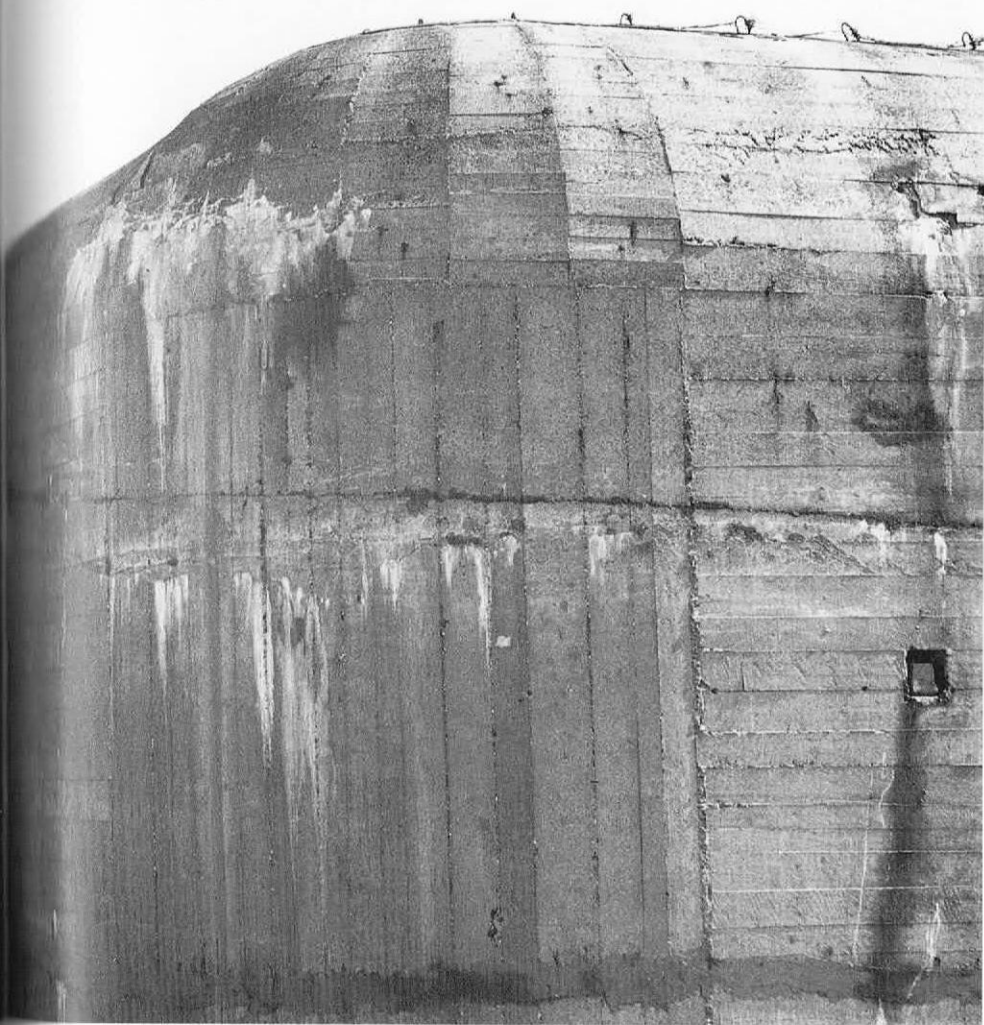


POSTE DE COMMANDEMENT DANS LES LANDES.





BUNKER GÉANT DANS LE PAS-DE-CALAIS.





- BARBARA *, TOUR DE DIRECTION DE TIR DANS LES LANDES.





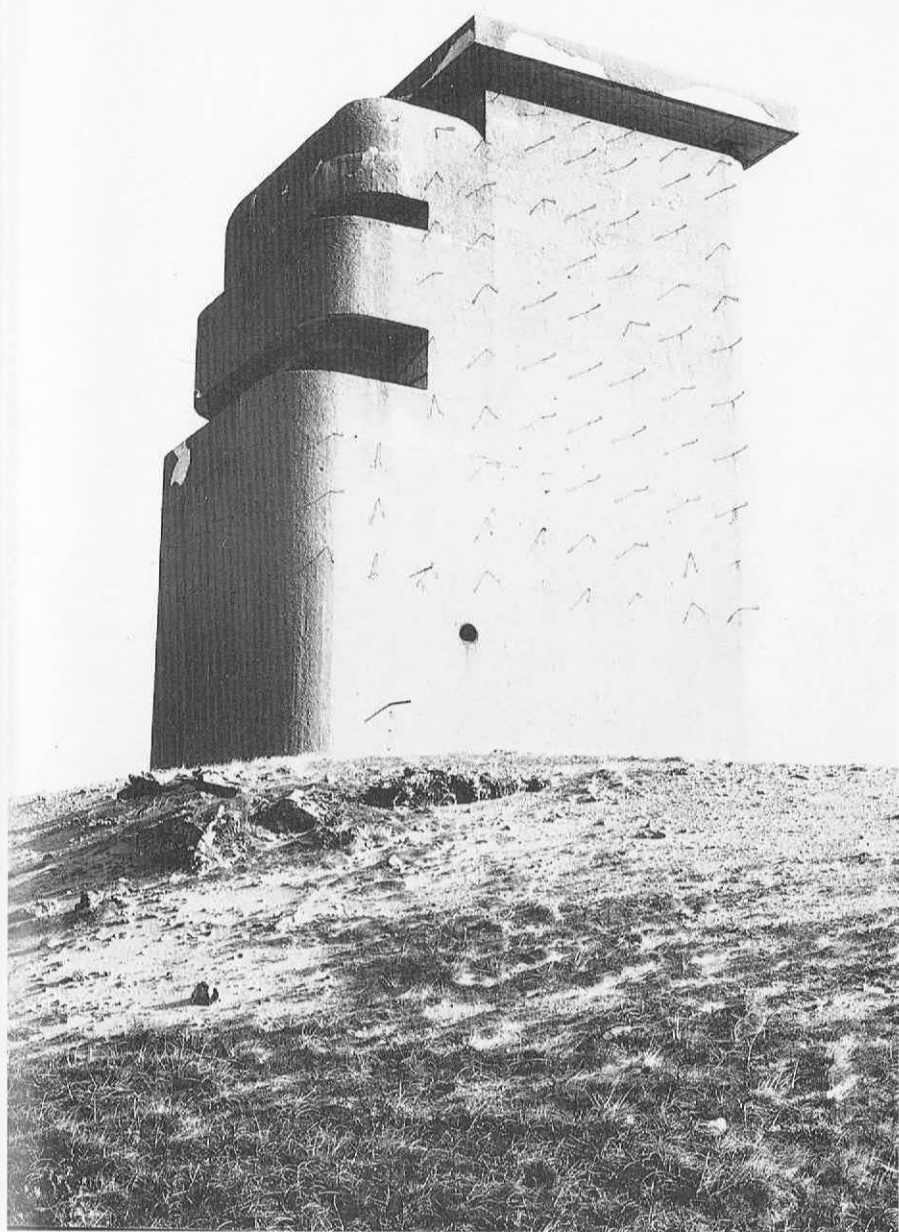
- KAROLA -, TOUR DE DIRECTION DE TIR SUR L'ATLANTIQUE.



« BARBARA », TOUR DE DIRECTION DE TIR DANS LES LANDES.



« KAROLA », TOUR DE DIRECTION DE TIR SUR L'ATLANTIQUE.



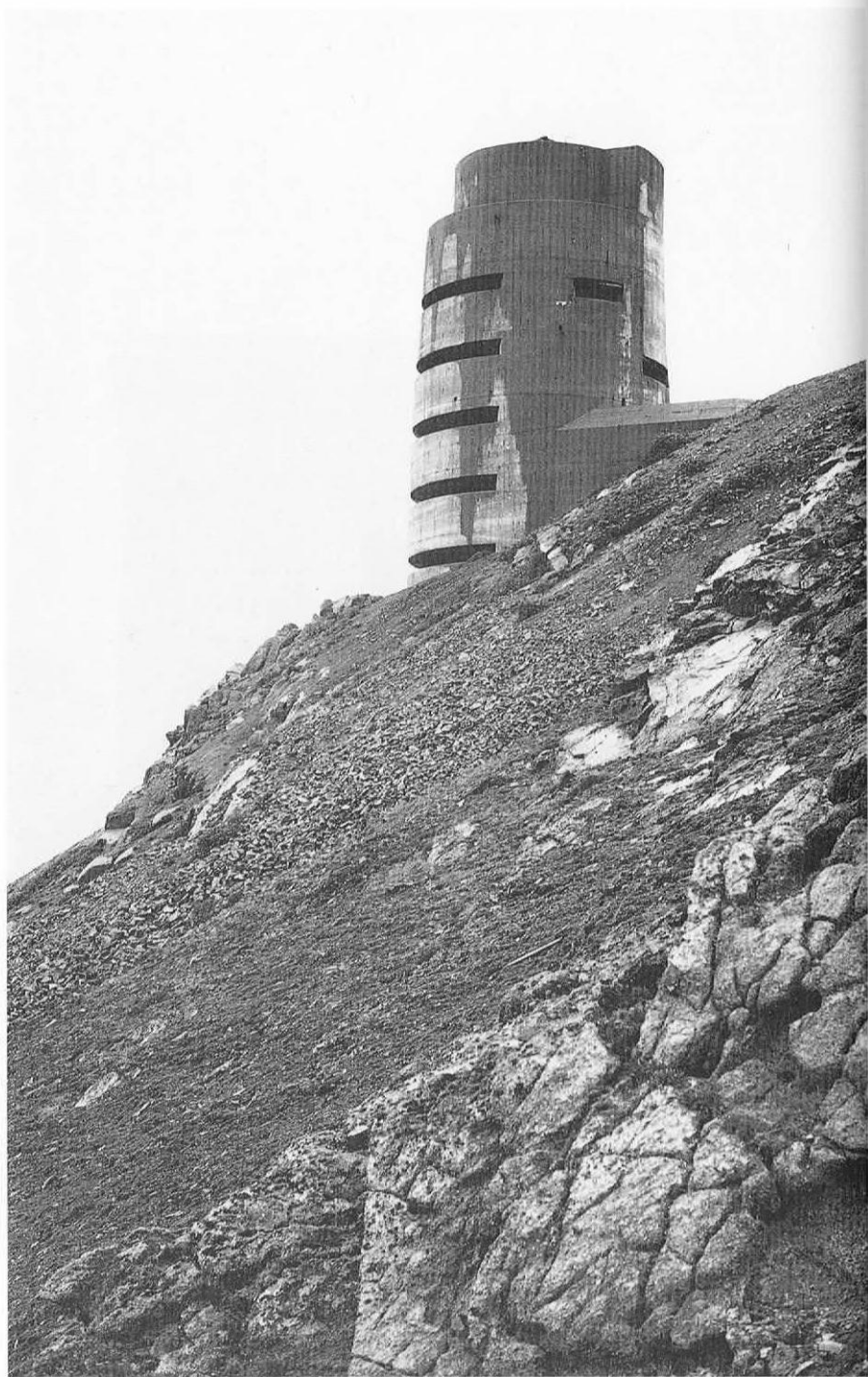
- BARBARA -. ON REMARQUE LA BARBE D'ACIER
DESTINÉE À RECEVOIR LE CAMOUFLAGE.



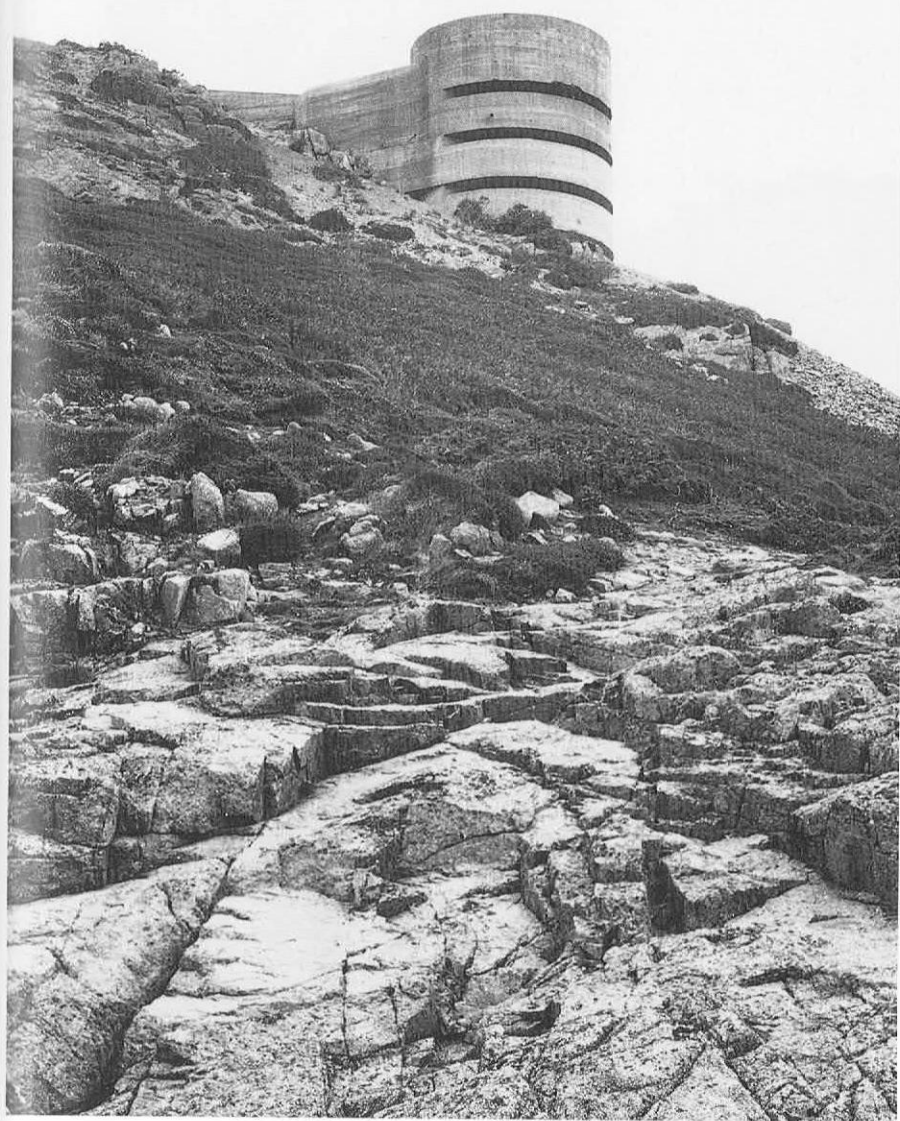
POSTE D'OBSERVATION SURÉLEVÉ EN PYRAMIDE.

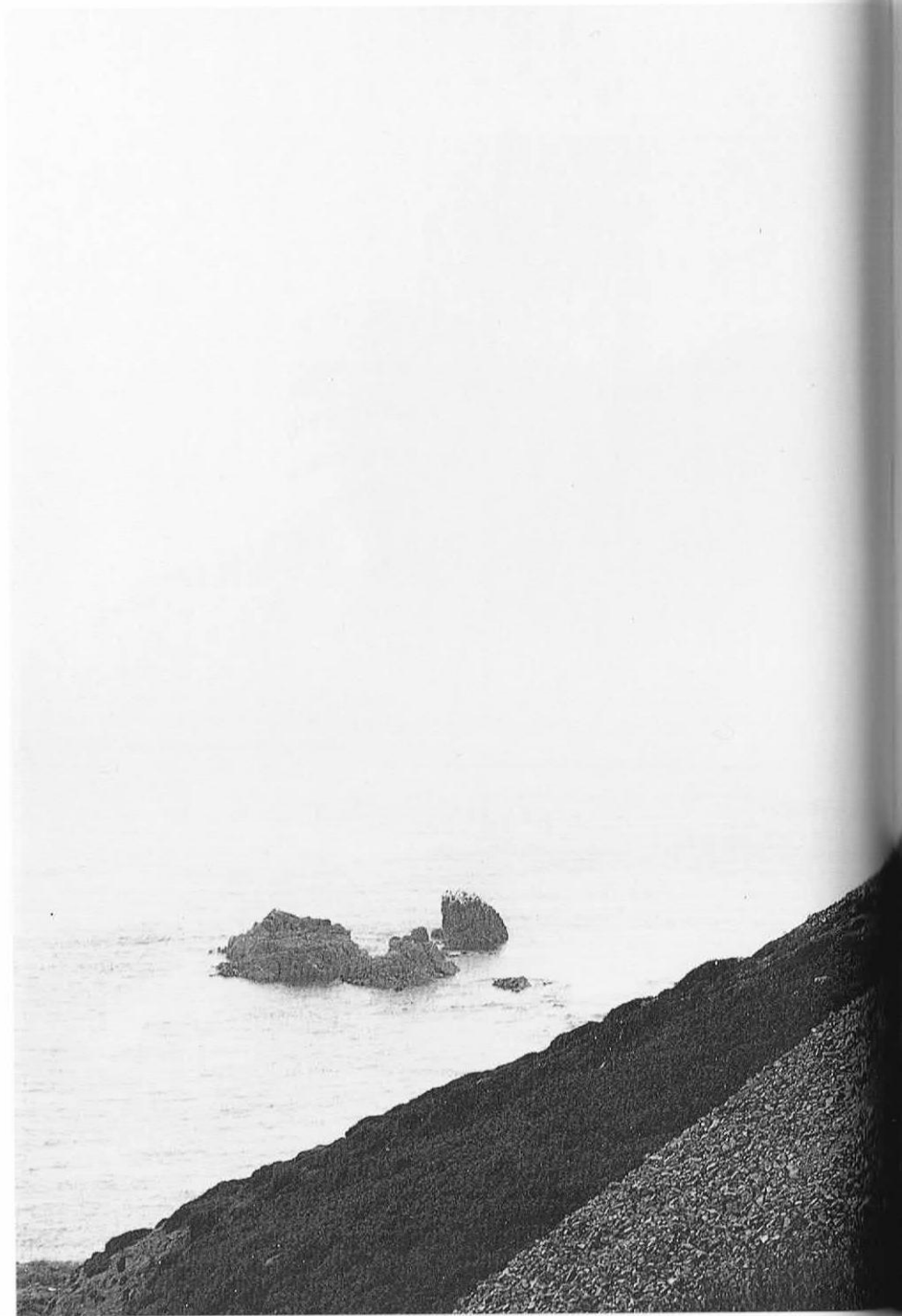


- BARBARA -, TOUR DE DIRECTION DE TIR.

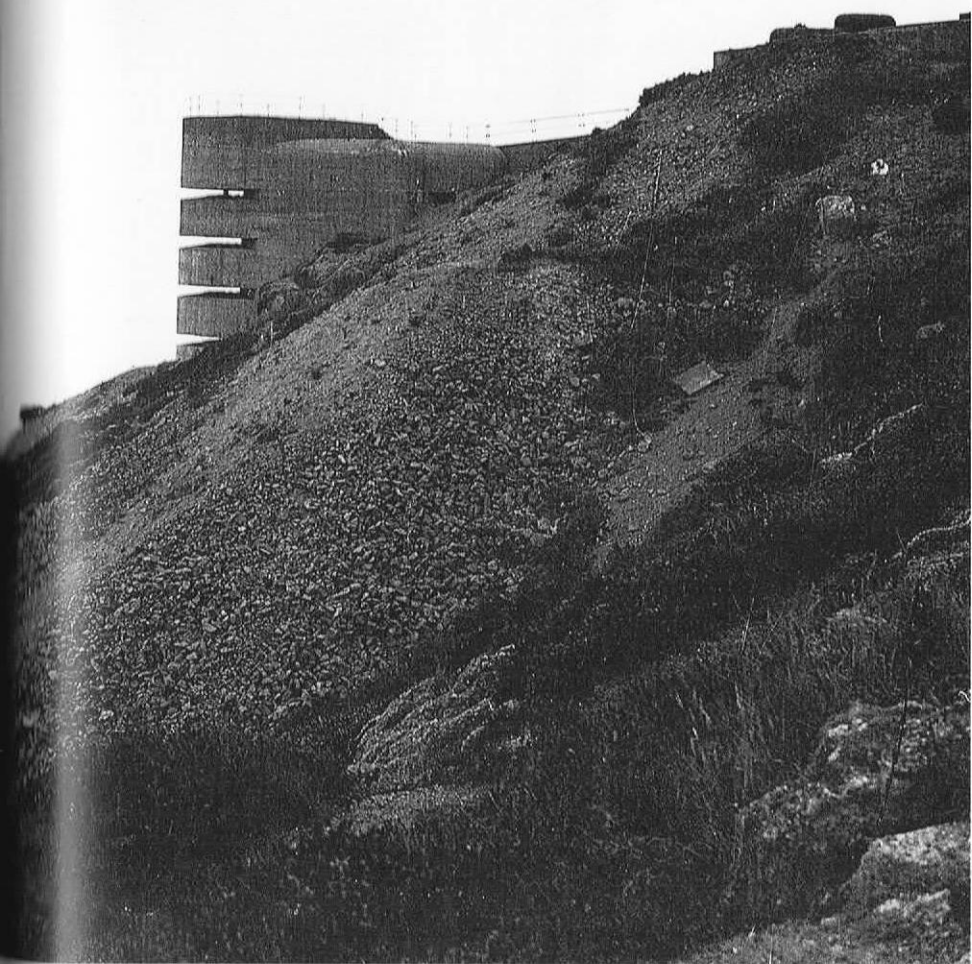


TOURS D'OBSERVATION DANS UNE ÎLE DE LA MANCHE.





POSTE D'OBSERVATION SUR LA MANCHE.







TOUR DE DIRECTION DE TIR (BRETAGNE). LES POUTRELLES D'ACIER QUI HÉRISSENT CE BUNKER SONT DESTINÉES À PROVOQUER L'ÉCLATEMENT PRÉMATURÉ DES PROJECTILES AVANT QU'ILS N'ATTEIGNENT L'OUVRAGE.



CARTOUCHE AVEC LE NOM DE L'OUVRAGE.

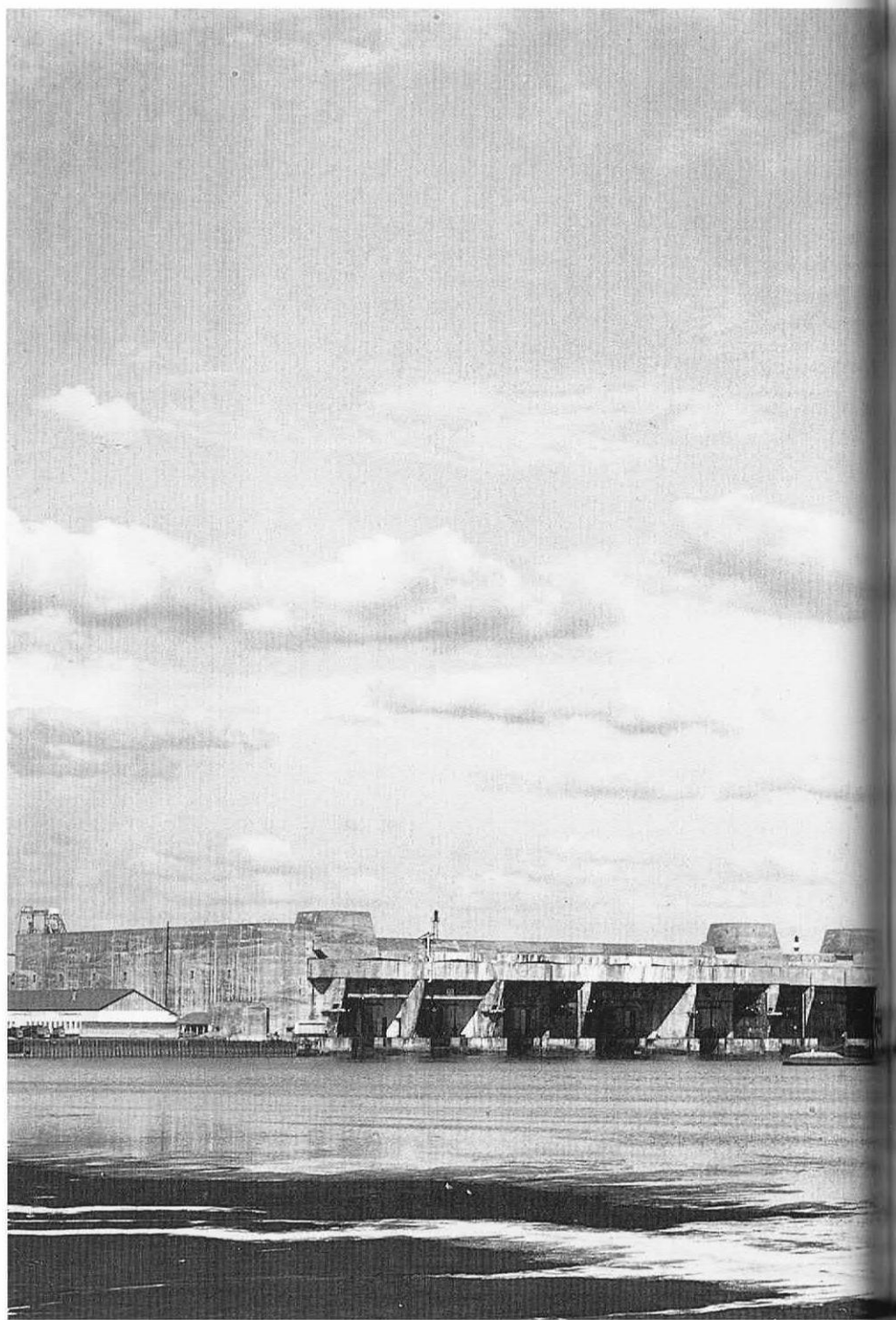




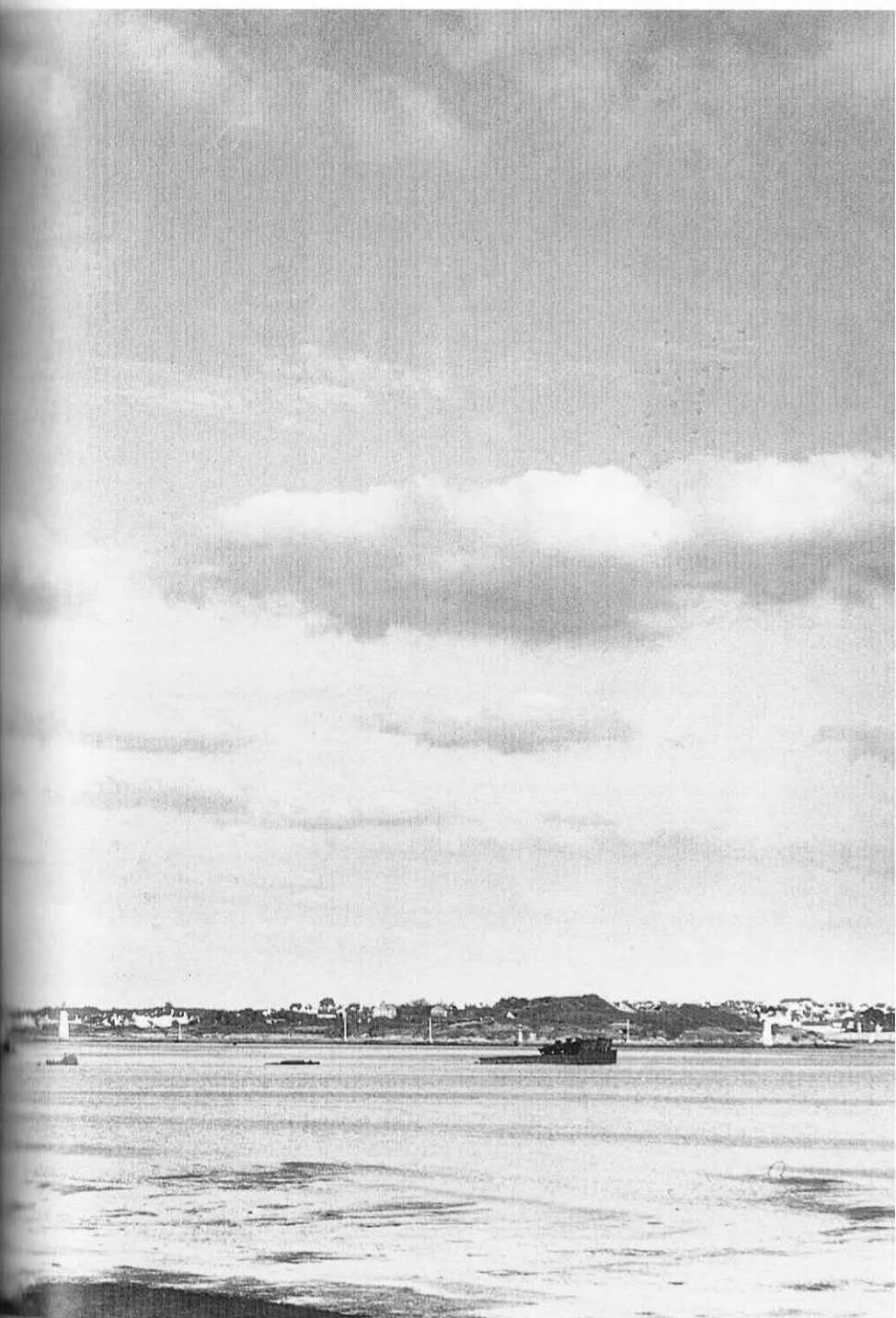
L E S M O N U M E N T S
D U P É R I L

*« Les œuvres d'art
sont d'une infinie solitude. »*

Rilke



LA BASE SOUS-MARINE DE LORIENT,
LA PLUS VASTE DU MUR DE L'ATLANTIQUE.





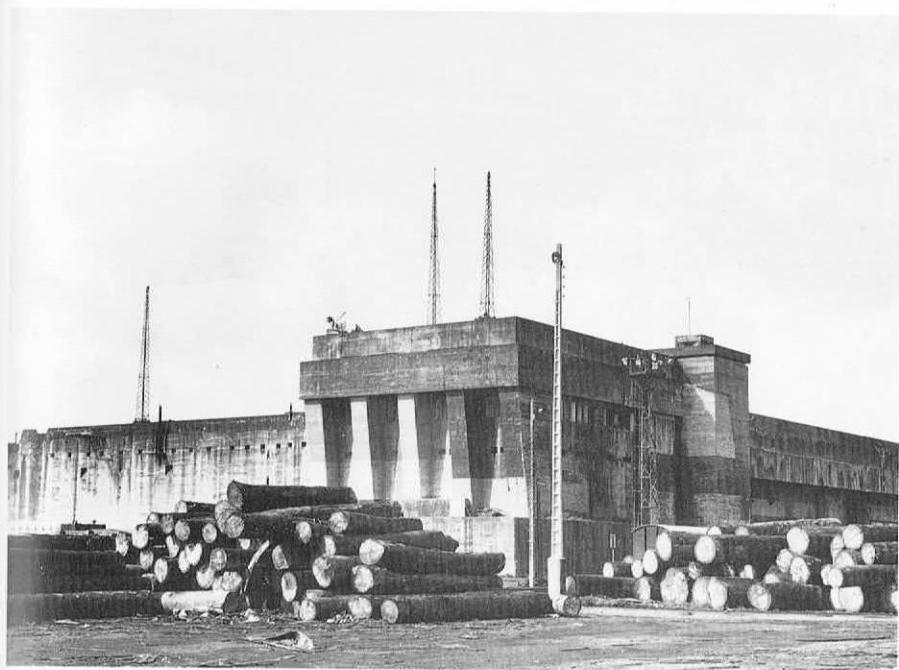
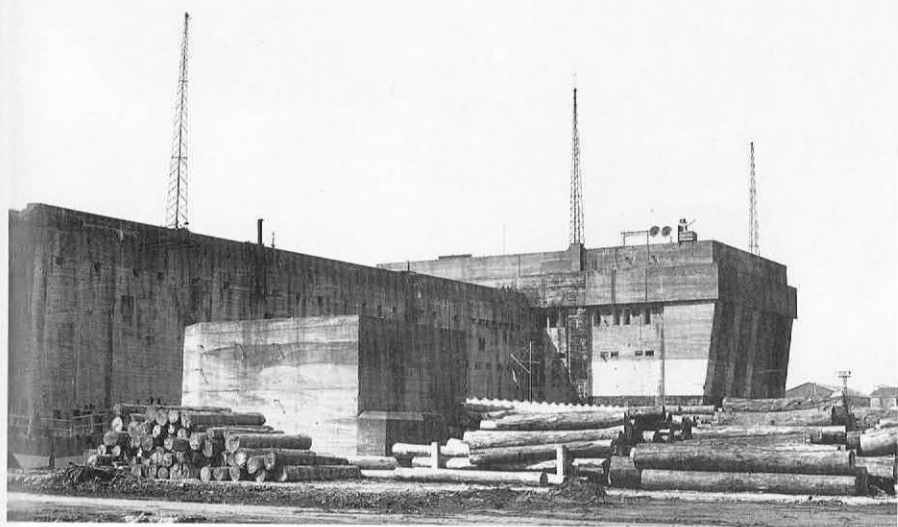
VUE AÉRIENNE DE LA BASE SOUS-MARINE DE SAINT-NAZAIRE.
ON CONSTATE ICI LES DIMENSIONS DE L'OUVRAGE PAR RAPPORT À LA VILLE :
CE SONT CELLES D'UN QUARTIER. (CLICHÉ I.G.N.)



FACADE ARRIÈRE DE LA BASE SOUS-MARINE DE SAINT-NAZAIRE
AVEC TOUR DE DÉFENSE INCORPORÉE.



BASE SOUS-MARINE DE BORDEAUX : FAÇADE AVANT DU BASSIN.



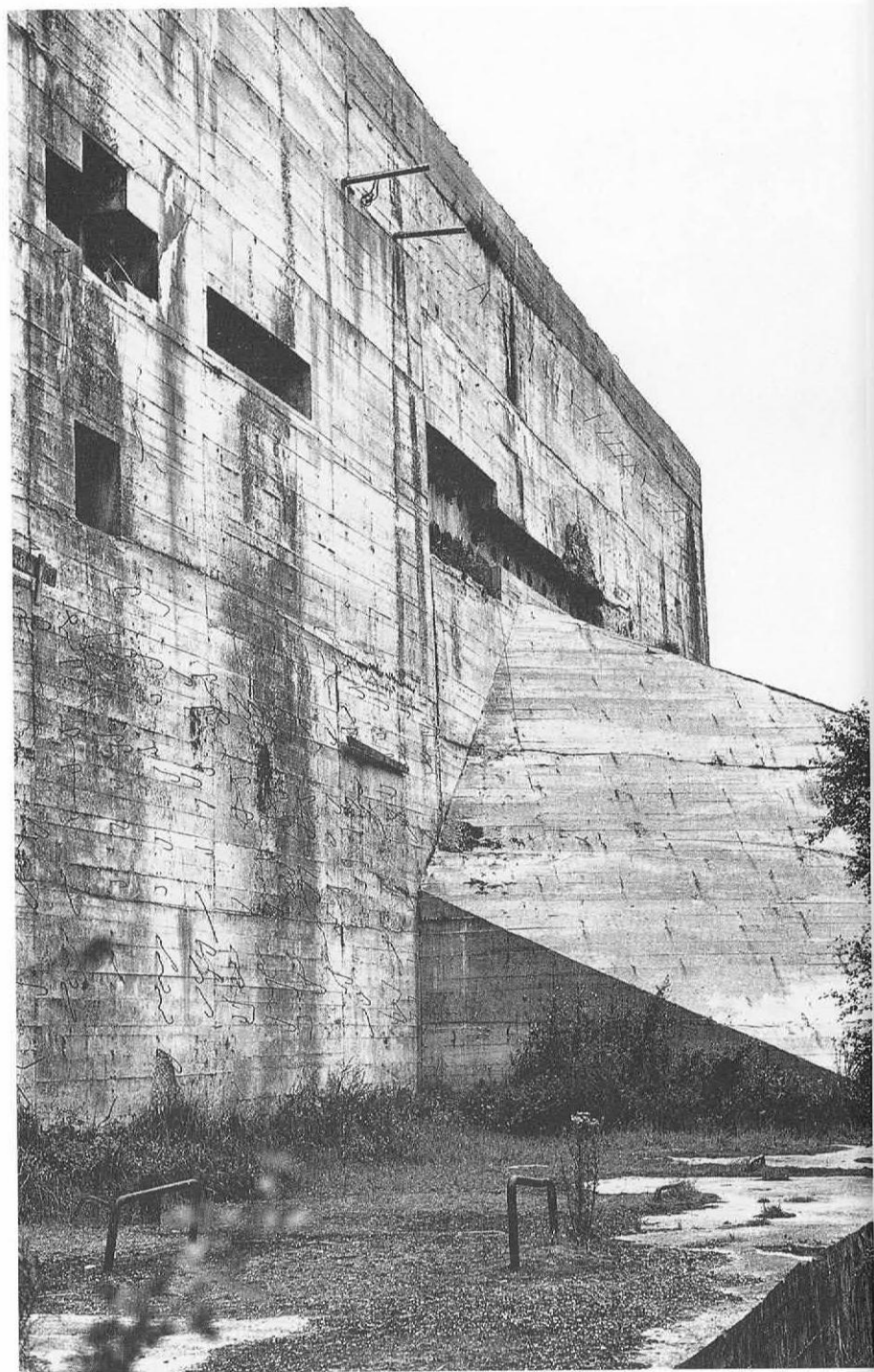
BASE SOUS-MARINE DE LA PALLICE :
FAÇADE ARRIÈRE (SOUS DEUX ANGLES DIFFÉRENTS).



CE BÂTIMENT PRÉSENTAIT UNE TECHNIQUE DE MISE EN ŒUVRE EXCEPTIONNELLE : LA COUPOLE A ÉTÉ COULÉE À MÊME LE SOL, PERMETTANT AU CHANTIER DE COMMENCER À L'ABRI DE CET IMMENSE BOUCLIER ; LA COLLINE A ENSUITE ÉTÉ CREUSÉE INTÉGRALEMENT DE L'INTÉRIEUR.



SITE DE LANCEMENT POUR LES PREMIÈRES FUSÉES STRATOSPHÉRIQUES
DANS LE NORD DE LA FRANCE.



BUNKER DE WATTEN : SITE DE LANCEMENT DE V2.
LE PREMIER DES GRANDS OUVRAGES DESTINÉS
À ABRITER DES ARMES STRATOSPHERIQUES.



BUNKER AÉROSTATIQUE : ICI L'ABRI REPREND LA FORME DU PROJECTILE.



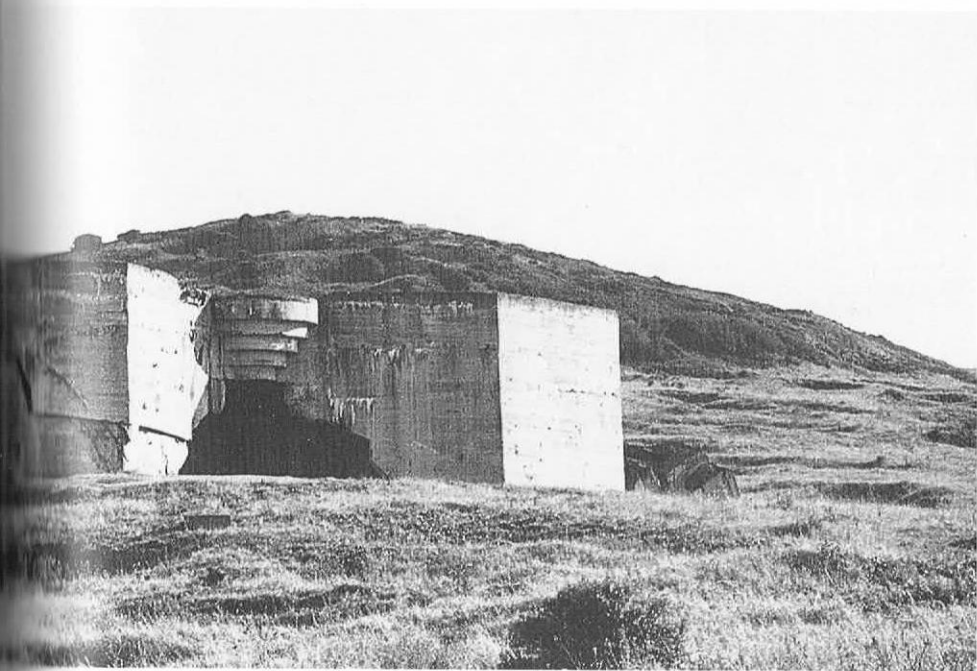
ABRI ANTIAÉRIEN DU *SPORTPALAST* DE BERLIN.
LE 18 FÉVIER 1943, DANS CE PALAIS DES SPORTS,
GOEBBELS, AU COUR D'UN MEETING,
PROVOQUAIT LA NATION ALLEMANDE :

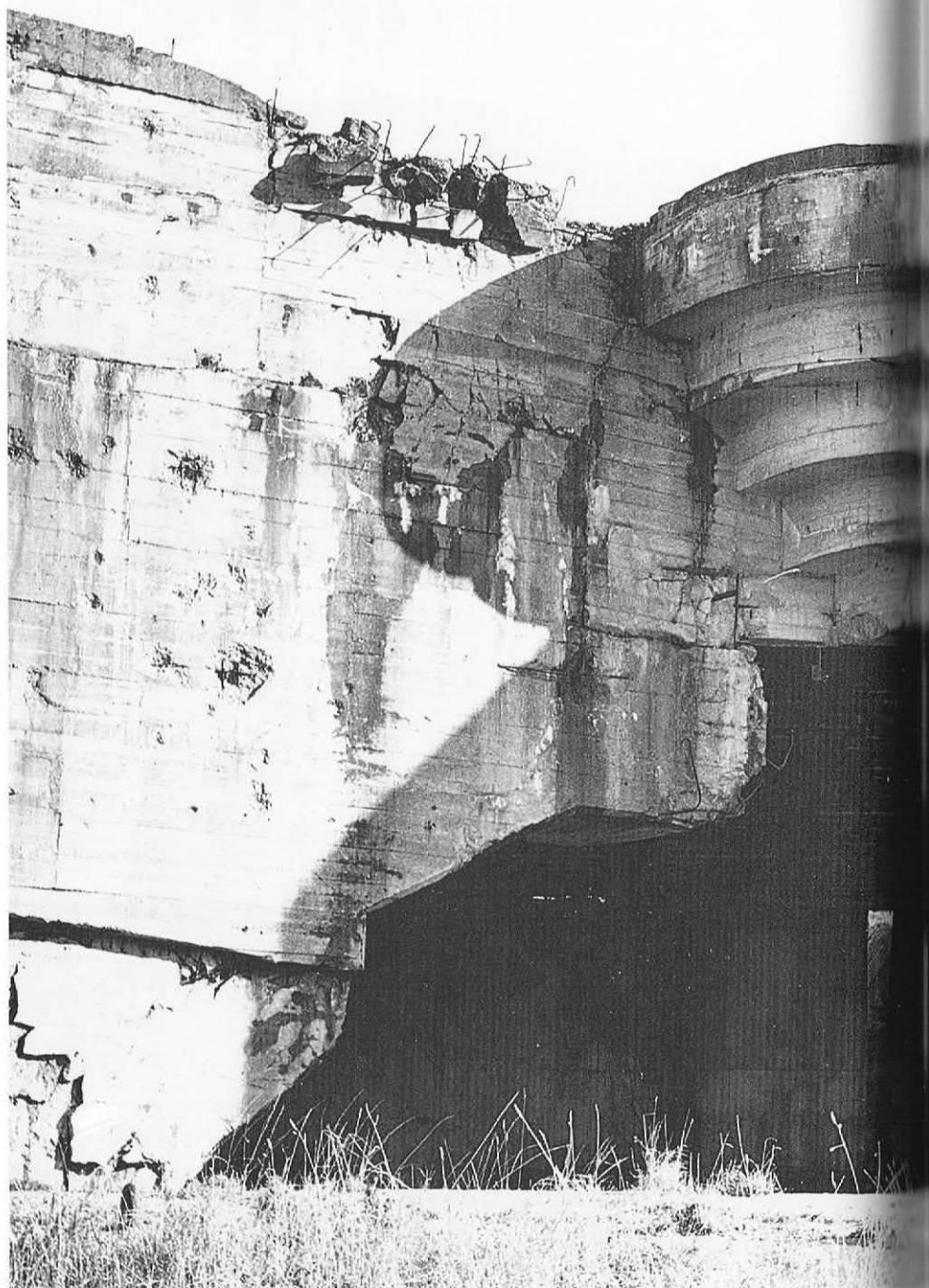


- VOULEZ-VOUS LA GUERRE TOTALE ? ENCORE PLUS TOTALE,
PLUS RADICALE QUE NOUS NE POUVONS L'IMAGINER AUJOURD'HUI ? -
L'APPROBATION TRAGIQUE DES PARTICIPANTS PERMIT AU GAULEITER
DE CONCLURE : - ALORS PEUPLE, QUE LA TEMPÊTE ÉCLATE ! -

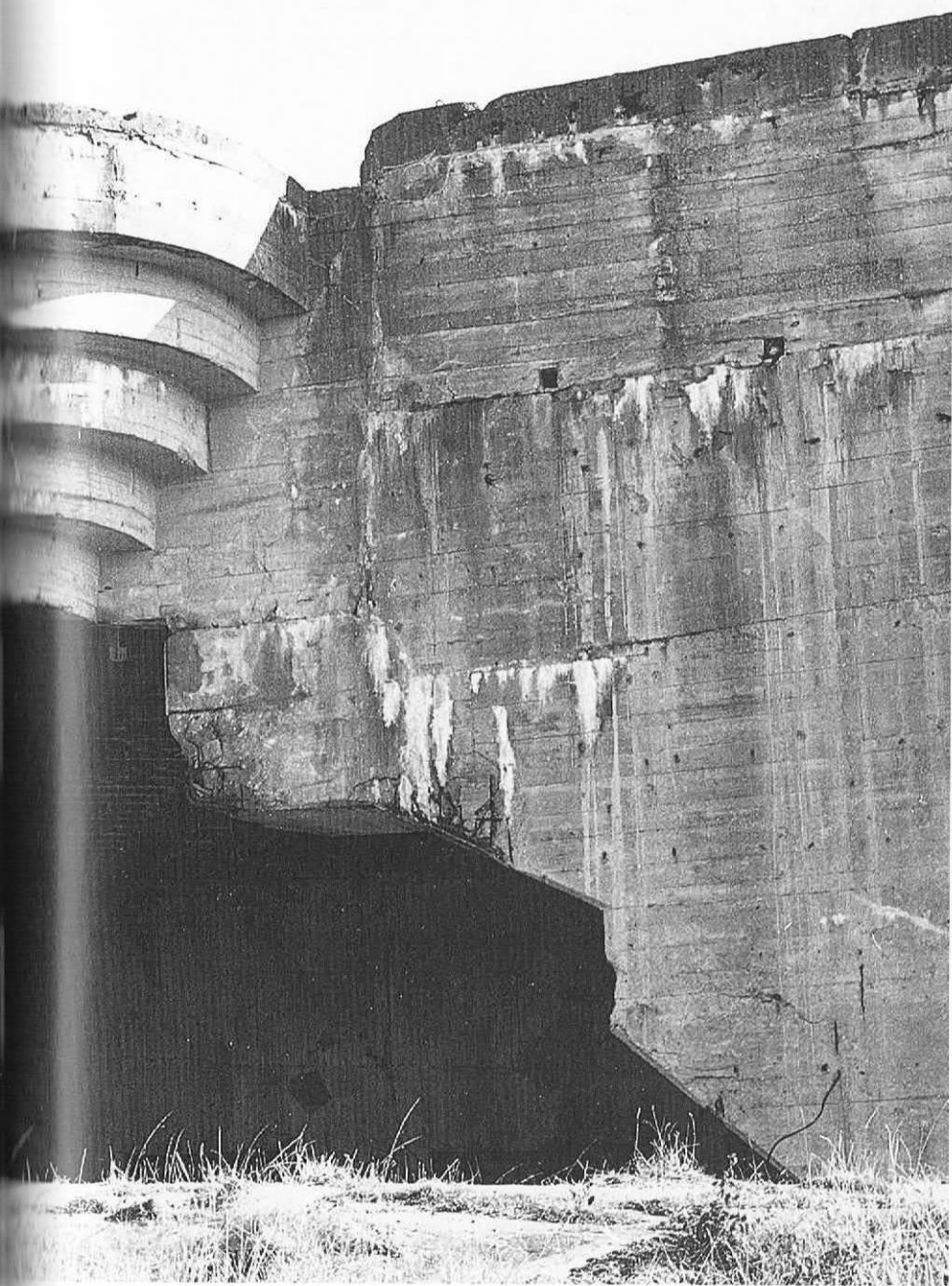


BATTERIE LINDEMANN DANS LE PAS-DE-CALAIS.





BATTERIE LINDEMANN DANS LE PAS-DE-CALAIS.





S É R I E S E T T R A N S F O R M A T I O N S

*« Le beau n'est rien
que le premier degré du terrible. »*

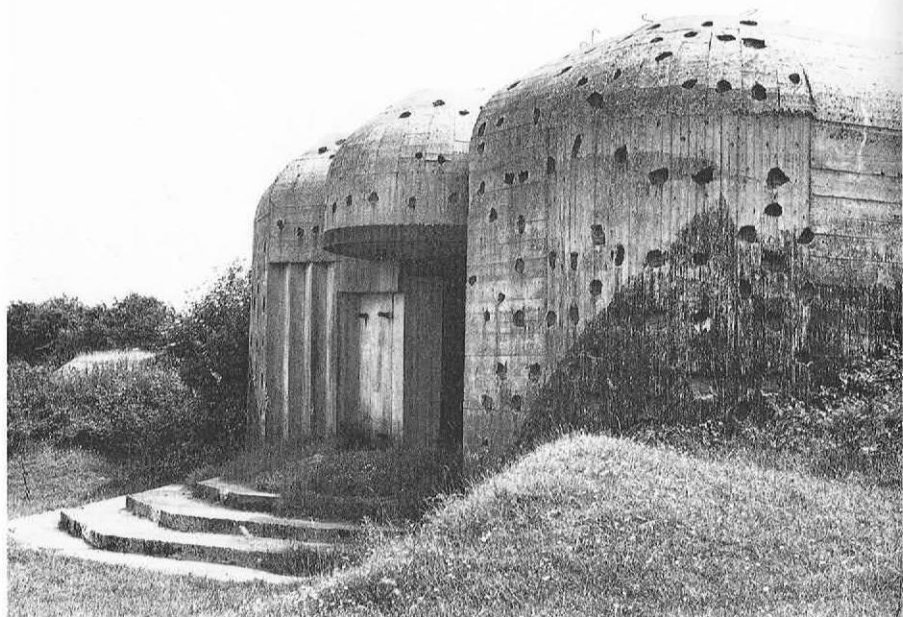
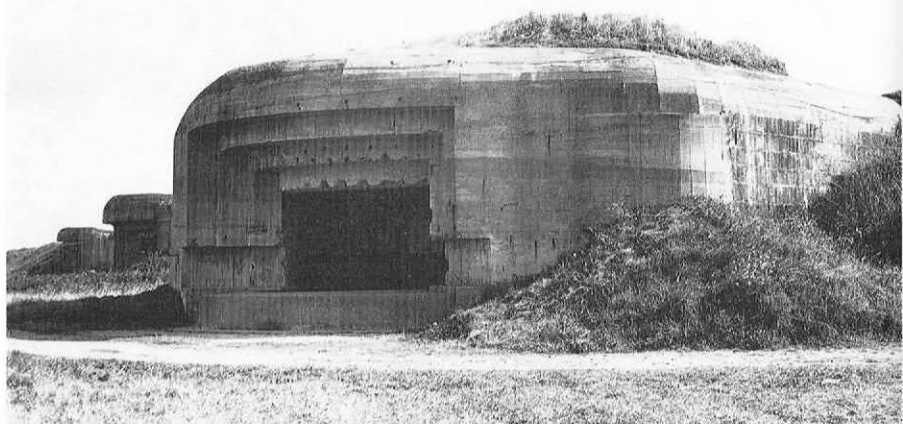
Rilke



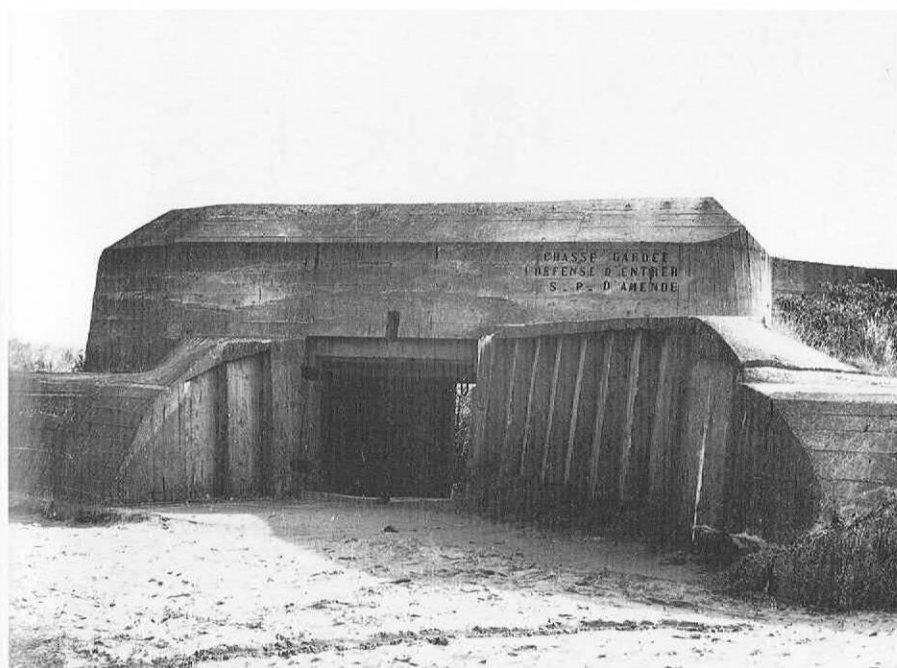
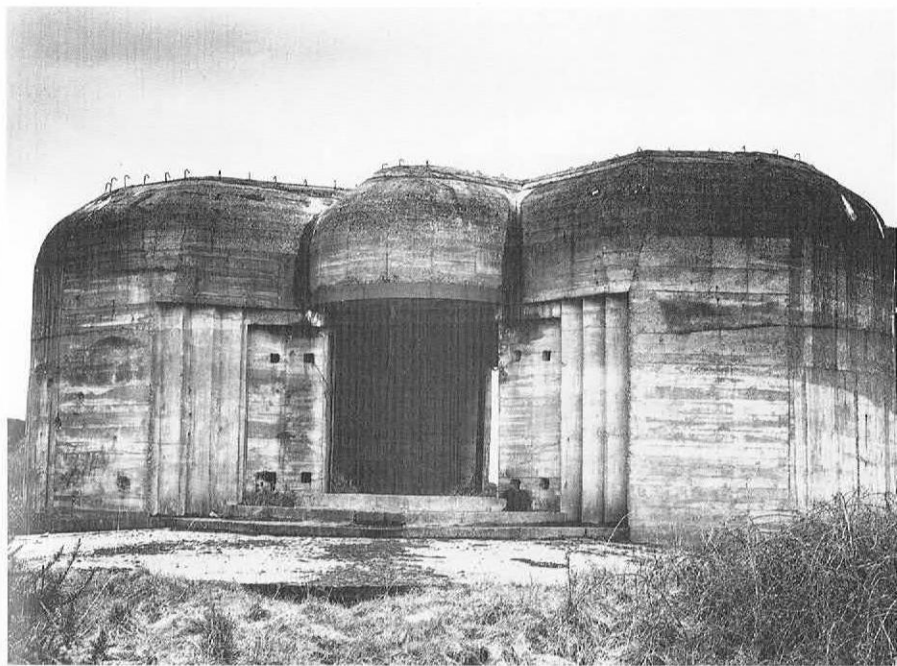
DEUX TYPES D'EMBRASURE POUR PIÈCES D'ARTILLERIE LÉGÈRE.
L'EMBRASURE À DEGRÉS PERMET D'ÉVITER L'EFFET D'ENTONNOIR .
ON REMARQUE AUSSI LA MATIÈRE DU BÉTON
DESTINÉE À DISSIMULER L'OUVRAGE.



L'EMBRASURE LISSE SIGNALÉ QUE L'OUVRAGE DEVRA RECEVOIR
UNE PLAQUE DE BLINDAGE. LE MASSIF INCLINÉ, PRÉSENT DANS
L'UN ET L'AUTRE BUNKER, SERT D'ÉCRAN ET MARQUE
L'ANGLE MORT DU CANON.



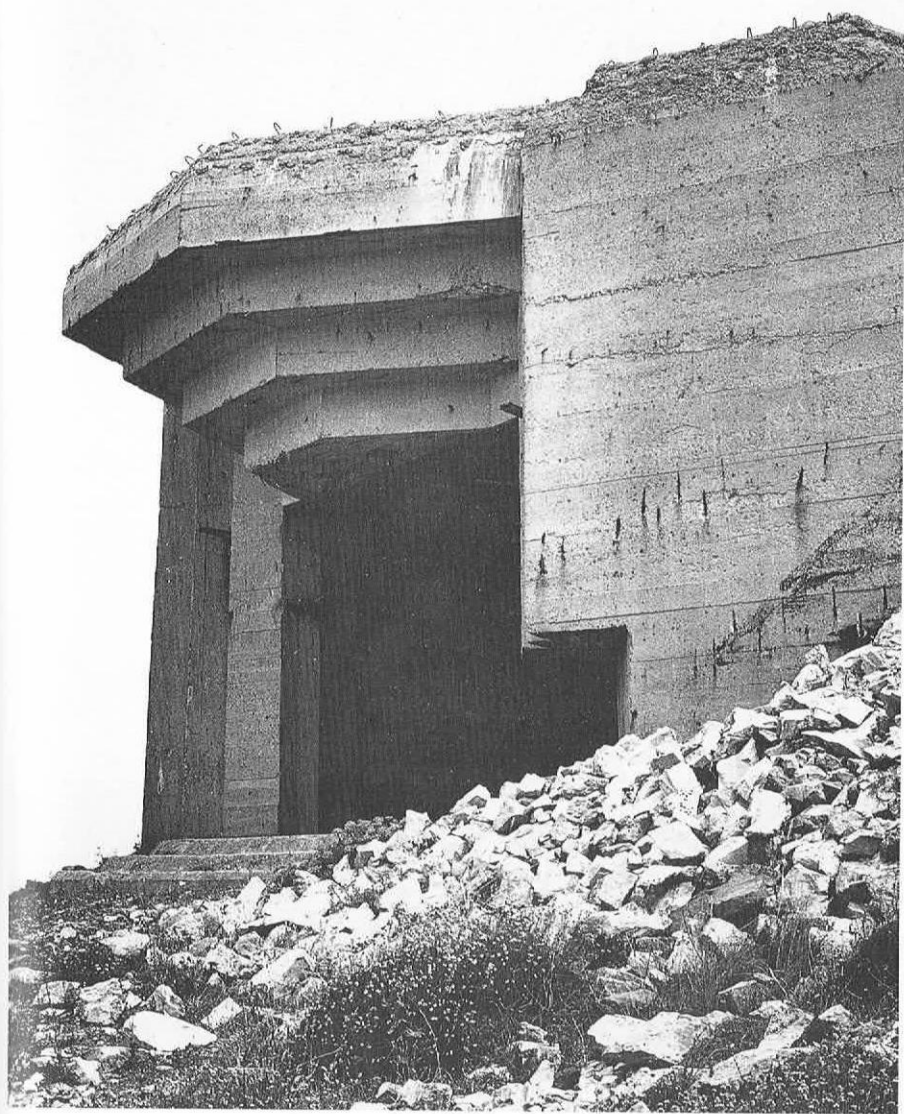
SÉRIE D'EMBRASURES.



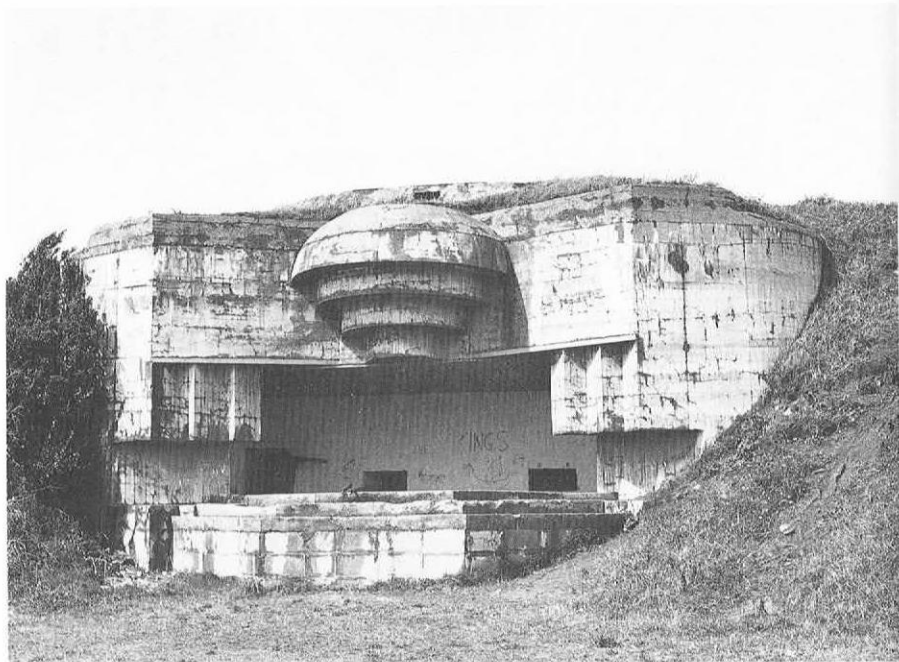
DIFFÉRENTES SOLUTIONS APPORTÉES AUX PROBLÈMES POSÉS
PAR LA FAÇADE OUVERTE DU BUNKER D'ARTILLERIE.



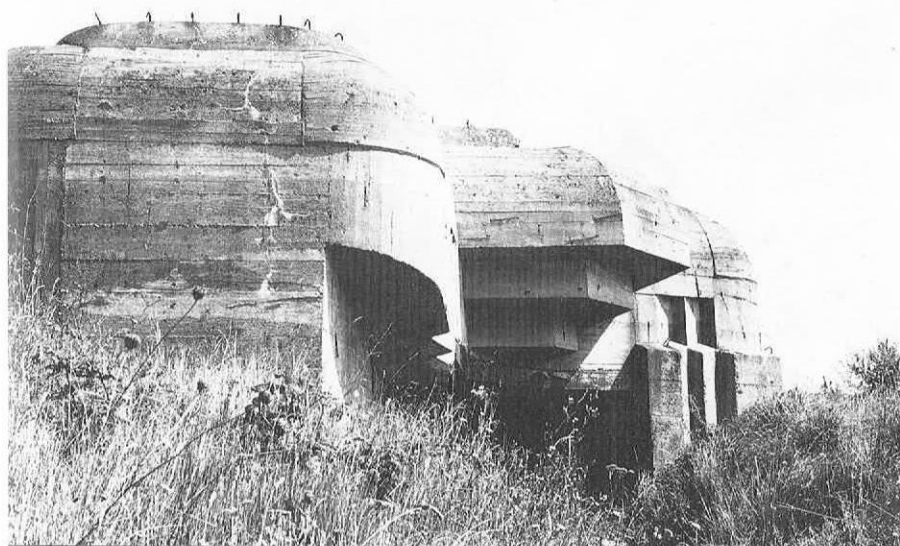
DEUX TYPES DE FAÇADE : EN HAUT POUR ARTILLERIE LOURDE,
EN BAS POUR ARTILLERIE LÉGÈRE.



LE « FRONT TODT », CE MASSIF EN ENCORBELLEMENT
COMPLÈTE LES DEGRÉS VERTICAUX DE L'EMBRASURE.



LE « FRONT TODT » ET SES TRANSFORMATIONS.

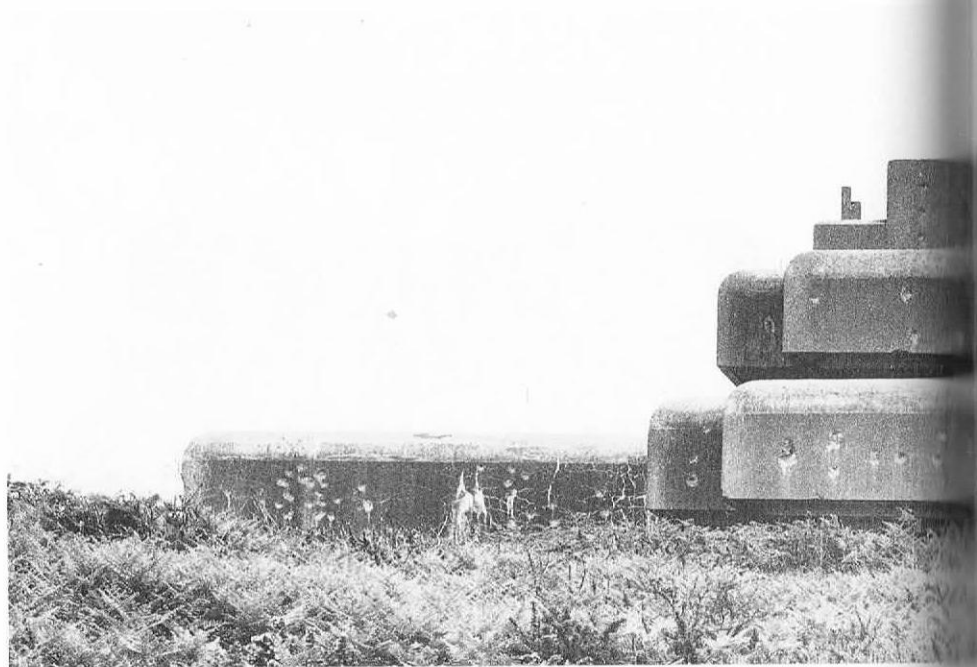




BUNKER MOBILE EXPÉRIMENTAL : LA MASSE SUPÉRIEURE
TOURNE SUR LA BASE ET PRÉSENTE ALTERNATIVEMENT
SA FACE OUVERTE PENDANT LE TIR ET SA FACE AVEUGLE,
EN PROTECTION, APRÈS LE TIR.

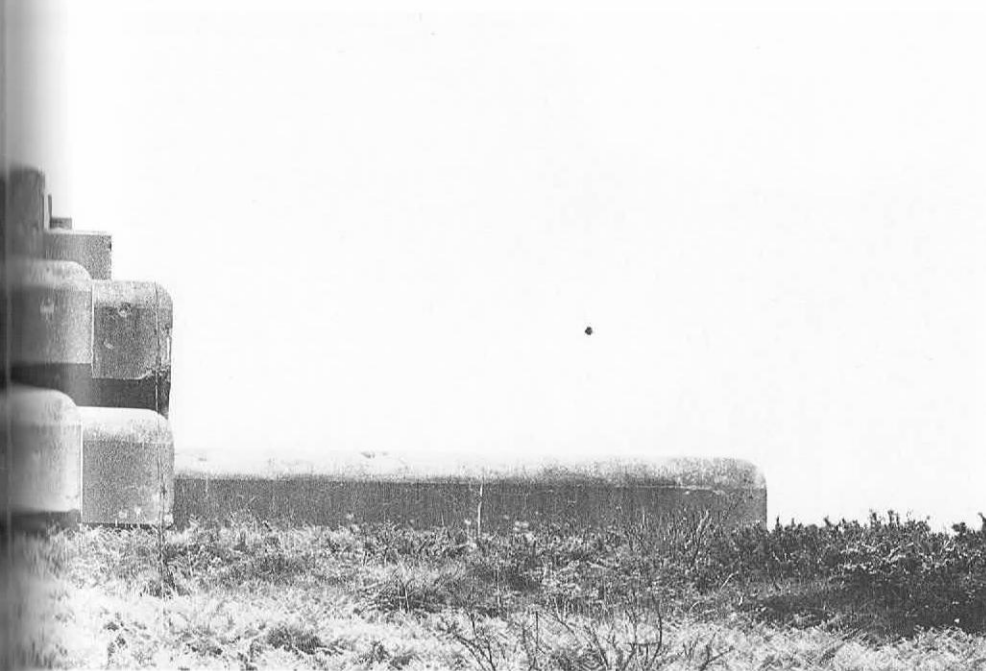


POSTE DE COMMANDEMENT (SUD-BRETAGNE).
 MASSIF ARRIÈRE D'UN POSTE DE DIRECTION DE TIR.



POSTE DE COMMANDEMENT À TROIS NIVEAUX.

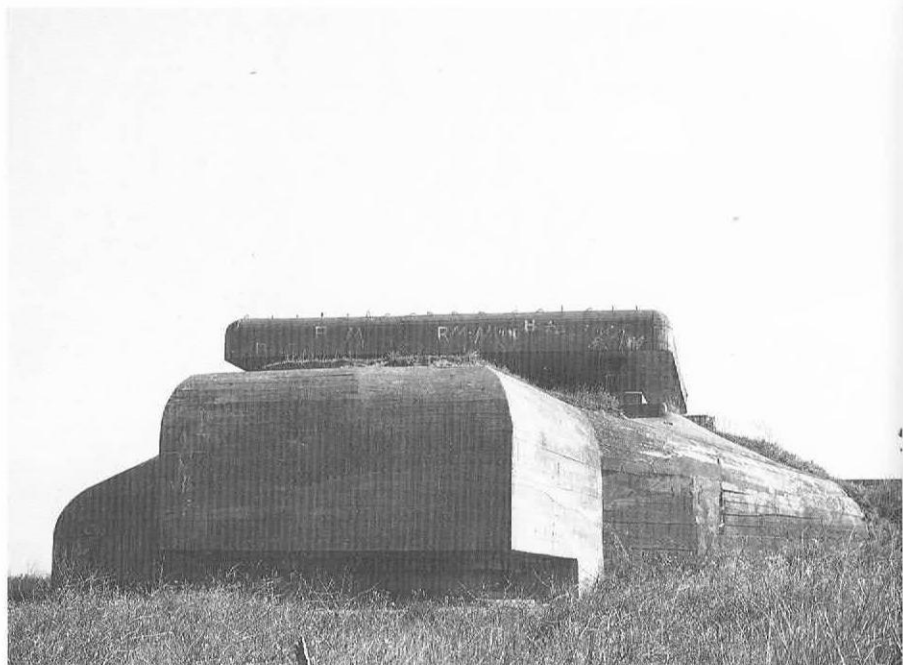
POSTE DE DIRECTION DE TIR DE LA BATTERIE « SEADLER ».





POSTE DE DIRECTION DE TIR À DEUX NIVEAUX.





DEUX TYPES DE FAÇADE : LA DALLE SUPÉRIEURE
PROTÈGE LE TÉLÉMÈTRE QUI RÉGLE LE TIR DE LA BATTERIE.
LA DALLE INFÉRIEURE PROTÈGE LE COMMANDEMENT.



APERÇU SUR LA POSITION DU POSTE DE DIRECTION DE TIR
À PROXIMITÉ DE LA BATTERIE.

POSTE DE COMMANDEMENT DANS L'EMBOUCHURE DE LA LOIRE.

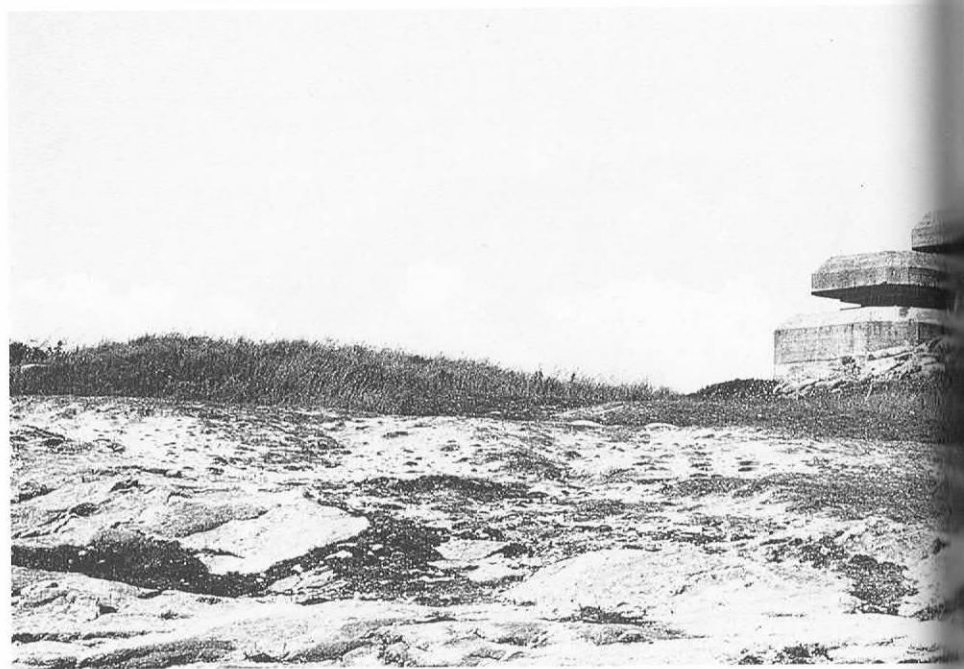


DEUX TYPES D'OBSERVATOIRE :
A SECTIONS COURBES ET A ANGLES ABATTUS.



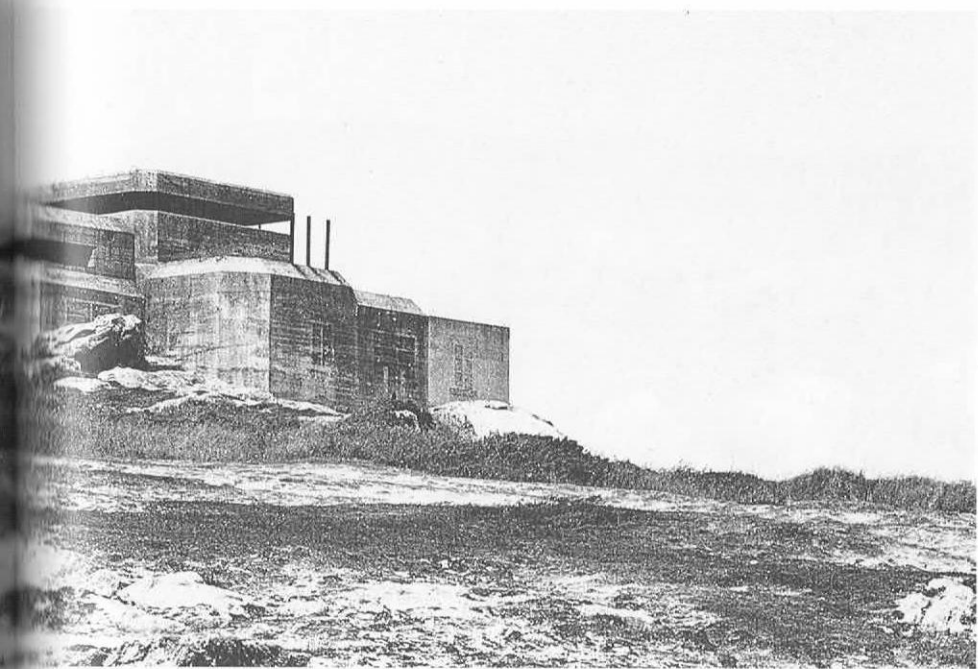
BUNKER À DEUX EMBRASURES : CE TYPE D'OUVRAGE EST RARE
CAR IL MULTIPLIE LES DIFFICULTÉS D'OCCULTATION.

POSTE DE GUET.



COUPOLE BLINDÉE POUR ARME LÉGÈRE SUR ABRI BÉTONNÉ.

POSTE DE COMMANDEMENT (SUD-BRETAGNE).

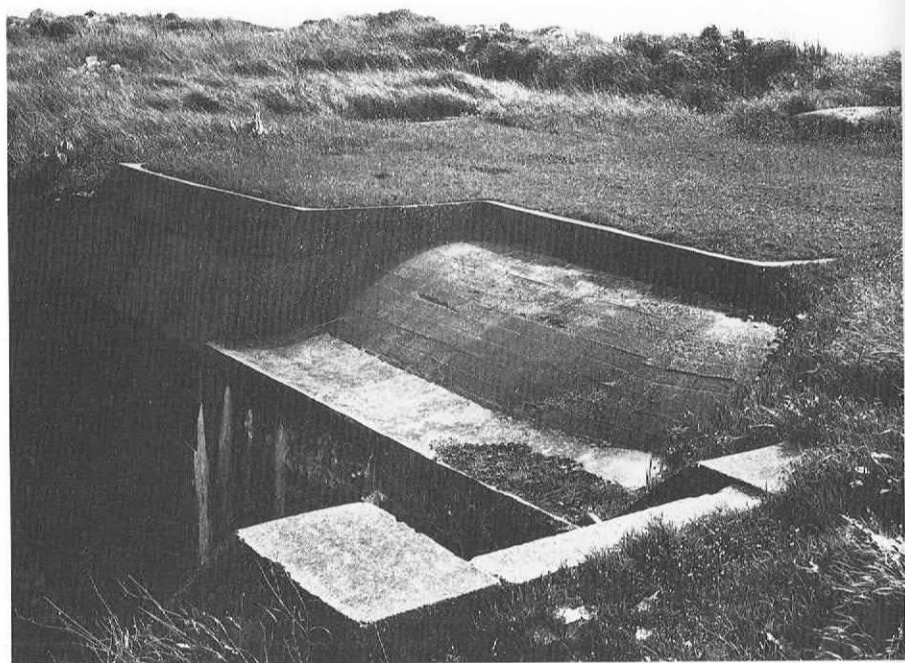
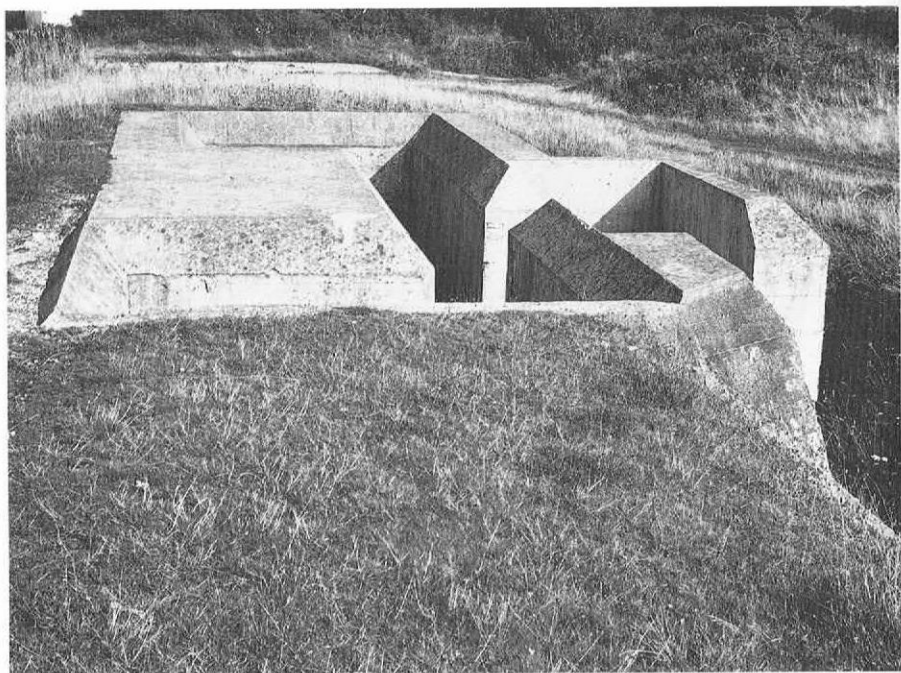




ABRI DANS UN TUMULUS (SUD-BRETAGNE) : LA PERSISTANCE DU SITE RÉUNIT
ICI L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE ET L'ARCHITECTURE MILITAIRE.



ENCUVEMENT SURÉLEVÉ SUR ABRI-SOUTE.



SIMPLE TRANCHÉE DE BÉTON DESTINÉE À RECEVOIR SIX OU HUIT SOLDATS.
DÉTAILS D'ARCHITECTURE SUR UNE BANQUETTE DE TIR.



ENTRÉE D'UN ABRI SOUTERRAIN AVEC NID POUR ARME AUTOMATIQUE.



GRILLE D'AÉRATION.



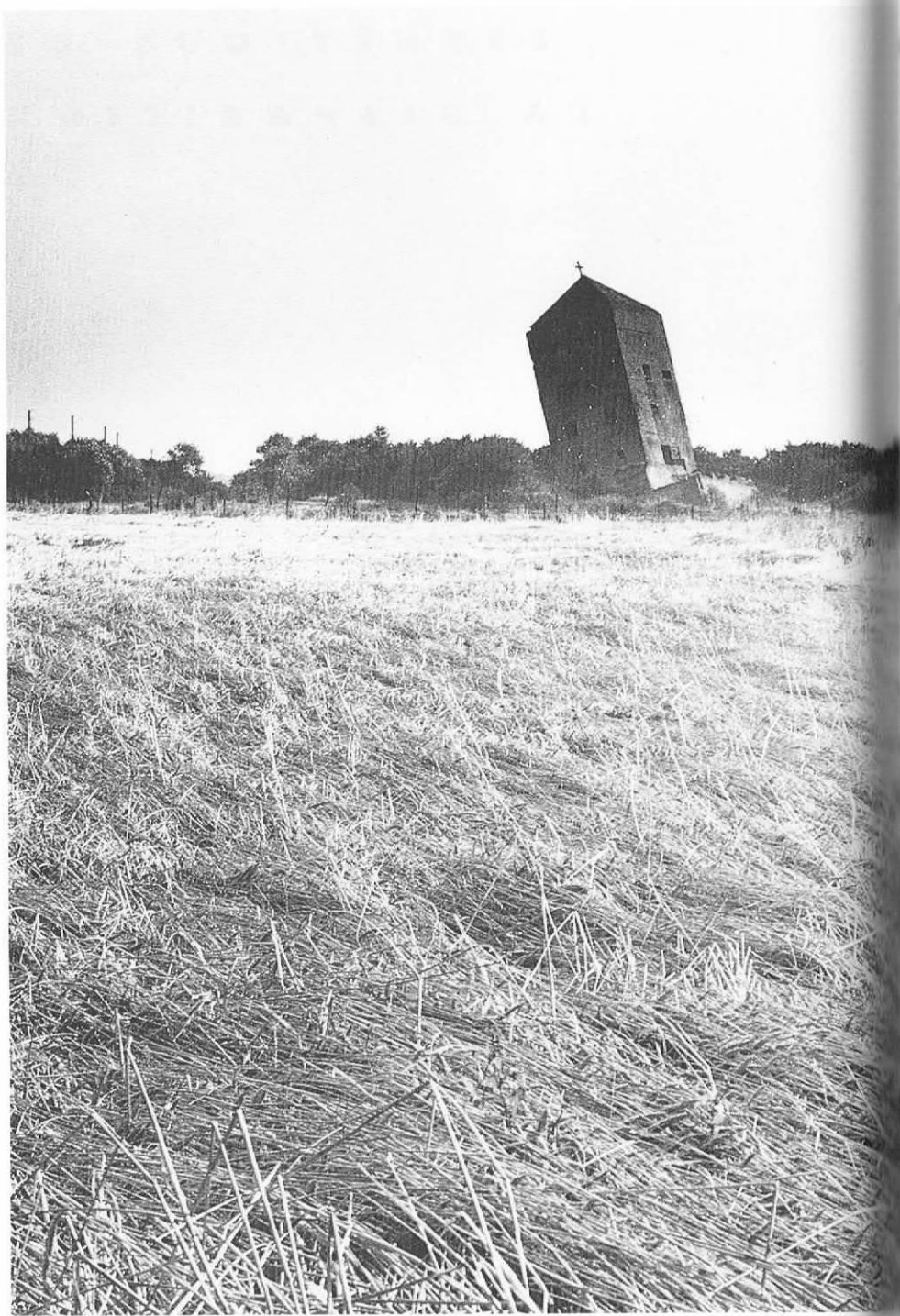
ÉPAULEMENT DE BÉTON.



ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION

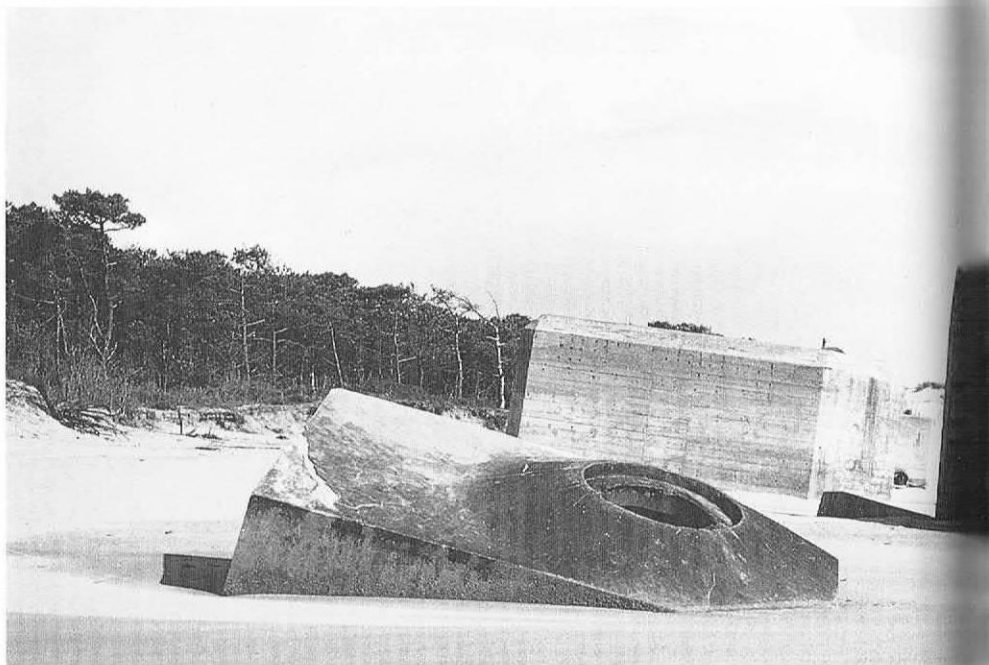
*« Nous sommes un signe vide du sens,
insensibles et loin de la patrie. »*

Hölderlin



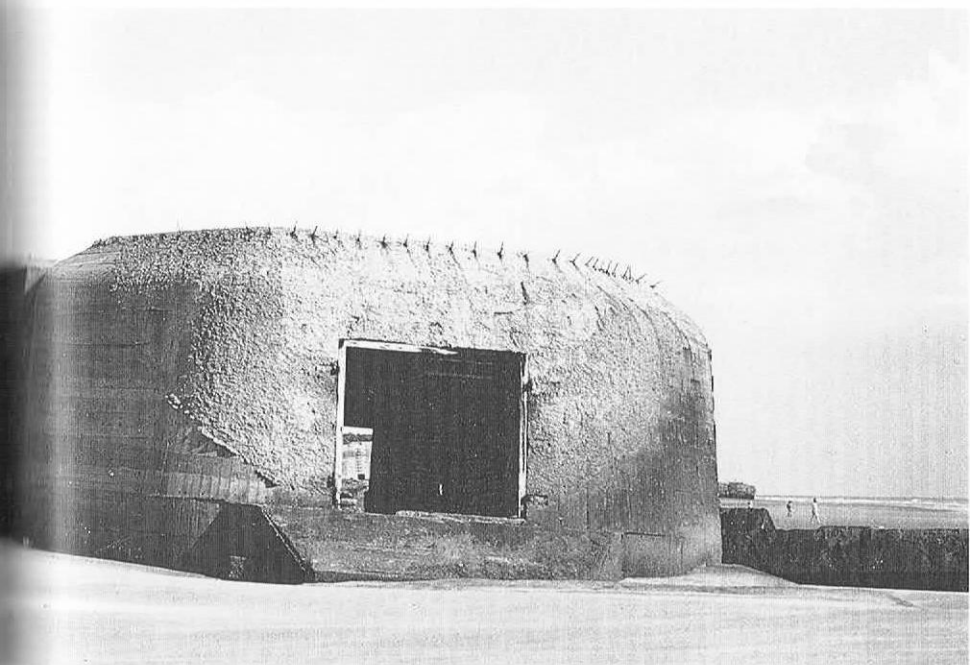
TOUR D'OBSERVATION CAMOUFLÉE EN CLOCHER D'ÉGLISE.

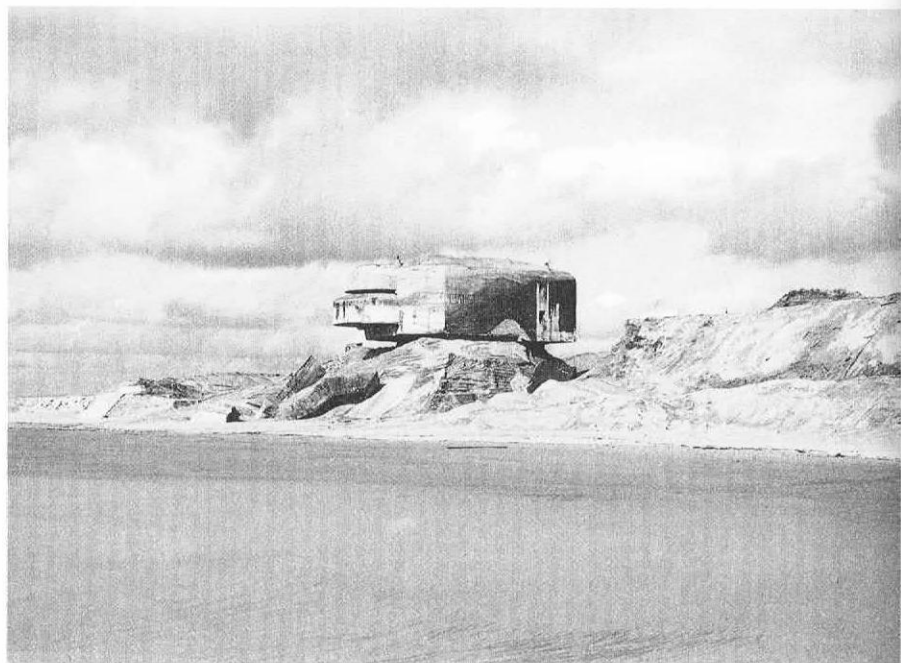




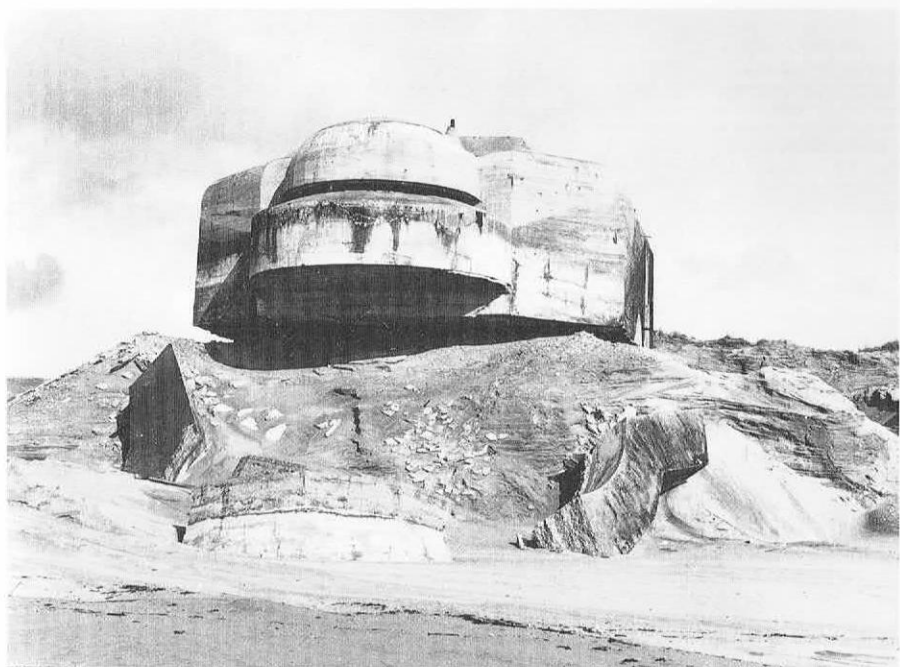
BUNKER EXHUMÉ PAR LA MER.

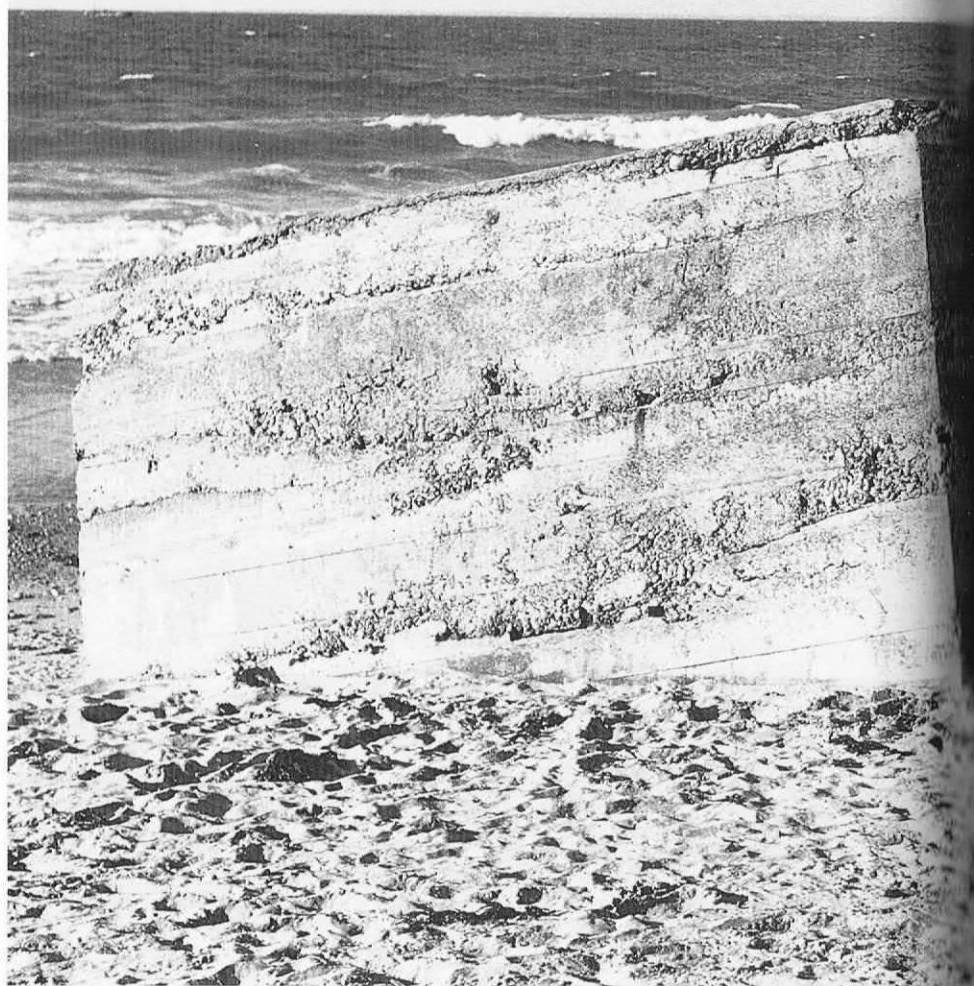
BUNKER ENLISÉ DANS LE SABLE.





POSTE D'OBSERVATION DÉGAGÉ PAR LE RETRAIT DES DUNES.





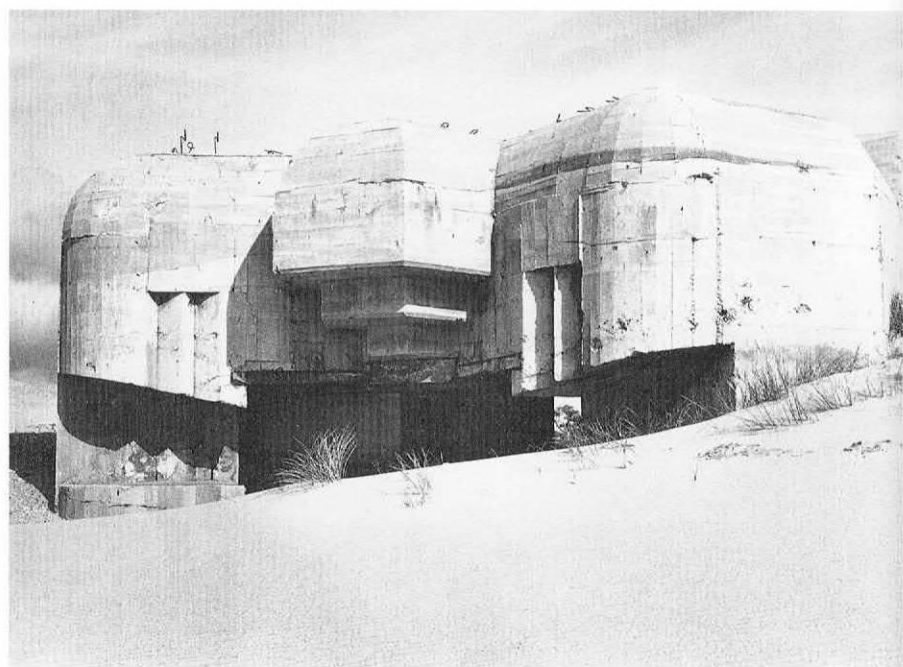
CARCASSE VIDE, ABANDONNÉE, BASCULÉE DANS LE SABLE
COMME LA MUE D'UNE ESPÈCE DISPARUE.



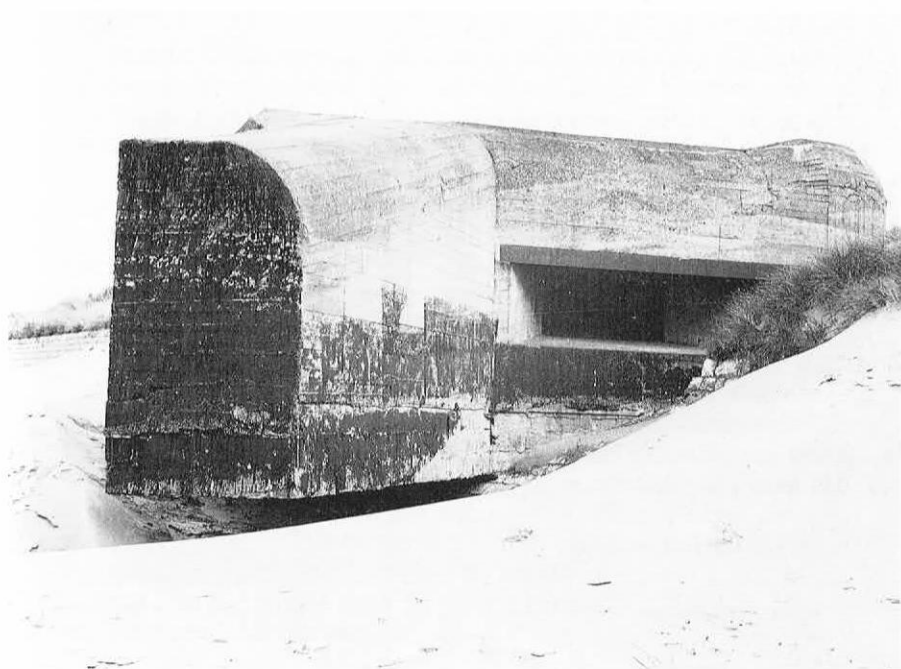
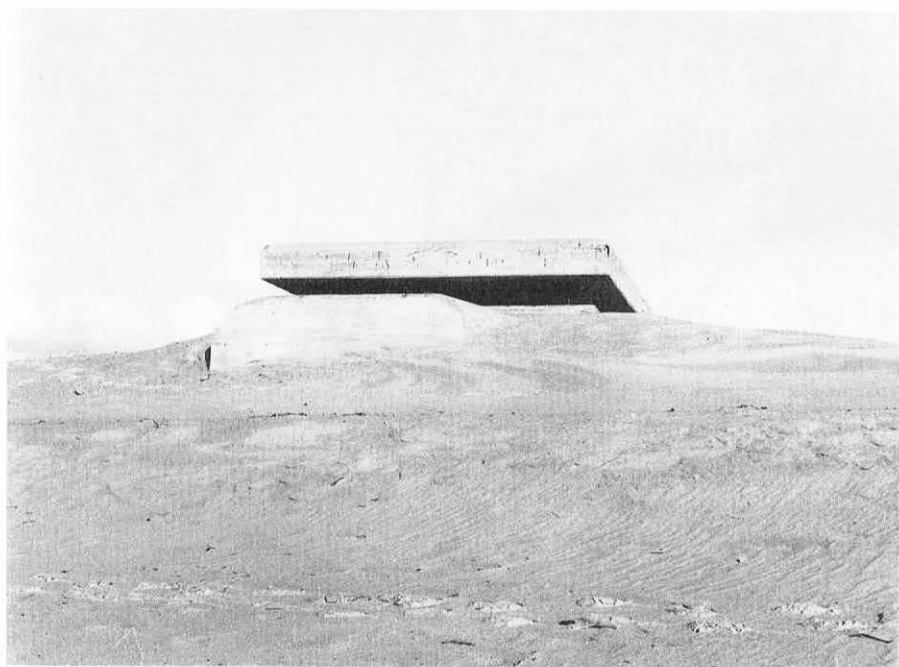


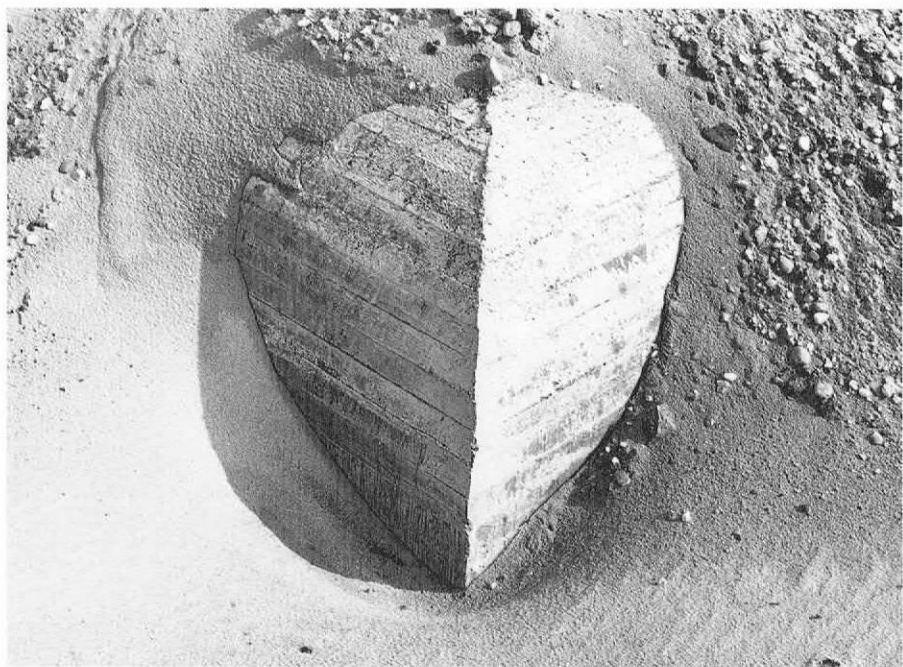
BASCULEMENTS.





ENLISEMENTS.





DISPARITION.

DIRECTIVES DE GUERRE

LE COMMANDANT SUPRÊME DE LA WEHRMACHT*

Quartier général,
le 16 juillet 1940
(7 expéditions)

DIRECTIVE N° 16

sur les préparatifs d'une opération
de débarquement contre l'Angleterre.

Comme l'Angleterre, en dépit de sa situation militaire désespérée, ne laisse voir par aucun signe qu'elle est prête à une entente, j'ai décidé de préparer une opération de débarquement contre les îles Britanniques et, si nécessaire, de l'exécuter.

L'objectif de cette opération est d'éliminer le territoire métropolitain anglais en tant que base pour la continuation de la guerre contre l'Allemagne et, si cela devait se révéler nécessaire, de l'occuper entièrement.

A cet effet j'ordonne ce qui suit:

1. Le débarquement devrait s'accomplir sous la forme d'un franchissement par surprise sur un large front, depuis Ramsgate jusqu'à la région située à l'ouest de l'île de Wight, et dans lequel les unités de la Luftwaffe joueront le rôle de l'artillerie tandis que celles de la Kriegsmarine joueront le rôle du génie d'assaut. Il y aura lieu d'examiner, du point de vue de chaque arme, s'il est indiqué, avant le passage général, d'entreprendre des actions partielles pour l'occupation de l'île de Wight ou du comté de Cornouailles. Et il y aura lieu de me rendre compte des résultats de cet examen. Je me réserve la décision sur ce point.

Les préparatifs pour l'opération d'ensemble doivent être terminés d'ici la mi-août.

* Extrait de l'ouvrage *Hitler. directives de guerre*, par H.R. Trevor Roper, paru aux Éditions B. Arthaud, Paris—Grenoble.

2. Il fait partie de ces préparatifs que soient créées les conditions rendant possible le débarquement en Angleterre, à savoir:

a) *L'aviation anglaise doit être moralement et effectivement battue de façon à ne plus montrer de puissance offensive digne de ce nom pour s'opposer à l'attaque allemande;*

b) *Des passages déminés devront être créés;*

c) *Le pas de Calais à partir de Douvres et l'embouchure ouest de la Manche environ sur une ligne Alderney-Portland devront être barrés par un puissant blocus de mines;*

d) *Le glacis côtier devra être dominé par une puissante artillerie côtière et complètement protégé par son tir.*

e) *La fixation des forces maritimes anglaises peu de temps avant le franchissement de la Manche, tant dans la mer du Nord que dans la Méditerranée (par les Italiens), est souhaitée; en l'occurrence on doit déjà tenter d'affaiblir les forces maritimes anglaises qui se trouvent en territoire métropolitain par des attaques aériennes et par des torpillages.*

3. Organisation du commandement et des préparatifs.

Messieurs les Commandants en chef exerceront sous mes ordres et selon mes directives générales le commandement des forces de leur ressort engagées dans l'opération.

Les états-majors et postes de commandement de l'armée, de la marine et de l'aviation devront, à partir du 1^{er} août, se trouver dans un rayon de cinquante kilomètres au plus de mon quartier général (Ziegenberg).

Il me paraît indiqué d'installer ensemble les états-majors de commandement de l'armée et de la marine à Giessen.

En conséquence, le commandement supérieur de l'armée de terre désignera un groupe d'armées pour mener à bien le débarquement.

L'entreprise portera le nom de code «Seelöwe» (« lion de mer »).

Pour la préparation et pour l'exécution de l'opération, les différentes armes auront les tâches suivantes:

a) *Armée de terre: elle préparera le plan d'opération et le plan de transport, tout d'abord pour toutes les unités à embarquer de la première vague. L'artillerie de D.C.A. qui devra être transportée avec la première vague sera placée sous les ordres de l'armée (des différents groupements à transporter) jusqu'à ce qu'on puisse faire la répartition des missions en soutien et protection des troupes terrestres, protection des ports de débarquement et protection des points d'appui aériens à occuper.*

L'armée répartira en outre les moyens de transport entre les différents groupes à transporter et fixera, d'accord avec la Kriegsmarine, les lieux d'embarquement et de débarquement.

b) *Marine de guerre: elle assure les moyens de transport et les conduit sur le plan de la navigation maritime, conformément aux desi-*

1. Mussolini avait déclaré la guerre à l'Angleterre et à la France le 10 juin.

derata de l'armée de terre dans les différents secteurs d'embarquement. Autant que possible on devra se servir des navires des États ennemis vaincus.

Elle fournira à chaque point d'embarquement l'état-major nécessaire pour donner les avis techniques indispensables ainsi que les navires d'accompagnement et les navires de garde. Elle protégera, sur ses deux flancs, en même temps que les forces aériennes engagées pour la surveillance, l'ensemble du franchissement de la Manche. Des ordres ultérieurs régleront les questions de subordination pendant le franchissement de la Manche. La mise en place de l'artillerie côtière, c'est-à-dire de toutes les batteries destinées au tir sur des buts maritimes, est également confiée à la marine de guerre.

De même il y aura lieu pour l'armée de terre comme pour la Kriegsmarine d'organiser, en gros et en détail, la conduite du feu. Le plus grand nombre possible de pièces d'artillerie lourde devront être engagées pour assurer la sécurité du passage et la couverture des flancs contre des actions ennemies venues de la mer. A cet effet, l'artillerie lourde sur voie ferrée (complétée par toutes les pièces disponibles prises à l'ennemi), sans compter les pièces qui sont seulement affectées à la contrebatterie d'objectifs situés sur le territoire britannique (cas 5 et cas 12), sera amenée sur place et mise en batterie en utilisant des plaques tournantes de chemin de fer. Indépendamment de cela, toutes les batteries de siège les plus lourdes disponibles devront être installées sous béton en face du détroit du pas de Calais, de telle façon qu'elles puissent résister aux plus violentes attaques aériennes et qu'elles maintiennent ainsi, en toute circonstance et de façon durable, le détroit sous leur feu. Les travaux techniques seront confiés à l'organisation Todt².

c) La tâche de la Luftwaffe consiste à: Empêcher l'intervention de l'aviation ennemie.

Mettre hors d'état de service les fortifications côtières qui pourraient agir contre les emplacements de débarquement.

Briser la première résistance des troupes terrestres ennemies et écraser les réserves se trouvant en cours de marche d'approche. Pour ces missions, la collaboration la plus étroite entre les divers unités de la Luftwaffe et les groupes de débarquement de l'armée de terre sera nécessaire.

En outre: détruire les voies de transport importantes servant à l'approche des réserves ennemies, de même que les forces maritimes ennemies en mouvement qui devront être attaquées à longue distance des lieux de débarquement. En ce qui concerne l'emploi de troupes parachutées ou aéroportées, je demande que des propositions me soient faites. Il y a lieu d'examiner en cela avec

2. L'Organisation Todt, commandée par Fritz Todt, était responsable de la construction industrielle sur le plan national.

l'armée de terre s'il est indiqué de conserver les troupes parachutistes et aéroportées comme une réserve pouvant être rapidement engagée en cas de nécessité.

4. Le chef du service des transmissions de la Défense nationale fera les préparatifs nécessaires pour organiser les transmissions depuis la France vers le territoire britannique.

L'incorporation dans le réseau des quatre-vingts kilomètres restants du câble de Prusse orientale devra être prévue en accord avec la Kriegsmarine.

5. Je prie Messieurs les Commandants en chef de me soumettre aussi tôt que possible:

a) *Les intentions de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe pour créer les conditions nécessaires au franchissement de la Manche (voir paragraphe 2);*

b) *L'installation des batteries côtières dans le détail (Kriegsmarine);*

c) *Une vue d'ensemble du tonnage à utiliser et de la méthode à employer pour le mettre à disposition et l'organiser: participation des services civils? (Kriegsmarine);*

d) *L'organisation de la protection aérienne dans les secteurs de rassemblement des troupes et des moyens de débarquement (Luftwaffe);*

e) *Le plan de franchissement et d'opérations de l'armée de terre, l'articulation et l'équipement de la première vague de débarquement;*

f) *L'organisation et les mesures de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe pour l'exécution du franchissement en lui-même, sa sécurité et le soutien du débarquement;*

g) *Des propositions pour l'engagement des troupes parachutées et aéroportées ainsi que pour la subordination et le commandement de l'artillerie de D.C.A. après qu'on aura obtenu une tête de pont suffisante sur le sol anglais (Luftwaffe);*

h) *Des propositions concernant les emplacements des P.C. du commandement supérieur de l'armée et de la marine;*

i) *Une prise de position de l'armée, de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe sur la question de savoir quelles opérations partielles doivent être tenues pour indiquées avant le débarquement général;*

k) *Des propositions de l'armée et de la Kriegsmarine en ce qui concerne le commandement pendant le passage.*

Signé
Adolf Hitler

LE COMMANDANT SUPRÊME DE LA WEHRMACHT

Quartier général,
le 23 mars 1942
(25 expéditions)

DIRECTIVE N° 40

concernant les pouvoirs de commandement
dans les secteurs côtiers.

I. Principes:

Les côtes européennes sont exposées, dans une très large mesure pour les temps à venir, au danger de débarquements ennemis.

En l'occurrence, l'ennemi ne fixera pas la date et le lieu de ses opérations de débarquement en partant seulement du point de vue opérationnel. Des échecs sur d'autres théâtres d'opérations, des engagements pris à l'égard des alliés et des considérations politiques peuvent l'amener à des décisions qui, sur le plan purement militaire, pourraient paraître invraisemblables.

De même, des opérations de débarquement ennemi à objectif limité, dans la mesure où elles mènent à un établissement de l'ennemi sur la côte, troublent dans tous les cas nos propres intentions de façon très sensible. Elles interrompent notre propre trafic maritime en vue des côtes et fixent d'importantes forces de l'armée et de la Luftwaffe qui sont ainsi retirées de leur engagement sur des théâtres décisifs. Un danger tout spécial se présente lorsque l'ennemi réussit à s'emparer de nos aérodromes ou peut établir des bases aériennes dans les territoires qu'il a conquis.

Les installations importantes militaires ou servant à l'économie de guerre, qui sont souvent établies sur la côte ou à sa proximité immédiate, et dont certaines sont équipées de matériel de grande valeur, offrent en outre un grand attrait pour des opérations locales de surprise.

On doit donc observer spécialement les préparatifs anglais d'opérations de débarquement sur la côte, opérations pour

lesquelles l'ennemi dispose de nombreux navires blindés de débarquement équipés pour le transport de chars et d'armes lourdes. On doit également compter avec des opérations aéroportées et parachutées de grande envergure.

II. Instructions générales de combat pour la défense côtière:

1. La défense des côtes est une mission de l'armée qui exige une collaboration particulièrement étroite et sans faille des diverses armes.

2. Reconnaître à temps les préparatifs, le dispositif et la concentration de l'ennemi pour une opération de débarquement doit être la préoccupation principale du service des renseignements ainsi que de la reconnaissance ininterrompue de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe.

Toutes les forces de mer et de l'air propres à intervenir doivent être alors concentrées contre les flottes d'embarquement ou les flottes en cours de transport avec pour objectif l'anéantissement de l'ennemi le plus loin possible de la côte.

Mais, comme un camouflage adroit et l'utilisation d'un temps couvert et nuageux peuvent donner à l'adversaire les possibilités d'une attaque avec un plein effet de surprise, toutes les troupes qui peuvent être exposées à de telles actions doivent être constamment en état d'alerte et prêtes à passer à la contre-attaque.

L'une des tâches les plus importantes du commandement est d'empêcher le relâchement de la vigilance de la troupe qui grandit constamment, ainsi que l'expérience le prouve.

3. Dans les défenses côtières dont la zone inclut le glacis à portée de tir de l'artillerie côtière mi-lourde – on doit, en appliquant l'expérience de combat la plus récente, réunir dans une seule main de façon claire et sans réserve la responsabilité des préparatifs et de l'exécution de la défense.

Le chef responsable doit engager à cet effet toutes les forces de combat et tous les moyens des différentes armes, des organismes et des unités placés hors du commandement de l'armée et des services civils allemands pour anéantir les moyens de transport de l'ennemi et ses troupes de débarquement, de telle sorte que l'attaque s'effondre si possible avant ou, au plus tard, immédiatement après que l'ennemi aura touché la côte.

L'ennemi débarqué doit être anéanti par une contre-attaque immédiate ou rejeté à la mer. Tous ceux qui portent des armes, sans distinction de l'arme ou de l'unité intérieure ou extérieure à l'armée à laquelle ils appartiennent, doivent être engagés ensemble à cet effet. En outre, la capacité d'opération nécessaire des organismes du

ravitaillement des forces côtières qui se trouvent à terre ainsi que la disponibilité de l'organisation au sol de l'aéronautique et la protection de D.C.A. des aérodromes doivent rester entières dans la mesure où elles ne sont pas touchées par le déroulement des combats terrestres.

Aucun poste de commandement ni aucune unité ne sont autorisés, dans une telle situation, à faire mouvement vers l'arrière. Là où des Allemands se trouvent engagés sur la côte ou à son immédiate proximité, ils doivent être armés et instruits pour le combat.

Si certaines îles aux mains de l'ennemi constituent un danger pour le territoire continental ou pour la navigation côtière, on doit empêcher que l'ennemi ne s'y installe.

4. L'articulation des forces et l'organisation de la fortification doivent être établies de telle sorte que le centre de gravité de la défense soit appliqué sur les secteurs susceptibles de constituer les points de débarquement principaux de l'ennemi (territoires fortifiés).

Les autres secteurs côtiers, dans la mesure où ils sont menacés par des coups de main, même exécutés par de petites unités, doivent – si possible en s'appuyant sur les batteries côtières – être assurés par des points d'appui. Dans les secteurs de sécurité des points d'appui, doivent être incluses toutes les installations importantes sur le plan militaire et sur celui de l'économie de guerre.

Les mêmes principes sont valables pour les îles avancées.

Les secteurs côtiers moins menacés doivent être surveillés.

5. La répartition des secteurs doit être coordonnée pour les diverses armes de la Wehrmacht, le cas échéant par la décision formelle du commandement responsable, conformément au paragraphe III, 1.

6. Les secteurs fortifiés et les points d'appui doivent, par la répartition des forces, la construction des fortifications (défense circulaire) et leurs approvisionnements, être capables de tenir pendant une longue période, même en présence d'un ennemi supérieur en nombre.

Les secteurs fortifiés et les points d'appui doivent être défendus jusqu'à la dernière extrémité. Ils ne doivent jamais se voir contraints à la capitulation par manque de munitions, de ravitaillement ou d'eau.

7. Le commandant responsable, conformément au paragraphe III, 1, donne les ordres pour la surveillance de la côte et s'assure que les résultats de la reconnaissance effectuée par tous les services de l'armée sont rapidement exploités, réunis et transmis aux commandements et aux services civils compétents.

Dès que les signes d'une opération ennemie imminente se manifestent, il est autorisé à donner les instructions nécessaires pour une reconnaissance d'ensemble avec recoupements, à la mer et dans les airs.

8. Pour les états-majors et les unités de l'armée engagés à proximité de la côte ainsi que pour tous les organismes et unités extérieurs à l'armée, il n'est pas question de privilèges du temps de paix. Leurs cantonnements, leurs mesures de sécurité, leur équipement, leur disponibilité et l'utilisation du terrain ne seront déterminés que par la nécessité de pouvoir s'opposer aussi rapidement et aussi puissamment que possible à tout coup de main ennemi. Là où la situation militaire l'exige, la population doit être d'ores et déjà évacuée.

III. Pouvoirs de commandement:

1. Sont responsables pour la préparation et l'exécution de la défense des côtes qui se trouvent sous le commandement allemand:

- a) *Sur le théâtre d'opérations de l'est (sans la Finlande):*
 - les commandants de l'armée de terre désignés par le commandement supérieur de l'armée de terre;
- b) *Dans le territoire côtier du commandement supérieur de l'armée de Laponie:*
 - le commandant en chef de Laponie;
- c) *En Norvège:*
 - le commandant supérieur de la Wehrmacht en Norvège;
- d) *Au Danemark:*
 - le commandant des troupes allemandes au Danemark;
- e) *Dans les territoires occupés de l'Ouest (y compris la Hollande):*
 - le commandant supérieur de l'Ouest.

Les commandants responsables des paragraphes d et e sont subordonnés directement au commandement supérieur de la Wehrmacht pour les missions de la défense des côtes.

- f) *Dans les Balkans (y compris les îles occupées):*
 - le commandement de la Wehrmacht «sud-est»;
- g) *Dans les États baltes et l'Ukraine:*
 - les commandants de la Wehrmacht, États baltes et Ukraine;
- h) *Sur les théâtres d'opérations du Reich:*
 - les amiraux commandants.

2. Les commandants désignés dans le paragraphe III, 1, ont, dans le cadre de ces missions, pleins pouvoirs sur les autorités militaires relevant des différentes armes de la Wehrmacht, les services civils engagés sur leur territoire ainsi que les unités et les organismes ne relevant pas de la Wehrmacht qui se trouvent dans ce territoire.

Dans l'exercice de ces pouvoirs, ils donnent les ordres nécessaires sur le plan tactique pour le ravitaillement et les approvisionnements indispensables à la défense des côtes; ils doivent s'assurer de leur exécution. En ce qui concerne l'instruction des troupes, ils doivent l'influencer dans toute la mesure où leur engagement dans les combats terrestres l'exige. Les documents nécessaires doivent être placés à leur disposition.

3. Dans le cadre des ordonnances et des mesures à prendre, on doit assurer en premier lieu:

a) L'incorporation de toutes les installations d'importance militaire et économique, spécialement de la Kriegsmarine (bases sous-marines) et de la Luftwaffe, dans les secteurs fortifiés ou les points d'appui;

b) La direction coordonnée de la surveillance côtière;

c) La défense par l'infanterie des secteurs et des points d'appui fortifiés;

d) La défense par l'infanterie de toutes les positions isolées se trouvant en dehors des secteurs et des points d'appui fortifiés tels que par exemple les postes de garde côtière et les postes d'alerte aérienne;

e) La défense par artillerie contre des objectifs terrestres (en cas d'engagement de nouvelles batteries côtières ou transfert de celles qui existent déjà, les exigences de la guerre maritime passent en priorité);

f) La mise en défense, la construction et l'approvisionnement des installations ainsi que la mise en défense et l'approvisionnement des postes isolés se trouvant à l'extérieur de ces installations (en font partie également l'équipement en armes nécessaires pour la défense: mines, grenades à main, lance-flammes, obstacles, etc.);

g) Le réseau de communication et de transmissions;

h) La vérification de l'état d'alerte et de l'instruction tant de l'infanterie que de l'artillerie, dans le domaine des missions défensives envisagées.

4. Les commandants d'armes et les autorités de commandement locales sont munis des mêmes pouvoirs jusqu'au grade de commandant de secteur, dans la mesure où la responsabilité de la défense des secteurs côtiers leur est transférée.

Sont désignés comme tels par les commandants en chef suivant le paragraphe III, 1, les commandants des divisions de l'armée de terre engagées dans la défense des côtes et, en Crète, le commandant de la forteresse Crète.

Autant que leurs missions particulières le permettent, dans certains secteurs ou sous-secteurs, mais plus spécialement dans les points d'appui destinés à l'armée de l'air et à la marine, les commandants

locaux, commandants soit de la Luftwaffe, soit de la Kriegsmarine, seront chargés de la responsabilité de l'ensemble de la défense.

5. Les forces maritimes et les forces aériennes destinées à la conduite de la guerre opérationnelle sont subordonnées à la marine de guerre et à la Luftwaffe. Elles sont néanmoins tenues, en cas d'attaque sur la côte, de satisfaire aux exigences des commandants responsables de la défense dans le cadre de leurs possibilités tactiques. Elles doivent, par conséquent, pour les nécessités de leur engagement, être articulées dans le système de distribution des renseignements. Une étroite liaison doit être conservée avec leurs autorités de commandement.

IV. Missions particulières des différentes armes dans le cadre de la défense des côtes:

1. Kriegsmarine:

- a) *Organisation et protection de la navigation côtière;*
- b) *Instruction et engagement de l'ensemble de l'artillerie côtière contre des objectifs à la mer;*
- c) *Engagement des forces maritimes.*

2. Luftwaffe:

- a) *Défense aérienne dans le territoire côtier. L'acheminement de l'artillerie de D.C.A. adaptée à la défense contre les débarquement ennemis, et disponible, conformément aux instructions des commandants locaux responsables de la défense, n'est pas modifié;*
- b) *Organisation et perfectionnement des installations aériennes au sol, leur protection contre les attaques aériennes et contre les attaques par surprise sur terre, cette dernière seulement dans le cas où les aérodromes ne sont pas inclus dans la défense côtière et où, par conséquent, leur sécurité n'est pas suffisamment assurée;*
- c) *Engagement des forces aériennes opérationnelles.*

Les doubles subordinations qui résulteraient de ces missions particulières doivent être prises en considération.

V. Les ordres et les instructions se trouvant en contradiction avec cette directive sont caducs à dater du 1^{er} avril 1942.

Les nouvelles instructions de combat qui seront ordonnées sur la base de cette directive par les commandants responsables devront m'être soumises par l'entremise de l'O.K.W.

Signé
Adolf Hitler

LE FÜHRER

Quartier général,
le 3 novembre 1943
(27 expéditions)

DIRECTIVE N° 51

Le dur et coûteux combat contre le bolchevisme qui dure depuis deux ans et demi a soumis aux plus rudes épreuves l'ensemble de nos forces militaires. Ceci correspondait à l'ampleur du danger et de la situation générale. Cette dernière s'est modifiée entre-temps. Le danger à l'est a subsisté, mais un autre plus grand encore se dessine à l'ouest: le débarquement anglo-saxon. A l'est, l'étendue du territoire nous permet, dans le cas le plus défavorable, de perdre d'importants territoires sans que les nerfs vitaux de l'Allemagne soient touchés à mort.

Il en va différemment à l'ouest. Que l'ennemi réussisse là à faire une large brèche dans notre front défensif, les conséquences en seront imprévisibles à bref délai. Tous les indices montrent que l'ennemi va passer à l'offensive contre le front occidental de l'Europe, au plus tard dans le cours du printemps prochain, mais peut-être encore plus tôt.

Je ne puis en conséquence prendre plus longtemps la responsabilité d'affaiblir le front de l'Ouest au profit d'autres théâtres d'opérations. J'ai donc résolu de renforcer sa capacité de défense là où, en particulier, nous pourrions commencer le combat à longue portée contre l'Angleterre. Car c'est là que l'ennemi doit attaquer et c'est là, si rien ne nous trompe, que sera disputée la bataille décisive du débarquement.

On doit compter avec des attaques de fixation et de diversion sur d'autres fronts. Mais une offensive d'envergure contre le Danemark n'est pas exclue. Elle est plus difficile à soutenir par mer et moins efficace par air. Mais ses conséquences politiques et opérationnelles seraient considérables si elle réussissait.

Au début du combat, l'ensemble de la force offensive de l'ennemi se dirigera forcément contre les troupes d'occupation de la côte. Seul le renforcement de la construction des fortifications, qui doit être poussé au maximum en y appliquant toutes les forces en matériel et en personnel du Reich et des territoires occupés, peut consolider notre défense sur les côtes dans le délai disponible qui paraît bien court actuellement.

Les armes fixes (canons antichars non mobiles, chars enterrés, artillerie côtière, pièces de défense terrestre, mines, etc.), qui vont

affluer prochainement au Danemark et dans les territoires occupés de l'Ouest, seront concentrées étroitement sur les points d'impact principaux des secteurs côtiers les plus menacés. Il faudra accepter, en conséquence, que la capacité de défense des secteurs moins menacés ne puisse être améliorée dans le proche avenir.

Si néanmoins l'ennemi réussit un débarquement en concentrant toutes ses forces, il devra se trouver en face d'une contre-attaque menée avec la plus farouche énergie. Il s'agit, par un large apport de forces et de matériel et par une instruction intensive, de donner leur pleine valeur aux grandes unités existantes, de créer des réserves d'offensive capables d'attaquer et possédant toute la mobilité nécessaire, et ainsi, par une contre-attaque, d'empêcher le développement d'un débarquement et de rejeter l'ennemi à la mer.

En outre, on doit pouvoir, par des mesures provisoires préparées dans les moindres détails et en prélevant le plus rapidement possible sur les fronts côtiers non attaqués et dans le Reich, jeter contre l'ennemi débarqué tout ce qui peut être mis dans la bataille.

La Luftwaffe et la Kriegsmarine doivent être capables de s'opposer, avec toutes les forces disponibles, en les engageant sans réserve, à la puissante attaque aérienne et maritime à laquelle il faut s'attendre.

A cet effet j'ordonne:

A) Armée de terre:

1. Le chef d'état-major général de l'armée de terre et l'inspecteur général de l'arme blindée me soumettront le plus rapidement possible un plan de répartition des armements, chars, canons, chenilles, véhicules et munitions, dans un délai des trois mois prochains pour le front occidental et pour le Danemark en tenant compte de la nouvelle situation.

Ce plan devra être établi sur les bases suivantes:

a) *Toutes les divisions blindées et les divisions de grenadiers blindées à l'ouest devront avoir une mobilité suffisante. Ces unités devront être équipées chacune avec 93 chars IV, en canons d'assaut chenillés et pourvues d'un puissant armement antichar d'ici la fin de décembre 1943. La 2^e division aéroportée de campagne devra d'urgence être transformée en une unité d'assaut puissante et mobile en la munissant de canons chenillés d'ici la fin de 1943. Il y aura lieu de compléter l'armement de la division SS de grenadiers blindée "Hitlerjugend", de la 21^e division blindée, ainsi que des divisions d'infanterie et des divisions de réserve stationnées au Jutland;*

b) *Complément de l'armement des divisions blindées de réserve à l'ouest et au Danemark ainsi que du bataillon d'instruction de*

l'artillerie chenillée au Danemark au moyen de chars IV, de canons d'assaut chenillés et d'armement antichar lourd;

c) Répartition mensuelle de cent pièces antichars lourdes de 40 et 43, dont la moitié en pièces mobiles, en novembre et en décembre, en plus des pièces antichars nécessaires pour les nouvelles formations à l'ouest et au Danemark;

d) Attribution d'un plus grand nombre d'armes (en particulier environ 1 000 mitrailleuses lourdes) pour l'amélioration de l'équipement des divisions stationnées de façon permanente pour la défense côtière à l'ouest et au Danemark et pour l'unification de l'équipement des unités à prélever sur des secteurs non attaqués;

e) Large répartition de matériel pour le combat antichar rapproché aux unités stationnées dans les secteurs menacés

f) Amélioration de la puissance de feu d'artillerie et de la défense antichar des unités stationnées au Danemark et de celles engagées à la défense côtière des territoires occupés de l'Ouest, ainsi que renforcement de l'artillerie de l'armée de terre.

2. Toutes les unités stationnées à l'ouest et au Danemark ainsi que toutes celles à créer, telles que unités d'artillerie chenillée et unités de chasseurs de chars, ne peuvent en aucun cas être déplacées vers d'autres fronts sans mon autorisation.

Le chef d'état-major général de l'armée et l'inspecteur général de l'armée blindée me rendront compte de l'achèvement de l'équipement des bataillons de chars, des bataillons de canons d'assaut, des bataillons et des compagnies de chasseurs de chars sous couvert de l'O.K.W., état-major des opérations.

3. En plus des mesures déjà prises, le commandement en chef ouest établira, par des kriegsspiel, des manœuvres de cadres, etc., les délais nécessaires pour mettre en action les unités de renfort prélevées sur les secteurs du front non attaqués. J'exige dans ce cas que les secteurs non menacés soient dégarnis radicalement en ne laissant sur place que de petites forces de garde. Pour les secteurs sur lesquels on prélèvera des réserves, on mettra en position des forces de sûreté et de surveillance prélevées sur les unités de sécurité et d'alarme, ainsi que des unités de travailleurs pour la réparation et le maintien en état des voies de communication qui seront probablement détruites par l'aviation ennemie, et on utilisera largement à cet effet les populations locales.

4. Le commandant en chef des troupes allemandes au Danemark prendra les mesures correspondant au paragraphe 3 dans son territoire de commandement.

5. Le chef des armements de l'armée de terre et de l'armée de réserve mettra à disposition des groupes de combat de la force d'un

régiment, des bataillons de sécurité et des bataillons de travailleurs formés de troupes d'instruction, des classes à l'instruction des écoles militaires ainsi que des unités d'instruction et de convalescents du territoire du Reich, de telle façon qu'ils puissent être mis en route quarante-huit heures après qu'il sera fait appel à eux.

En outre, le reste des personnels disponibles sera formé en bataillons de marche au moyen des armements disponibles afin de pouvoir combler rapidement les pertes élevées auxquelles il faut s'attendre.

B) Luftwaffe:

On tiendra compte de la nouvelle situation générale en renforçant la capacité offensive et défensive des unités de la Luftwaffe se trouvant à l'ouest et au Danemark. Il y aura lieu pour cela de faire les préparatifs nécessaires de façon que toutes les forces aériennes disponibles et aptes au combat défensif ainsi que l'artillerie de D.C.A. mobile soient prélevées sur la défense aérienne territoriale, sur les écoles et les unités d'instruction du territoire de guerre du Reich pour être engagées à l'ouest et, le cas échéant, au Danemark. L'organisation des installations au sol, en Norvège du Sud, au Danemark, en Allemagne du Nord-Ouest et à l'ouest, doit être préparée et approvisionnée de telle sorte que, par une décentralisation aussi importante que possible, nos unités lors du commencement de la lutte la plus importante soient soustraites aux bombardements ennemis et que l'efficacité de la force offensive ennemie se trouve dispersée. Ceci concerne spécialement nos forces de chasse, dont la capacité d'intervention doit être augmentée par une multiplication des terrains de campagne. Il y aura lieu de veiller à un camouflage efficace. Là encore, j'attends une mise à disposition complète de toutes les forces en dégarnissant les territoires moins menacés.

C) Kriegsmarine:

La Kriegsmarine préparera l'engagement des forces navales les plus puissantes, bien adaptées à l'attaque des flottes de débarquement ennemies³. Les installations de défense côtière actuellement en cours de construction devront être terminées avec la plus grande rapidité. Il y a lieu d'étudier la mise en place de nouvelles batteries côtières ainsi que la possibilité d'établir de nouveaux obstacles de flanquement.

L'engagement de tous les soldats en provenance des écoles, des centres d'instruction et autres installations terrestres dans les combats sur terre doit être préparé de telle sorte que leur emploi

3. Un tel rapport fut présenté le 13 novembre par le commandant en chef de la marine, l'amiral Dönitz, qui avait remplacé l'amiral Raeder dans cet emploi le 30 janvier 1943.

dans les secteurs où l'on s'opposera à des opérations de débarquement ennemi, tout au moins comme unité de sécurité, puisse avoir lieu dans les délais les plus courts.

Dans les préparatifs de la Kriegsmarine pour le renforcement de la défense dans le secteur occidental, il y aura lieu d'envisager la défense immédiate contre des débarquements ennemis dans le secteur norvégien ou le secteur danois.

A cet effet, j'attache une importance particulière à la mise à disposition de nombreux sous-marins dans le secteur de la mer du Nord. Un affaiblissement provisoire des forces sous-marines de l'Atlantique devra être envisagé.

D) SS:

Le Reichsführer SS contrôlera la mise à disposition de forces de la Waffen SS et de la police pour des missions de combat, de sécurité et de surveillance. Il y aura lieu de préparer la formation d'unités susceptibles d'être engagées dans des missions de combat et de sécurité, lesquelles unités seront formées à partir des dépôts d'instruction de réserve et de convalescence ainsi que des écoles militaires et des diverses organisations de ce genre dans le territoire du Reich.

E) : Les commandants supérieurs des trois armées de la Wehrmacht, le Reichsführer SS, le chef d'état-major général de l'armée de terre, le commandant en chef à l'ouest, le chef de l'armement et de l'armée de réserve, l'inspecteur général de l'arme blindée ainsi que le commandant en chef des troupes allemandes au Danemark me rendront compte d'ici le 15 novembre des mesures prises et envisagées.

J'entends que pendant le temps qui reste encore à notre disposition les préparatifs pour la bataille décisive imminente à l'ouest soient accomplis par tous les services avec la plus grande énergie.

Tous les responsables veilleront à ce que l'on ne gaspille pas inutilement le temps et la main-d'œuvre pour des questions de compétence, mais que tout soit employé pour renforcer la capacité d'attaque et de défense.

Signé
Adolf Hitler





l'automne 1944, avec le premier lancement opérationnel d'un V2 sur Londres, l'espace militaire qui avait balisé pendant des siècles les territoires de l'histoire s'évadait soudain de la surface du sol pour atteindre les hautes couches de l'atmosphère, en attendant sa mise sur orbite, avec le lancement du premier satellite-espion, puis son émancipation définitive lors du débarquement sur le sol lunaire, en juillet 1969.

♦ Devenue globale en échappant à l'attraction terrestre, la balistique des missiles intercontinentaux amplifiait la domination militaire à l'échelle d'un astre, donnant ainsi leur véritable dimension aux conflits mondiaux, la stratégie nécessitant désormais une ampleur de vision inégalée puisque cette dernière ne relevait plus de la topographie des sites ou de la géographie des régions mais, déjà, de l'astronomie.

♦ Comme l'expliquera plus tard un général, regrettant amèrement une telle lacune : « Le fait que la terre est ronde n'a encore jamais été pris en compte par les militaires¹. »

♦ Ainsi, au moment même où l'explosif atteignait lui-même une limite de puissance physique indépassable, avec l'explosion expérimentale du 16 juillet 1945, le vecteur de sa délivrance future s'émancipait de l'attraction géophysique. Grâce à la poussée de son propulseur, la fusée stratosphérique s'exerçait à atteindre cette *vitesse de libération* qui permettrait à la guerre de se libérer de toute contrainte, plongeant les sociétés humaines dans l'obligation d'une dissuasion, d'un équilibre de la terreur partagée qui entraînera bientôt l'Europe et le monde entier dans les affres d'une angoisse collective, ne concernant plus telle ou telle population, telle ou telle région menacée, mais l'avenir même de l'humanité.

♦ Revenons maintenant quelque quarante-cinq années en arrière, au moment où s'achève, dans le Pacifique, la Seconde Guerre mondiale. Avec

les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, la mise en œuvre effective de l'arme de destruction massive va bouleverser non seulement la stratégie, mais l'ensemble de la géopolitique des nations. Vieille de plusieurs siècles, la suprématie des armes de destruction sur les armes d'obstruction – abris, cuirasses, redoutes et fortifications diverses – vient d'atteindre un seuil de tolérance indépassable. Nucléaire puis thermonucléaire en 1951, la bombe ne peut plus accroître sa puissance. Ultime déflagration d'une désintégration qui atteint l'infiniment petit de la matière, comme la fusée porteuse domine l'infiniment grand des continents, l'arme atomique marque une frontière de la guerre et l'assurance d'une destruction mutuelle pour les partenaires/adversaires de ce jeu à partie nulle, les contraint à envisager ensemble d'autres tactiques, d'autres stratégies, mais, surtout, une tout autre logistique, la course aux armements devenant une forme nouvelle de la guerre, guerre industrielle et scientifique, dont les retombées sur l'économie des nations seront catastrophiques.

♦ Malgré la longue suite d'essais atomiques, de tirs dans l'atmosphère puis sous terre, qui ponctue cette période de l'histoire, malgré le développement de théories militaires plus absurdes les unes que les autres – telle cette « destruction mutuelle assurée » qui engage l'Est et l'Ouest dans la surenchère d'un surarmement en ogives nucléaires – l'essentiel est ailleurs, dans l'effort intellectuel des scientifiques afin d'envisager des parades plus souples que le « tout ou rien » de la guerre atomique totale. « Réponse flexible » souhaitée par les Américains, qui entraîne la relance paradoxale des armements conventionnels, mais surtout *la miniaturisation des charges et la précision des armes* et de leurs divers projectiles de délivrance de l'explosif atomique. Mouvement d'un complexe militaro-industriel qui accompagne progressivement le passage de la « guerre froide » à la coexistence pacifique et, enfin, à de timides efforts pour le désarmement.

♦ Ne pouvant plus prétendre développer leur supériorité par une montée en puissance des systèmes d'armes, les responsables des arsenaux engagent, outre la multiplication des ogives emportées par un même lanceur, une première procédure de restriction des effets destructeurs des charges explosives, qui mènera de la bombe « sale » à la bombe « propre » appelée bombe à neutrons, en attendant le développement prochain d'armes « pures », soi-disant capables de faire enfin une « guerre propre ». Artillerie et obus atomiques, missiles non plus mégatonniques mais kilotonniques, recherches sur les grenades nucléaires portées à dos d'homme (avec les risques de prolifération terroriste que cela suppose), autant de signes avant-coureurs de l'effondrement de la suprématie de ces armes de destruction dont la dissuasion est le symbole majeur.

♦ Quant à la défense passive contre les horreurs de ce feu du ciel, elle prolonge et renforce les nécessités de l'enfouissement que l'artillerie classique et les bombardements aériens avaient depuis longtemps ébauchés, la

superficie du sol et son épaisseur souterraine devenant le meilleur blindage pour les réserves stratégiques ou les systèmes de commandement, tel ce PC des forces américaines sous les montagnes Rocheuses, ou encore le PC de la force de frappe française sous la colline de Taverny, près de Paris.

♦ Enfin, les effets indésirables des impulsions électromagnétiques, résultant de l'explosion en altitude d'armes de forte puissance, exigent de « durcir² » l'ensemble des installations de télécommunication, sous peine de voir les échelons du commandement rendus sourds, aveugles et impotents, privés de contacts avec leurs forces sur le terrain ; la fortification, le durcissement consistant moins désormais à blinder les matériels de guerre contre le choc des projectiles adverses, qu'à rendre totalement étanches aux ondes les divers équipements militaires.

♦ Électron, neutron, l'espace de la guerre se déplace ainsi du milieu géophysique et physique vers le milieu microphysique des ondes et des radiations électromagnétiques.

♦ Imperceptiblement, la perte de suprématie des armes de destruction innove un nouveau système d'armes exotiques, où les particules élémentaires et le rayonnement dirigé l'emportent déjà sur la *désintégration*, comme cette dernière l'avait elle-même emporté, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, sur la *déflagration* de l'explosif moléculaire classique.

♦ De ces recherches, issues de la militarisation de la science et non plus uniquement de l'industrie, émergera un peu plus tard, dans le prolongement du vieux radar, l'innovation des « armes de communication », de ces armes électromagnétiques capables aussi bien de leurrer l'adversaire que de guider ses propres projectiles vers leurs cibles. Comme l'indiquera l'amiral Gorschkov : « Le vainqueur de la prochaine guerre sera celui qui aura su contrôler au mieux le spectre électromagnétique. »

♦ Lancée en 1983, « L'initiative de défense stratégique » du président Reagan marquera un tournant dans l'intelligence militaire des conflits, dans la mesure même où ce projet largement utopique recherchera une parade globale à l'annihilation nucléaire, le fameux « bouclier spatial » utilisant les hautes couches de l'espace circumterrestre pour installer une sorte de ligne Maginot en apesanteur au-dessus de la terre...

♦ Forme nouvelle d'une *désinformation stratégique et scientifique* à destination de l'adversaire, l'initiative de défense stratégique du Pentagone entraînera les Soviétiques, puissance spatiale à part entière, dans une surenchère économiquement insupportable, où les anciennes « armes par destination » de l'arsenal traditionnel – chars, avions, canons... – céderont bientôt la place à ces « armes velléitaires » – laser de puissance, canon à particules chargées... – dont l'emploi effectif est incertain, mais dont les dégâts causés à l'économie et aux finances des forces du pacte de Varsovie seront assurés, au point qu'à la fin des années quatre-vingt, les pays de l'Est s'effondreront comme des châteaux de cartes, non pas tant sous les coups du mécontentement

populaire que devant les ravages d'un investissement militaire improductif et suicidaire, comme le remarquera finalement Gorbatchev, en déclarant dans son livre sur la perestroïka : « La situation mondiale peut devenir telle qu'elle ne dépendra plus des politiques mais deviendra captive du hasard¹. »

♦ Il indiquera encore que l'initiative américaine de défense stratégique déplaçait les systèmes d'armes vers un nouveau milieu, ce qui ne manquerait pas de déstabiliser grandement la situation géostratégique et les rapports de force dans le monde.

♦ Ainsi, entre 1945 et 1990, la défense et la fortification des nations vont-elles subir une profonde mutation. Préservée de toute agression militaire extérieure par le « parapluie nucléaire » américain, ainsi que par les armes atomiques françaises et anglaises, se refusant, à quelques exceptions près (la Suisse et la Suède), à protéger ses populations ou ses installations industrielles des risques d'un conflit atomique, l'Europe va choisir d'abandonner le domaine de la réalité objective, de perdre peu à peu tout « esprit de défense », pour se réfugier dans la course aux armements et donc dans le secret des laboratoires et des entreprises industrielles travaillant au développement de nouveaux « systèmes d'armes ». A l'exception toutefois de ces moyens de détection qui prendront bientôt une importance considérable : satellites d'alerte avancée, appareils de reconnaissance aérienne ou de contrôle du champ de bataille, U.2, SR.71 ou A.W.A.C., sans oublier les drones, ces modèles réduits dignes de l'aéromodélisme, capables d'échapper à toute détection, et cela, bien avant l'invention des techniques dites « de la furtivité ». Le mythe de l'abri antiatomique qui sévit alors aux États-Unis n'existe aucunement en Europe où le souvenir des bombardements stratégiques de 1943 et de 1944 n'a pas favorisé le bien-fondé d'une « défense passive », chacun sachant d'expérience que les populations n'auraient même pas le temps de se rendre aux abris, en cas d'attaque nucléaire...

♦ Le développement des systèmes défensifs et des fortifications souterraines se fera donc à l'Est et en Extrême-Orient : en Chine, au Vietnam, mais aussi au Proche-Orient, à l'occasion des différents conflits qui opposeront Israël à ses voisins arabes, en Égypte, au Liban qui vivra les horreurs d'une guerre civile où sera utilisée à profusion toute la gamme des armements modernes ; et subissant, telle Beyrouth, des destructions massives lors de l'opération Paix en Galilée déclenchée par l'armée israélienne, avec même un siège en règle, où les cessez-le-feu remplaçaient *dans le temps* l'absence de rempart, *dans l'espace* périphérique de la capitale libanaise ; sans parler des dégâts occasionnés par les tirs de l'artillerie de marine américaine.

♦ En fait, il faudra attendre la longue guerre de position entre l'Iran et l'Irak pour assister à la construction d'aménagements militaires gigantesques (dans la région de Bassorah en particulier), à la fois dans les villes, contre l'utilisation des missiles sol-sol, et aux frontières entre ces deux pays,

Saddam Hussein utilisant le savoir-faire des Suisses, des Belges et des Allemands dans le domaine des abris de grande profondeur, comme il utilisait par ailleurs la compétence des Français ou des Soviétiques dans le domaine des armements de pointe, s'apprêtant même à acquérir une artillerie à capacité atomique... On se souvient de l'affaire du fameux « canon à très longue portée », ce lointain héritier de la « pompe à pression » installée par les Allemands à Mimoyecques dans le Pas-de-Calais. Elle devait tirer sur Londres ses obus-flèches et, plus tard, inspirer à l'ingénieur américain Bull, au cours des années soixante, ses idées en matière de satellisation économique et, vingt ans après, en matière d'artillerie atomique.

◆ Mais revenons à l'évolution de l'espace militaire pendant cette quarantaine d'années qui nous sépare de l'immédiat après-guerre. A cette époque de notre histoire, deux périodes majeures se succèdent : une période quantitative, où la puissance explosive et le nombre des engins l'emportent sur leur qualité intrinsèque ; et une période qualitative plus récente, où la réduction de cette puissance destructrice ira de pair d'abord avec l'accroissement de la précision du guidage des missiles et la très faible dispersion de leur arrivée à destination – de quelques centaines de mètres à quelques centimètres aujourd'hui – et, ensuite, avec la destruction systématique de certains armements surnuméraires.

◆ Permises par la conquête de l'espace sidéral au cours des années soixante, ainsi que par le développement de l'informatique lors de la décennie suivante, la découverte de nouveaux systèmes d'armes favorisera bientôt la qualité de l'acquisition des objectifs, au détriment de la lourdeur des charges explosives, conventionnelles ou non conventionnelles.

◆ Les progrès considérables de la robotique militaire, en particulier avec l'invention du « missile-de-croisière » et des munitions « intelligentes » à auto-directeur, aboutiront à une toute nouvelle stratégie où l'information en temps réel et les progrès des radars de veille et d'acquisition exigeront des « manœuvres d'évitement », des leurres et des contre-mesures électroniques qui accapareront l'essentiel du travail des laboratoires. La stratégie de la déception (ou si l'on préfère, du leurre et de la désinformation) l'emportant désormais sur les stratégies classiques de l'attaque et de la défense, l'« offensive » et la « défensive » tendant même à se confondre totalement, dans des manœuvres d'interdiction du champ de bataille où le contrôle de l'environnement ennemi et le brouillage de ses systèmes de télécommunications l'emporteront finalement sur les anciennes tactiques de l'affrontement terrestre. Enfin, les toutes récentes théories militaires de l'aéromobilité et de l'intervention immédiate dès le début des hostilités, dans toute la profondeur du dispositif adverse – la doctrine Air.Land.Battle – bouleverseront l'ancien système des fronts successifs et de leur échelonnement géographique.

◆ Devant cet état de fait, l'étendue des territoires perdant de son intérêt

géostratégique, le relief et la distance à parcourir ne constituant plus de réels obstacles, on assistera, ici et là, à des manœuvres de retrait progressif, à l'abandon de bases stratégiques jadis essentielles, au profit de quelques « pôles majeurs », relais nécessaires à la projection lointaine de Forces de déploiement rapide capables d'intervenir dans des opérations de police contre tel ou tel pays perturbateur du nouvel ordre mondial – voir à ce sujet, le rôle de la Force d'action rapide (FAR) de l'armée française dans le cadre de l'opération Daguet, dans le Golfe persique et la création prochaine en Europe, au sein de l'OTAN, de la Force de réaction rapide (FRR).

♦ On le remarque une fois de plus, les problèmes logistiques du transport rapide et de la communication ultrarapide l'emportent sur ceux, traditionnels, de la bataille et de ses manœuvres tactiques ou stratégiques.

♦ En effet, les possibilités d'intervention immédiate ou presque, ici ou là, grâce aux performances des nouveaux transporteurs aériens, ainsi que les capacités d'information *en temps réel* des états-majors et des troupes sur le terrain disqualifient progressivement *l'espace réel* des affrontements, au bénéfice d'une gestion centralisée des opérations militaires dont seules sont capables les grandes puissances spatiales, *l'espace militaire orbital* déterminant désormais les paramètres nécessaires au succès des conflits terrestre, maritime et aérien.

♦ La suprématie des *armes de communication* (détection lointaine, navigation par centrale inertielle, guidage terminal, contrôle du champ de bataille, etc.) sur les *armes de destruction* massive (chars, aviation de bombardement, artillerie lourde, missile, etc.) devient dès lors possible, occasionnant une mutation de la guerre réelle aussi considérable que celle provoquée naguère par la suprématie des armes de destruction légères (armes à feu, artillerie légère, mitrailleuse, etc.) sur les armes d'obstruction (forteresse, cuirasse...), la seule inconnue demeurant, en matière de défense et donc d'espace militaire, la nature même de la guerre future. Guerre de siège hier, avec l'ancienne prééminence des fortifications, guerre de mouvement ensuite, *Blitzkrieg*, avec la domination de l'explosif classique sur le blindage et la casemate... Nul ne sait aujourd'hui quel type de conflit succédera à la bataille et à l'échelonnement des forces armées sur le terrain qui ont pourtant marqué l'histoire européenne, ainsi que les doctrines militaires de l'OTAN et du pacte de Varsovie.

♦ Allons-nous vers la *non-bataille* prônée par certains stratèges français, adeptes du maréchal de Saxe ? Une non-bataille qui deviendrait cette fois une *non-guerre* où la dissuasion atomique céderait la place à une dissuasion conventionnelle fondée sur l'interdit de la surprise de l'assaut, devant les capacités de la perception et du contrôle, point par point et seconde par seconde, non seulement du territoire adverse, mais de la terre entière à partir de l'espace, comme le prévoyait dès 1983 « L'initiative de défense stratégique » du président Reagan ? Vision orwellienne d'un œil de Dieu, d'un

deus ex machina capable d'interdire aux hommes de se détruire mutuellement ? Utopie d'une technique idéale ? Idole soi-disant capable de réaliser ce que la foi des hommes a été notoirement incapable d'accomplir... Utopie d'un *intégrisme technique*, sans rapport aucun avec celui de ces religions monothéistes qui demandent encore la vertu des hommes et non celle des seules « machines ».

♦ En 1897, dans un texte anticipant de près de un siècle la situation présente, M.I.S. Bloch écrivait : « La guerre étant devenue une sorte de partie nulle dans laquelle aucune armée n'ayant la possibilité de prendre le dessus, elles resteront face à face, se menaçant toujours, mais incapables de frapper un coup décisif. Voilà l'avenir : pas le combat mais la famine. Pas la tuerie mais la banqueroute des nations et la ruine de tout système social. »

♦ Guerre inachevée, non-bataille terrestre malgré le déploiement considérable des forces alliées engagées contre l'Irak, la guerre du Golfe persique aura inauguré une période stratégique inédite marquée par l'*inertie* : inertie d'une armée irakienne incapable de manœuvrer, d'une aviation clouée au sol ou contrainte à s'exiler, à fuir à l'étranger... Inertie d'un commandement allié centralisé, disposant de toutes les techniques de télécommunication instantanée et ne nécessitant de ce fait aucun mouvement des forces armées à l'exclusion des forces aériennes. Inertie d'une opinion publique mondiale manipulée par des informateurs privés de leur liberté de mouvement et donc de celle de s'informer vraiment. Inertie *polaire* enfin et plus *bi-polaire* d'une dissuasion assurée par l'unique et dernière grande puissance mondiale : les États-Unis... l'Union soviétique ayant sinon perdu ses capacités militaires, du moins celles de s'en servir efficacement, dans un pays paralysé par la banqueroute et la ruine de son système social, ainsi que le prévoyait M.I.S. Bloch.

♦ Victoire aérienne et surtout spatiale où, pour la première fois dans l'histoire, une guerre aura été gagnée du haut des airs, laissant aux armées de terre le soin de libérer un pays déjà abandonné par ses occupants. Vision d'avenir d'une totale déterritorialisation des affrontements guerriers, de la perte d'un sol qui n'est plus utile qu'à la dissimulation, à la protection contre les vues et les coups du ciel, le basculement de l'horizon militaire devenant soudain manifeste, puisque non seulement on n'érige plus de remparts, de fortifications visibles, mais que l'on se contente de durcir, de « blinder le sol » du désert et d'enfouir à des profondeurs considérables (entre quatre-vingts et mille mètres parfois) les quartiers généraux ou les réserves stratégiques ; la relation sol/air remplaçant désormais celle, traditionnelle, du haut et du bas de l'ancienne forteresse de campagne.

♦ Autre aspect signalant l'importance nouvelle de l'inertie : la capacité d'image instantanée (la télésurveillance) tend à l'emporter sur celle des choses, sur la réalité même de l'objet représenté. La doctrine américaine First Look-First Kill amenant les responsables industriels et militaires

à privilégier le *look*, la vision ou plus exactement l'absence de vision, au détriment des performances motrices des engins « furtifs » (chars, avions ou missiles), la détection et sa parade électromagnétique devenant une forme nouvelle de « défense », qui complète ce que l'on nomme par ailleurs le durcissement des moyens de télécommunication.

♦ Résister aux ondes, aux radiations des détecteurs adverses supplante donc aujourd'hui la résistance aux chocs, aux coups des projectiles ennemis.

♦ De géophysique, aux temps anciens de la muraille de Chine ou du limes romain, la fortification devient soudain physique et même « microphysique » en se situant non plus *dans l'espace* d'une quelconque frontière à défendre, ou encore dans le revêtement, le blindage d'une casemate ou d'un char d'assaut, mais *dans le temps* d'un système de contre-mesure électromagnétique instantanée.

♦ Dernière parade enfin : se faire tout petit, à l'instar de ces modèles réduits télépilotes de reconnaissance aérienne, ces drones désormais utilisés à profusion sur tous les théâtres d'opérations et dont l'écho-radar est plus faible encore que celui des coûteux appareils furtifs utilisés depuis peu... Au point que l'on pourrait envisager demain un nouvel espace militaire utilisant la très faible enveloppe de détection de systèmes d'armes miniaturisés, pour remplacer avantageusement la ruineuse technologie Stealth qui s'applique à des engins « grandeur nature », et remplacer enfin des appareils tels le F.117. ou le B.2, par de micromachines de guerre indétectables et télécommandées à partir d'avions A.W.A.C. évoluant loin du front, en toute impunité, et qui sait, peut-être même à partir de « satellites-intelligents » circulant autour de la terre... Procédé qui aurait le mérite d'illustrer la fable totalitaire d'un Ernst Jünger, ce jeu des « abeilles de verre » d'un pouvoir à la fois omnivoyant et omniprésent !

♦ A la fin de la Seconde Guerre mondiale, le major général Fuller écrivait : « C'est à l'adresse, au courage ou à la vitesse que chaque animal qui respire aujourd'hui sous le soleil doit d'avoir vu son espèce préservée ». Or, à l'âge de l'énergie atomique qui s'ouvre pour nous, de ces trois principes essentiels, c'est la vitesse qui domine¹. »

♦ La grande originalité de la guerre du Golfe est effectivement d'avoir mis en exergue cette accélération décisive et d'avoir enfin permis de dépasser la dissuasion de l'explosif – atomique ou autre – par celle des nouveaux moyens de sa délivrance, aérienne ou spatiale. Le guidage, la navigation des missiles ou des avions de combat, mais surtout le repérage des cibles et le brouillage des émissions ennemies, interdisant toute action significative des forces adverses.

♦ Désormais, qu'on le veuille ou non, la vitesse instantanée de transmission des données, ainsi que l'extrême précision du guidage et de la navigation de projectiles intelligents domine la puissance dévastatrice des armes conventionnelles ou non conventionnelles.

♦ Après la très longue suprématie de la défensive sur l'offensive qui a marqué l'histoire de la fortification au cours des âges, pour finalement céder la place, avec l'essor de l'artillerie, à la suprématie de l'offensive et donc de la guerre de mouvement – et cela, comme nous l'avons vu, jusqu'à l'apparition de l'arme atomique et de la nécessité du statu quo, de la dissuasion – débute aujourd'hui l'ère de la soudaine suprématie de la *vitesse absolue* des armes d'interdiction du champ de bataille, sur le mouvement et les *vitesse relatives* du déplacement des forces mécanisées.

♦ Il ne faut donc pas se leurrer, malgré le développement récent d'unités militaires aéromobiles, dites « de projection lointaine », telle la force de déploiement rapide des États-Unis qui fut à l'origine du succès de la guerre du Golfe persique, l'essentiel de la stratégie future est ailleurs, dans les limbes extraterrestres de « L'initiative de défense stratégique », dans le déploiement orbital de forces purement satellitaires de reconnaissance, d'alerte avancée ou de transmission dépendant uniquement d'un haut commandement spatial. D'ailleurs, le nom même de « défense stratégique », attribué par le Pentagone à ce que d'autres, plus imaginatifs, ont dénommé « guerre des Étoiles », est révélateur du caractère ambigu de ces armes d'interdiction du champ de bataille qui, non seulement, veulent prolonger la dissuasion par d'autres moyens que nucléaires, mais encore interdire toute action d'envergure de telle ou telle force terrestre, occasionnant ainsi une sorte de *paralyse géostratégique* sous contrôle des États-Unis, mais aussi de l'Union soviétique, puissance spatiale à part entière.

♦ Inutile donc de se laisser abuser par les arguments des états-majors sur « les capacités anticrises » des différents dispositifs d'action ou de réaction prétendument rapides, l'essentiel est au-dessus de nos têtes, par-delà la stratosphère, dans ce vide circumterrestre où circulent déjà un nombre effarant d'objets non volants et à peine identifiés, ces armes d'un 4^e front qui domine désormais les trois autres (mer, terre, air). Armes dont la puissance souveraine réside dans l'émission et la réception d'ondes électromagnétiques, de signaux radioélectriques, ou encore dans le rayonnement laser, fonctionnant à la vitesse même de la lumière.

♦ « Là où se trouvent les chars, là est le front », déclarait, on s'en souvient, le général Heinz Guderian, le vainqueur de la Blitzkrieg de 1940. Désormais, cette phrase est définitivement caduque, elle est renouvelée par celle-ci : « Là où se trouvent les satellites, là est le quatrième et dernier front », le front de ces armes de renseignement ou de destruction instantanés qui annulent toute puissance militaire, sur la terre comme au ciel, au profit de cet outre-monde où régnera demain le Grand Automate.

♦ Ne nous trompons donc pas de conflit, la victoire des forces aériennes alliées dans la guerre du Golfe persique n'est pas la fin de l'armée de terre au profit d'un pouvoir aérien, qui viendrait succéder au pouvoir maritime des cuirassés de naguère, mais l'avènement d'un système d'armes au pouvoir

littéralement exorbitant, où la vitesse de communication et le guidage des vecteurs de délivrance de la destruction, à partir de l'espace, annihile toute capacité offensive fondée sur le mouvement, l'assaut de forces terrestres mécanisées.

♦ *La tyrannie du temps réel* n'est donc plus un vain mot, puisqu'elle concerne désormais aussi bien le pouvoir des états-majors que celui purement politique de nations engagées dans une confrontation historique, depuis la fin de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest ; nations qui se retrouvent soudain dépourvues et paralysées par un « parapluie » moins nucléaire que satellitaire : censé les protéger de toute agression extérieure, il aboutit aujourd'hui aux prémices d'un contrôle orbital total dont seule la météorologie pouvait jusqu'ici nous donner l'idée.

♦ On le comprend aisément, *l'Europe à ciel ouvert* de cette fin de siècle est largement impliquée dans cette transmutation géopolitique. De fait, le nouveau dispositif militaire de l'OTAN est davantage axé sur la gestion policière de crises intérieures que sur la défense vis-à-vis d'une quelconque menace extérieure, venant de l'Union soviétique, par exemple. Quant à l'abandon du concept américain de « riposte graduée », il correspond à l'idée d'une utilisation en *dernier recours* de l'arme atomique qui confirme encore, s'il en était besoin, le déclin de la dissuasion nucléaire, au bénéfice d'un dernier type d'interdiction de la bataille, sinon de toute guerre, fondée sur un pouvoir orbital assumé par les deux grandes puissances spatiales.

♦ L'autonomie de l'Europe en matière de défense est donc de moins en moins probable, les capacités dissuasives dépendant désormais d'un espace militaire situé aux confins de la planète, le vieux Finistère occidental est menacé de toute part : de la terre, de la mer ou des airs, mais surtout de ce front exotique où siègent en toute impunité les moyens de la guerre électronique totale. *Guerre du temps réel* qui supplante définitivement celle de l'espace réel des territoires géographiques qui conditionnait autrefois l'histoire des nations et des peuples.

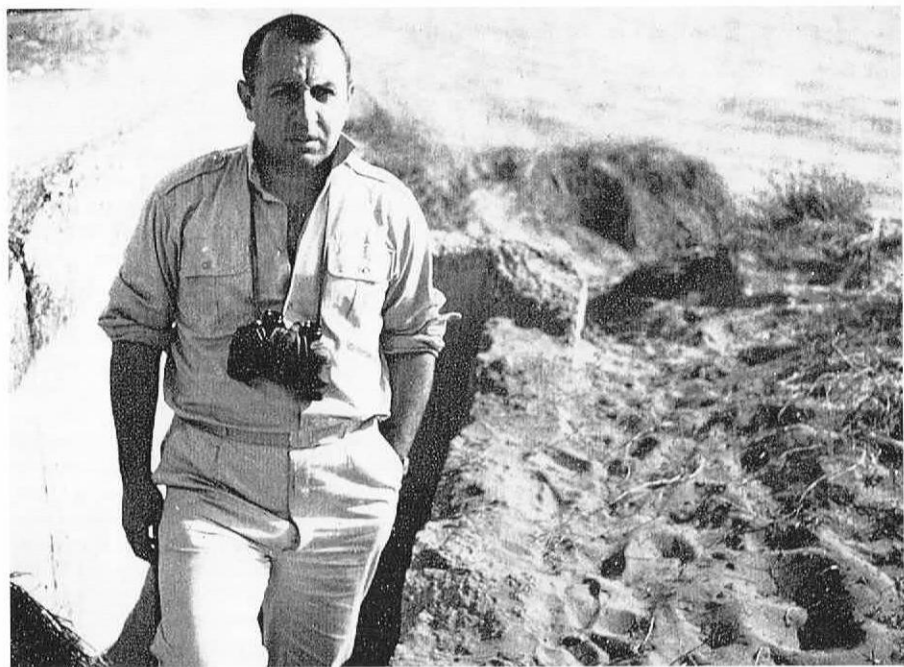
Paul Virilio
1^{er} juillet 1991

1. Le général Chassin.

2. C'est-à-dire rendre perméables aux diverses impulsions électromagnétiques les équipements militaires.

3. *Perestroïka*, Flammarion, rééd. Éd. J'ai lu 1987.

4. *L'influence de l'armement sur l'histoire*, Payot, 1948.



L'AUTEUR EN 1965



Le Mur de l'Atlantique s'organise à partir de quatre structures principales : la forteresse, généralement portuaire (exemple : Cherbourg), la batterie côtière à longue portée (exemple : Lindemann), la batterie d'artillerie lourde à moyenne portée et enfin le point d'appui.

Construit à partir de plans types correspondant aux cinq catégories présentées dans la typologie des ouvrages du Mur de l'Atlantique, le bunker est ensuite adapté aux conditions géographiques et stratégiques de son implantation ainsi qu'aux exigences de l'armement dont il devra bénéficier. Les situations du bunker tout au long du littoral européen étant extrêmement différentes (plages, falaises, estuaires, îles, etc.), des variantes interviendront dans les plans ; quant aux armements, le plus souvent récupérés dans les arsenaux des armées vaincues, et donc disparates, ils poseront eux-mêmes des problèmes de mise en forme aussi bien pour les volumes intérieurs que pour les embrasures des ouvrages. Enfin le problème de l'économie des matériaux (acier des blindages ou du ferrailage, bois des coffrages nécessaires au coulage du béton, etc.) amènera les réalisateurs (pionniers de forteresse ou Organisation Todt) à diverses mises en œuvre : le ciment remplacera l'acier des tourelles ou des cloches, le ferrailage du béton armé sera réduit au strict nécessaire et le béton sera coulé entre des parpaings qui remplaceront le coffrage de bois.

ABRI [INDIVIDUEL OU COLLECTIF]

Individuel, il correspond généralement à la guérite du factionnaire, à la nécessité d'une surveillance de l'environnement du point d'appui ou de la batterie ; collectif, il protège un corps de troupe plus ou moins important lors du bombardement aérien ou terrestre de la zone. Il possède une défense de ses accès, généralement un ou deux nids pour armes automatiques ainsi que des créneaux contrôlant la porte d'entrée. Il abrite parfois différents équipements de transmission, postes de secours, transformateurs, postes d'alimentation, etc. (Photos pages 76, 92, 93, 96, 160, 163.)

APPUI [POINT D'APPUI]

Le point d'appui côtier permet d'assurer la continuité de la ligne de défense et réunit divers armements dans un périmètre restreint (environ 400/300 m) : canon antichar, mitrailleuse, lance-grenades, lance-flammes, défense antiaérienne légère, etc., ainsi que des équipements passifs, abris ou logement de la troupe, le tout entouré de fossés ou de murs antichars et de réseaux de barbelés, le front de mer étant lui-même miné et défendu par des obstacles contre les péniches de débarque-

ment : tétraèdres, hérissons tchèques, etc. Son objectif est d'atteindre, outre les péniches et barges de débarquement, l'infanterie et les blindés mis à terre. Le point d'appui est donc situé en bordure du littoral alors que les batteries côtières sont généralement en retrait ou sur un promontoire. En fait, les points d'appui côtiers se succèdent de façon ininterrompue entre les grands môles portuaires et ceci de la Norvège à l'Espagne et jusqu'en Italie. (Photos pages 78, 79.)

BASE SOUS-MARINE

Grands équipements destinés à protéger les *U-Boote* pendant la préparation de leurs missions ou lors de leur entretien au retour des campagnes. Composé d'une douzaine d'alvéoles par élément, ce bâtiment contient les ateliers et les bassins destinés à la réparation d'autant de sous-marins ainsi que des réserves et soutes accompagnées d'un logement pour les équipages (la base de Lorient pouvait recevoir cinq mille hommes). Un soin tout particulier est apporté à la défense contre les bombardements aériens, d'abord avec la couverture des alvéoles par des dalles de béton de grande portée et d'une épaisseur moyenne de sept mètres puis avec des encuvements destinés à l'artillerie antiaérienne depuis les affûts de mitrailleuses quadruples jusqu'au canon de 88 mm. Situées dans les grands ports depuis la Norvège jusqu'au sud de la France, les bases sous-marines sont partie intégrante des forteresses. (Photos pages 122, 123, 125, 126, 127.)

BATTERIE

Ensemble généralement composé de quatre canons lorsqu'il s'agit d'artillerie lourde (calibres 155 à 210 mm), parfois moins lorsqu'il s'agit d'artillerie à longue portée (calibres 280 à 406 mm) à cause de la rareté de cet armement provenant généralement de navires désarmés. Un poste de direction de tir permet de régler et de coordonner par télémétrie et radiophonie le tir des canons.

Dans le cas de l'artillerie à longue portée, de trente à quarante kilomètres et plus, chaque canon possède en général son télémètre ; le poste de direction devient inutile, c'est le cas des batteries Lindemann et Todt. L'objectif des batteries côtières est essentiellement marin : navires de guerre, transports de troupes, etc.

Le périmètre des batteries est protégé contre les incursions ennemies par des casemates de défense rapprochée semblables à celles des points d'appui. (Photos pages 134, 135.)

BUNKER D'ARTILLERIE LÉGÈRE

Cette casemate qui contient un canon de cam-

pagne classique ou un canon antichar, permet de prendre à partie, en tir direct, la plage ou les abords d'un point d'appui, cette artillerie complétant en fait les autres types de défense (bunker pour mitrailleuse par exemple). Son objectif principal est un ennemi qui débarque, l'infanterie ou ses chars d'accompagnement, ou encore les barges de débarquement qui relaient les transports de troupes. (Photos page 80, 81.)

BUNKER MOBILE {EXPÉRIMENTAL}

Cette casemate d'artillerie lourde (plusieurs centaines de tonnes de béton) tourne sur son embase : l'abri-soute. Elle peut être manœuvrée électriquement ou manuellement par deux hommes. L'inconvénient majeur des bunkers d'artillerie classique est évidemment de réduire considérablement le champ de tir du canon ; quant aux tourelles mobiles en acier, comme celles des navires de guerre, elles étaient trop coûteuses. Pour tenter de pallier ces inconvénients, le général Habicht décida de réaliser des tourelles de béton orientables : pendant le tir, le bunker présentait sa façade ouverte, après le tir, il opposait le dos.

L'inconvénient était qu'un coup bien ajusté dans les galets de roulement pouvait immobiliser définitivement la pièce. (Photos page 148.)

CAMOUFLAGE

Pour empêcher leur reconnaissance par l'adversaire, la plupart des ouvrages du Mur de l'Atlantique était dissimulée aux vues, soit par de la peinture, soit par des filets de camouflage dans lesquels on introduisait des branchages et de la végétation.

Afin d'éviter la brillance du ciment, aisément repérable par l'aviation, la surface du béton de certains bunkers était travaillée en relief. (Photos pages 100, 101, 109, 141, 142, 152, 153.)

CLOCHE CUIRASSÉE

Coupole d'acier installée sur un abri bétonné et contenant soit un dispositif d'observation, lunettes, périscope, etc., soit un armement léger. Certaines de ces cloches furent récupérées par les Allemands sur les blockhaus de la ligne Maginot. (Photos pages 90, 91, 94, 98, 158, 159.)

ENCUVEMENT

Comme le nom l'indique, il s'agit de cuves de béton sans dalles de couverture, à ciel ouvert, qui entourent les armes antiaériennes le plus souvent, et parfois un équipement : projecteurs, radar, etc. L'abri pour le personnel se dissimule avec les soutes en dessous de l'encuvement. Parfois, afin de garder une grande mobilité au

canon, des pièces d'artillerie lourde furent ainsi installées à ciel ouvert (à Loon-plage par exemple), mais la suprématie aérienne des Alliés rendit trop dangereuse cette formule que seule l'artillerie verticale contre-avion justifiait finalement. (Photos page 82, 83.)

ENCUVEMENT SUR ABRIS-OUTE

Ce type de bunker, sans protection de couverture, était généralement réservé à l'artillerie verticale contre avion (D.C.A.) car il s'exposait à de grands risques. Ici, le béton protège essentiellement la soute à munitions, les deux escaliers monumentaux masquant l'accès à cette réserve et le canon se trouvant ici à ciel ouvert. (Photos pages 161.)

ÉPAULEMENT DE BÉTON

Renforcement de l'angle d'un ouvrage. (Photo page 165.)

ÉPAULEMENTS LATÉRAUX

Destinés à dissimuler à la vue et aux coups de l'adversaire les arrières du bâtiment. (Photos page 101.)

FAÇADE AVANT {OUVERTE}

DU BUNKER D'ARTILLERIE

Outre la présence ou l'absence du « Front Todt » au-dessus de l'embrasure et l'encadrement à redans verticaux de l'orifice du canon, on remarque aussi l'alternance de profils courbes ou à angles abattus qui révèle non seulement la différence de plan type (ou celle des armements) mais aussi l'origine de la construction. Pour les pionniers de forteresse c'était généralement l'angle abattu ; pour l'Organisation Todt, l'angle arrondi. Le but était le même : éviter la fragilité de l'angle droit. Lorsque la façade ouverte est lisse, c'est qu'elle est destinée à être occultée par une plaque de blindage. (Photos pages 142, 143, 144, 145.)

FLAKTUM

Tour de D.C.A. généralement située en milieu urbain et permettant de dominer les toits d'une ville. Chaque tour possédait en terrasse un ou plusieurs encuvements pour canon contre-avion et aussi, parfois, un système de radar de tir.

FORTERESSE

Elle met en défense le périmètre d'un grand port afin d'interdire à l'ennemi la prise de possession par mer comme par terre, d'un lieu de débarquement fonctionnellement favorable.

FRONT TODT

Du nom de Fritz Todt, premier responsable de la fortification européenne. Petit massif à

degrés en encorbellement au-dessus de l'embrasure, il permet d'éviter l'effet d'entonnoir de la façade ouverte du bunker. En effet, dans le duel avec l'artillerie adverse, cette ouverture risquait de fonctionner comme un entonnoir en facilitant l'introduction des projectiles dans l'ouvrage, et donc sa destruction. (Photos pages 136, 144, 145, 146, 147.)

LUFTSCHUTZRAUM

Abri antiaérien situé généralement dans les villes et destiné à protéger les populations d'un quartier. Cyindriques ou parallélépipédiques, ces bunkers recevaient les civils lors des alertes aériennes. Dans un premier temps, ces abris publics en nombre insuffisant furent réservés aux membres du Parti et aux familles des morts de la guerre. Le volume intérieur s'organisait en alvéoles autour d'une rampe hélicoïdale ou d'un escalier d'accès. Sans fenêtres, ces abris collectifs possédaient un système d'aération électrique mais afin d'économiser l'énergie, les parois intérieures étaient recouvertes d'un enduit phosphorescent. Certains de ces bunkers pouvaient accueillir plusieurs milliers de personnes. La forme la plus élaborée de ces abris était un profil aérodynamique qui devait dévier la trajectoire des bombes et éviter ainsi les impacts directs. (Photos pages 131, 132.)

POSTE DE COMMANDEMENT

Il s'agit, soit de celui d'un point d'appui, soit de celui d'une batterie côtière. Dans ce dernier cas, il existe en couverture de l'édifice un petit encuvement surmonté d'une dalle de béton qui protège le télémètre. Dans le cas précédent, la télémétrie est inutile puisque le point d'appui ne possède pas de canon lourd. Le P.C. contient, outre la télémétrie, les moyens de transmission nécessaires au commandement ; il possède aussi une défense rapprochée contre l'attaque d'infanterie. La fente, sous le dôme de béton permet de contrôler la plage et les abords immédiats. (Photos pages 86, 100, 101, 149, 150, 151, 155.)

POSTE DE DIRECTION DE TIR

Sa fonction est la même que celle de la tour de direction de tir mais il s'en distingue par son horizontalité. Contrairement aux P.C., il possède plusieurs niveaux : une première dalle de couverture qui protège le télémètre ; une deuxième dalle, juste au-dessous, couvre le poste de réglage et parfois une troisième dalle, située au ras du sol, abrite le commandement du périmètre de la batterie. Là aussi, les conditions géostratégiques sont déterminantes. (Photos pages 151, 152, 158, 159.)

SITE DE LANCEMENT

Pour les V1 (ou bombes volantes), il s'agit d'une rampe de lancement accompagnée d'un petit blockhaus de commande de feu et d'un tunnel destiné à abriter les engins. Les pilotes alliés les avaient surnommés « ski-site » parce qu'ils ressemblaient beaucoup à des tremplins de ski. Pour les V2 (ou fusées stratosphériques), il s'agissait d'ouvrages beaucoup plus vastes et complexes. Le premier fut le cratère de Pennemunde qui reprenait la forme d'un encuvement mais considérablement élargi : de dix mètres de diamètre pour l'artillerie verticale classique à plusieurs dizaines de mètres pour les premières fusées spatiales. Ensuite, ce fut le type du bunker de Watten, où la fusée était assemblée horizontalement avant d'être dressée verticalement aux portes de l'ouvrage. Puis, ce fut le dôme géant de Wizernes où les mêmes opérations devaient se succéder mais où la fusée sortait dressée vers le ciel... D'autres projets furent encore imaginés, mais c'est finalement à partir de plates-formes mobiles tractées que furent lancés les V2. (Photos pages 128, 129, 130.)

TOBROUK

Nom propre du bunker le plus ordinaire. Il s'agit d'une petite casemate qui se compose d'une cuvette pouvant recevoir une arme automatique, une mitrailleuse, ou encore une tourelle de char d'assaut récupérée chez l'adversaire (celles des chars Renault F.T. en particulier) et d'un petit abri-soute pour deux ou trois soldats. Il ressemble un peu à ces blindés que Rommel enterrait dans le désert lors des combats de l'Afrika Korps.

TOUR DE DIRECTION DE TIR (OU D'OBSERVATION)

Assez rare sur le Mur de l'Atlantique, chacune d'elles est située soit sur une île, soit sur un littoral bas sur l'eau. Comme son nom l'indique, elle dirige le tir d'une batterie côtière ; les fentes qui s'échelonnent sur la hauteur de l'édifice permettent au commandement de décomposer l'observation des environs en autant de secteurs. Des équipements divers la complètent parfois : radars, projecteurs, etc.

Ces tours de direction de tir, comme les postes du même nom, sont situées en avant ou en arrière de la ligne des bunkers d'artillerie ; là encore le site est un impératif majeur. (Photos pages 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 117.)

- A. Hitler, *L'expansion du III^e Reich*, Paris, Plon, 1962.
- A. Speer, *Au cœur du III^e Reich*, Paris, Fayard, 1971.
- H.R. Trevor-Roper, *Hitler-Directives de guerre*, Paris, Arthaud, 1965.
- E. Rommel, *La guerre sans haine*, Paris, Presses de la Cité, 1962.
- F. Ruge, *Rommel face au débarquement*, Paris, Presses de la Cité, 1960.
- H. Speidel, *Invasion 44*, Paris, Flammarion, 1964.
- E. Jünger, *Jardins et routes*, Paris, Plon, 1951.
- F. Majdalany, *La forteresse Europe*, Paris, Tallandier, 1971.
- R.-G. Nobécourt, *Les secrets de la propagande en France occupée*, Paris, Fayard, 1962.
- B. Stjernfelt, *Alerte sur le mur de l'Atlantique*, Paris, Presses de la Cité, 1961.
- Delesquen, «Le Mur de l'Atlantique», *La revue du Génie*, 1952.
- Lepotier, «L'Atlantikwall à Brest», *La revue maritime*, 1955.
- Delpu'ch, «Le Mur de l'Atlantique», *La revue de la Marine nationale*.
- A. Teut, *Architektur im Dritten Reich*, Berlin, Ullstein, 1967.
- E. Eis, *L'illusion des remparts*, Paris, Le livre contemporain, 1959.
- C. Bekker, *Radars*, Paris, France-Empire, 1960.
- E. Klee, O. Merk, *Les pionniers de l'espace*, Paris, Albin Michel, 1964.
- D. Irving, *A bout portant sur Londres*, Paris, Laffont, 1967.
- P. Virilio, *Architecture cryptique*, Paris, Éditions auteur, 1965 (épuisé).
- P. Virilio, "Bunker archéologie," *Architecture Principe* (7), March 1967.
- S. Brooks, "War Time Watchtowers," *Architectural Record*, April 1962.
- M. Santiago "Bellicose prophecies," *Architectural Record*, July 1963.
- T. Lippe, *La fosse de béton*, Bruxelles, Éditions auteur, 1973.
- K. Mallory, A. Ottar, *Architecture of aggression*, London, Architectural Press, 1973.
- P. Gamelin, *Les blockhaus de Fillusoire*, Paris, Éditions Daniel, 1974.

Paul Virilio

Né à Paris en 1932

Urbaniste, essayiste - spécialiste des questions concernant l'espace militaire et l'aménagement du territoire.

1958 : Début de ses recherches sur le « Mur de l'Atlantique » et du long périple qui devait le conduire à parcourir pendant une dizaine d'années les rivages de l'Ouest européen.

1963 : Fondation avec Claude Parent, du groupe « Architecture Principe » et de la revue du même nom. Énonciation de la théorie dite de « la fonction oblique » qui devait déboucher sur la construction de deux œuvres importantes : le centre paroissial Sainte Bernadette de Nevers en 1966 et le centre de recherche aérospatiale de la Thomson-Houston à Villacoublay, en 1969.

1969 : Paul Virilio est nommé professeur et chef d'atelier à l'École Spéciale d'Architecture de Paris.

1970 : Il devient membre du comité de direction de la revue « Esprit », avec Jean-Marie Domenach et Paul Thibaud.

1973 : Paul Virilio est nommé directeur des études à l'École Spéciale d'Architecture.

1974 : Lancement aux éditions Galilée, de sa collection « L'Espace Critique avec la parution du livre de Georges Perec : "Espèces d'espace" ».

1975 : Paul Virilio devient directeur général de l'ESA. Il organise également à cette date, l'exposition « Bunker Archéologie » au musée des arts décoratifs de Paris, à la demande de François Mathey.

1979 : Fondation avec Alain Joxe du « Centre interdisciplinaire de recherche de la paix et d'études stratégiques », à la Maison des Sciences de l'Homme.

A partir de cette date, Paul Virilio entame la publication d'un grand nombre d'articles et d'ouvrages consacrés aux effets de la technologie sur l'aménagement de l'espace.

1975 : *Bunker archéologie* aux éditions du Centre de Création Industrielle.

1976 : *L'Insécurité du territoire* essai sur la géopolitique contemporaine, éditions Stock.

1977 : *Vitesse et politique* essai de dromologie traitant des retombées politiques et militaires de la révolution des transports et des transmissions,

éditions Galilée traduit chez Columbia, 1988.

1978 : *Défense populaire et luttes écologiques* les conditions d'une résistance des populations à la guerre, éditions Galilée traduit chez Columbia, 1989.

1980 : *Esthétique de la disparition*, un essai sur les effets sociaux du cinématisme, éditions Balland.

Membre du comité de rédaction de plusieurs revues, telles « Cause commune » avec Jean Duvignaud ou « Traverses », la revue du CCI, Paul Virilio collabore aussi à de nombreux journaux (Libération, L'Autre Journal...) et à plusieurs revues de sciences humaines et de philosophie, comme Critiques ou Les Temps modernes.

1984 : *L'Espace critique*. Une recherche sur la crise de la notion de dimension physique effectuée à la demande du ministère de l'Équipement et du Logement, éditions Christian Bourgeois.

Cette même année, Paul Virilio publie également aux éditions de l'Étoile/Cachiers du cinéma : *Logistique de la perception* (Guerre et Cinéma I) - sur l'utilisation des techniques cinématographiques lors des deux grands conflits mondiaux.

1985 : *L'Horizon négatif*. Un essai qui relate non seulement les rapports de la vitesse et de la politique, mais également ceux de la vitesse et du développement culturel des sociétés, éditions Galilée.

1987 : « Le Grand prix national de la critique » est attribué à Paul Virilio pour l'ensemble de son œuvre, à l'initiative des ministères du Logement, de l'Équipement, de l'Aménagement du territoire et des Transports.

1988 : *La machine de vision*. Un ouvrage qui traite de la progression de l'automatisation, non seulement dans la production post-industrielle, mais aussi dans la perception du monde, éditions Galilée, traduction en préparation chez British Film Institute.

1989 : Paul Virilio est nommé Directeur de programme au « Collège International de philosophie ».

1990 : *L'Inertie polaire*. Un essai sur l'évolution récente des technologies de l'action à distance et du contrôle d'environnement, éditions Christian Bourgeois.

A partir de cette période marquée par la fin de la Guerre Froide entre les Blocs Est-Ouest, la quasi-totalité des ouvrages de l'auteur sera rééditée et traduite dans une quinzaine de pays.

Paul Virilio devient Président de l'École spéciale

d'architecture et conseiller du Commissaire du Pavillon de la France à l'Exposition universelle de Séville, avec Régis Debray.

1991 : *L'Écran du désert*. Dans ce livre, l'auteur a rassemblé les chroniques de guerre qu'il a écrites pour de nombreux journaux (L'Expresso, Die Tageszeitung, Libération...), durant le conflit du Golfe Persique, éditions Galilée.

Membre du Conseil scientifique du « Mémorial de la Bataille de Normandie » à Caen, il prépare actuellement, une grande exposition itinérante pour le Ministère de la Défense sur le thème : « La ville et ses défenseurs ».

Directeur de la collection aux éditions du Demi-Cercle sous la responsabilité éditoriale de Richard Edwards, il lance la collection « Droits de regards » avec un livre de l'architecte Henri Gaudin.

1992 : Préparation avec Jean-Claude Guillebaud de l'exposition « Medias et démocratie » à l'Arche des Droits de l'Homme et de la Fraternité, sous les présidences successives de MM. Claude Cheysson et Javier Perez de Cuellar.

1993 : *L'Art du moteur*. Un essai sur la révolution multimédiatique, éditions Galilée, traduction en préparation chez Minnesota université.

Depuis le 24 décembre 1992, Paul Virilio est membre du « Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées » sous la présidence de Louis Besson, ancien Ministre du Logement.

PRÉFACE	9
L'ESPACE MILITAIRE	17
LA FORTERESSE	27
LE MONOLITHE	37
TYPOLOGIE	49
ALBERT SPEER	55
CARTOGRAPHIE	62
CHRONOLOGIE	59
LE PAYSAGE DE GUERRE	75
ANTHROPOMORPHIE ET ZOOMORPHIE	89
LES MONUMENTS DU PÉRIL	121
SÉRIES ET TRANSFORMATIONS	139
ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION	167
DIRECTIVES DE GUERRE	181
POSTFACE	197
INDEX	209
BIBLIOGRAPHIE	212
BIOGRAPHIE	213

